

LA CHAMBRE
DE LA REINE.
IV.

DU MÊME AUTEUR :

ÉTUDES SUR LA BRETAGNE,

Romans historiques.

JEANNE DE MONTFORT. (Époque guerrière : 1342.)
MICHEL COLUMB. (Époque des arts : 1490.)
ALIÉNOR DE LOK-MARIA. (Époque de la ligue : 1594.)
CONAN-LE-TÊTU. (Époque maritime : 1690.)
MADEMOISELLE DE KERSAC. (Époque révolutionnaire : 1793.)
ALIX LES-YEUX-BLEUS. (Mœurs actuelles : 1840.)
FÉES ET REVENANTS. (Traditions fantastiques.)

—

LES JEUNES FILLES, Poèmes et Nouvelles.
BRUNE ET BLONDE, Roman, 2 vol. in-8.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON, RUE S.-GERMAIN-DES-PRÉS, 9.

LA CHAMBRE

DE LA REINE,

PAR

PITRE-CHEVALIER.

TOME QUATRIÈME.

2e édition.



PARIS,

W. COQUEBERT, ÉDITEUR,

RUE JACOB, 48.

—

1843.



XI.

LE MARI-FANTOME.

Trois jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée de la Belle Indienne à Cernan (on avait ainsi baptisé l'inconnue, d'accord avec Gachet, comme on avait gratifié les habitants de la Ramée des titres de Chinois et d'Espagnol, ce qui prouvait que les deux mondes

étaient trop étroits pour l'imagination vagabonde de Saint-Marc).

Rappelés au château par madame de Kerdaniel, qui semblait se faire un jeu de tous les calculs et affectait d'autant plus d'aplomb que les difficultés se multipliaient autour d'elle, les habitués de la *Chambre de la Reine* étaient réunis en cercle sur la pelouse du petit bois. La belle Indienne siégeait au milieu d'eux dans un fauteuil, et tous les regards convergaient sur elle comme autant de rayons vers leur foyer.

Chacun avait été frappé de la même admiration que le receveur, à la vue de cette étrange et prodigieuse beauté. Depuis l'apparition de mademoiselle de Mériadek, rien de pareil n'avait ébloui nos Bourguignons; ils ne se lassaient pas d'admirer ce mélange de langueur et d'énergie, de grâce coquette et de naïveté sauvage, ces grands yeux fendus

en amande, et jetant mille feux sous l'ombre de leurs cils, comme deux diamants enchâssés dans le velours. Tous les hommes étaient amoureux de tant de charmes, et toutes les femmes en devenaient jalouses.

Ce jour-là surtout, l'Indienne était vraiment adorable. Ses longs cheveux noirs tombaient en désordre sur ses épaules de marbre. Une robe de mousseline à grands plis l'enveloppait comme un nuage transparent. Son bras gauche pendait en écharpe au-dessous de sa poitrine, pendant que son bras droit soutenait d'une main potelée sa tête languissante... Amoureuse du soleil, elle se laissait entourer de ses plus ardents rayons, comme la salamandre plongée dans la flamme.

A côté d'elle, une énorme dame de quarante ans formait le plus plaisant contraste par sa pesanteur, son embonpoint grotesque

et par les fourrures dont elle s'entortillait en grelottant, comme au plus fort de l'hiver.

Cette dame répondait au nom de mistress Jackson, comme la jeune femme à celui de lady Varner; et voici ce qu'on savait sur l'une et sur l'autre.

Lady Varner était une Anglaise de l'Inde (nos Bourguignons ne s'étaient pas trompés à cet égard), veuve d'un nabab, partant dix fois millionnaire, et récemment arrivée en France. M. et madame de Kerdaniel l'avaient connue à Paris, où la splendeur de son luxe et l'originalité de ses manières en avaient fait une lionne des plus à la mode. Elle n'avait d'autre chaperon dans le monde que sa respectable et frissonnante cousine, mistress Jackson, qui ne pouvait s'habituer à la froideur du climat européen. Toutes deux séjournaient depuis quelque temps dans un château voisin d'Ampilly, d'où la jeune lady

s'élançait chaque jour à cheval dans toutes les directions... lorsque la chute qu'elle avait faite aux environs de la Ramée l'avait forcée de demander l'hospitalité aux châtelains de Cernan...

Quant à l'inconnu qui était venu si mystérieusement l'annoncer, quant à la véritable cause et au théâtre précis de sa chute, quant à l'intérêt singulier que lui vouait madame de Kerdaniel, quant à l'ombrage non moins singulier qu'elle portait au capitaine, quant aux souvenirs réveillés par sa vue dans l'esprit troublé du receveur, — autant de lettres closes pour les esprits les plus subtils, autant de problèmes à joindre à ceux qui les tourmentaient déjà si cruellement!

Après mille questions plus ou moins indiscrètes, il avait fallu se résigner à entendre et à raconter des histoires, en attendant que

celle de la belle Indienne vînt couronner toutes les autres.

Nos habitués soupiraient d'autant plus ardemment après cette révélation, qu'elle devait se lier étroitement (ils n'en doutaient pas) à toutes les fantasmagories de la Ramée...

On avait d'ailleurs pris acte d'une nouvelle promesse, faite publiquement par la châtelaine à l'amiral, d'expliquer bientôt à tout le monde les fameux mystères de la ferme enchantée...

Cet espoir suffisait, faute de mieux, aux plus impatients, et on se figure quel nouvel attrait il ajoutait aux réunions de la *Chambre de la Reine!*...

Ce jour-là, M. Gachet devait remplir l'engagement pris par lui, on s'en souvient, d'expliquer l'histoire merveilleuse du MARI-FANTÔME qui l'année précédente avait occupé tout Saint-Marc pendant plus d'un mois.

Suivant son usage, le receveur avait écrit cette histoire sur vélin glacé, parfumé et attaché de rubans roses, sans oublier le préambule philosophique et littéraire, car il avait de grandes prétentions au bel esprit et au beau style.

Tout le monde se rangea autour de lui, dans le doux espoir de frémir des pieds à la tête... Il sourit fièrement à cet empressement favorable, jeta un regard à madame de Kerdaniel et à lady Varner, passa la main sur son front, et commença ainsi :

LE MARI-FANTOME.

Les revenants s'en vont, — comme les dieux, comme les rois. Cependant ils ne sont pas tout-à-fait disparus de la surface de

la terre, et il y a telle province écartée de la France où plus d'un défunt se permet encore de visiter les vivants. Cela se voit, par exemple, en Bourgogne, ce pays des vieux vins et des vieilles idées, et le petit village de Taillé, près Ampilly, a compté, l'an dernier, jusqu'à dix revenants d'un seul coup.

Si vous allez quelque jour à Taillé (et c'est un voyage qui en vaudrait certes bien un autre, pour mille raisons que nous n'avons ni le temps ni la place de vous déduire ici), vous ne manquerez pas de visiter la *Fontaine-des-Sables*, où, comme au temps des patriarches, les plus belles femmes et les plus jolies filles du pays se rendent ensemble au coucher du soleil, le poing sur la hanche et la cruche d'argile sur la tête. Là, parmi les plus séduisantes et surtout les plus coquettes de ces Rebecca bourguignonnes, vous en remarquerez une dont la coiffe blanche enca-

dre une figure plus coquette et plus séduisante encore que toutes les autres, tandis que son court jupon de bure violette et son élégant corset écarlate laissent deviner une jambe et une taille également sans rivales dans le pays... Celle-là, c'est la *Belle vendangeuse.* Elle n'a pas d'autre nom dans le village, quoiqu'elle en ait déjà changé plus d'une fois; car, après avoir été la simple fille du pêcheur Yves, elle est devenue d'abord madame Périnel, et puis bientôt... mais alors elle était encore veuve, et il ne faut pas anticiper sur les évènements.

Veuve à vingt-deux ans! veuve riche! et veuve à marier! Il n'en fallait pas tant à Catherine pour être courtisée par les plus beaux garçons et les plus considérables fermiers du village. Aussi, quoiqu'elle regrettât sincèrement son pauvre jeune époux, porté au cimetière de Taillé dix-huit mois après ses

noces, Catherine se vit obligée de l'oublier bientôt, pour ne pas désespérer les nombreux prétendants qui se disputaient sa main au détriment de toutes les belles filles du pays. Après avoir hésité pendant plusieurs semaines entre ces concurrents empressés, son choix allait se fixer enfin, suivant la secrète impulsion de son cœur, sur un jeune vigneron, du simple nom de Martin, dont la bonne mine et l'amour sincère compensaient noblement la pauvreté.

— Je suis riche pour deux, disait gaîment la jolie veuve; je puis préférer le cœur le plus tendre à la ceinture la mieux garnie.

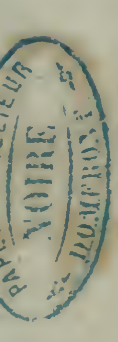
Et Martin menait déjà sa future danser le dimanche devant l'église, à la barbe de ses rivaux désappointés. Mais l'homme propose et Dieu dispose; ce fatal proverbe s'applique ici mieux qu'en aucun autre cas; car le ciel crut devoir opposer un miracle aux

paisibles amours de Martin et de Catherine.

— Ah! notre maîtresse! dit un soir à cette dernière sa servante Marinette, en revenant tout effarée de la Fontaine-des-Sables, si vous saviez ce qui vient de m'arriver tout à l'heure?

— Quoi donc, ma mie? tu m'épouvantes.

— Il y a bien sujet, je vous assure. Figurez-vous qu'étant restée seule au puits, après le départ des villageoises, j'ai aperçu tout à coup derrière moi, en me détournant pour m'en revenir... devinez qui?



— Martin?

— Oh! vous ne pensez qu'à celui-là!... Mais c'était un autre, que vous avez oublié depuis longtemps;... votre défunt mari, notre maîtresse! maître Périnel en chair et en os!

Catherine poussa un cri d'évpouvante et faillit tomber sans connaissance.

— En es-tu bien sûre, Marinette?

— Je l'ai vu comme je vous vois, avec la grande barbe qu'il avait lorsqu'il est mort, et le linceul blanc dans lequel vous l'avez enseveli de vos mains. D'ailleurs, quand même je ne l'aurais pas reconnu, il m'a dit qui il était.

— Il t'a parlé, sainte Vierge!

— Pendant un quart d'heure... avec une voix!... une voix de l'autre monde, enfin! « Marinette, m'a-t-il dit, va annoncer à Ca- » therine que tu m'as vu et qu'elle me verra » bientôt à son tour... »

— Je le verrai aussi, bonté divine!

— Écoutez; c'est lui qui parle : « Ce soir, » entre onze heures et minuit, je lui apparaî- » trai dans sa chambre pour lui apprendre mes » volontés et celles de Dieu sur son prochain » mariage. Qu'elle ne s'effraie pas de cette » visite; c'est dans son intérêt que le ciel me

» permet de la lui faire... » Le fantôme s'est évanoui en achevant ces paroles; et je suis accourue, plus morte que vive, remplir auprès de vous sa terrible commission.

On imagine sans peine dans quelles anxiétés l'attente d'un pareil évènement plongea la pauvre Catherine. Convaincue que son mari *reviendrait* comme il l'avait dit, elle passa la journée en prières et vit arriver le soir avec des transes impossibles à décrire. Enfermée alors dans sa chambre et couchée avec Marinette, elle compta les heures jusqu'au matin, sans voir apparaître le fantôme annoncé.

Nouvelles angoisses pendant la journée suivante; nouvelles précautions au retour du soir; nouvelle attente, avec Marinette, jusqu'à l'heure formidable de minuit!... Tout à coup, au moment où les deux femmes sortaient du lit leurs pâles visages pour écouter

sonner le beffroi de l'église, elles se rejettent involontairement sous les draps, avec un cri étouffé, en entendant frapper trois fois à la porte de la chambre...

— Juste ciel ! dit Catherine, cette porte est fermée ; est-ce qu'il faudra que nous allions ouvrir au revenant ?

— J'espère bien que non, répondit Marinette ; les fantômes n'ont, sans doute, pas besoin de clés pour entrer où ils ont affaire... Mais tenez ! tenez ajouta-t-elle, en se relevant timidement, le voici déjà tout près de nous...

La jeune femme se retourna, non sans s'accrocher des deux mains à la servante, et tressaillit des pieds à la tête, à la vue du spectre dont Marinette lui avait tracé le portrait. C'était bien son mari, *tel que la mort l'avait fait* à sa dernière heure, et autant que l'effroi et l'obscurité permettaient de le recon-

naître... Depuis la longue barbe noire, jusqu'au grand linceul blanc, rien n'y manquait...

— Catherine ! dit le fantôme, d'une voix qui n'avait rien d'humain, tandis qu'un bras décharné, sortant de son suaire, s'étendait solennellement vers le lit ; Catherine ! tu vois que je suis Jean Périnel, autrefois ton mari et aujourd'hui habitant du ciel, par la miséricorde divine ! Je reviens sur la terre pour t'annoncer que tu peux, sans offenser ma mémoire, me remplacer dans ton cœur en épousant un autre homme. Mais, comme je veux te savoir heureuse avec mon successeur, ainsi que tu l'aurais été avec moi-même, je dois te nommer celui qui mérite la préférence parmi tes nombreux prétendants. C'est le bon Jonas, fils du sacristain de la paroisse, et le plus constant de nos amis. Lui seul est digne de ta main et peut t'assurer

ici-bas les félicités du ménage. Promets-moi donc de le choisir entre tous, si tu veux plaire à Dieu et à ton fidèle mari...

Après avoir écouté le commencement de ces paroles avec une terreur sans aversion, la jeune femme en entendit la fin beaucoup plus péniblement, et il fallut que la sommation fût renouvelée d'une manière imposante, pour qu'elle balbutiât, en se laissant retomber dans son lit, la promesse fâcheuse qui lui était demandée...

Le spectre alors la félicita de sa soumission et disparut après lui avoir répété que son bonheur serait sa récompense. .

— Eh bien ? dit Marinette à sa maîtresse, en la voyant morfondue sur son oreiller.

Un soupir de Catherine fut toute sa réponse, et ce soupir fut suivi de mille autres, jusqu'au lendemain matin...

La pieuse veuve ne doutait pas plus de sa

sagesse des conseils de son époux que de la réalité de son apparition ; mais elle ne pouvait croire que Jonas fût appelé à la rendre heureuse dans les liens d'un second mariage.

Le fils du sacristain de Taillé était bien un de ses plus chauds et de ses plus assidus adorateurs ; il n'avait ni moins de fortune ni moins d'importance que beaucoup d'autres, et Martin lui était même très inférieur sous ce dernier rapport ; mais elle ne l'aimait point, ce Jonas ! elle lui trouvait mauvais air, et elle ne le croyait ni franc, ni dévoué. Doué, en effet, d'une double habileté en amour et en affaires, qui lui avait valu dans le pays la réputation d'un fin matois, Jonas ne possédait pas plus la confiance des garçons que la sympathie des filles, et il s'était permis, entre autres malices, qui lui avaient fait grand tort, d'attaquer ses rivaux, près de la belle vendangeuse, avec l'arme honteuse de la calomnie.

On conçoit donc les répugnances invincibles que Catherine éprouvait à se rendre aux malencontreuses sommations que son mari était revenu tout exprès lui faire de l'autre monde, dans l'intérêt de maître Jonas! Malheureusement, elle avait donné sa parole au fantôme, qui pouvait venir la lui rappeler tous les jours, ou plutôt toutes les nuits ; et elle n'osait, dans sa perplexité cruelle, ni éloigner le jeune vigneron, ni attirer le fils du sacristain. Tout ce qu'elle put faire, ce fut de gagner du temps, en disant à l'un et à l'autre qu'elle n'était pas encore décidée. Mais cette médiocre ressource ne pouvait la mener loin, et un nouvel incident ne tarda pas à venir la mettre en demeure de prendre enfin son parti.

— Vous ne savez pas? lui dit Marinette en rentrant, un soir, de la fontaine, plus effrayée encore que la première fois ; votre mari

vient de m'apparaître de nouveau près des Sables ; il m'a chargé de vous dire que vous n'accomplissez pas les ordres que Dieu vous a transmis par sa bouche. — « Pour qu'elle ne doute plus de mes volontés et dè ma mission , a-t-il ajouté d'un ton sévère, qu'elle se rende cette nuit avec toi sur ma tombe, au cimetière du village : je sortirai de la fosse devant elle, et je lui répéterai ce que je lui ai déjà dit dans sa chambre. »

Soit que la veuve n'osât désobéir à cette nouvelle injonction, soit qu'elle eût réellement quelques doutes à lever sur les apparitions de son mari, elle eut la force d'être exacte, avec sa servante, au redoutable rendez-vous qui leur était assigné. Au coup de onze heures, pendant que chacun reposait au village, toutes deux prirent ensemble le chemin du cimetière. La nuit était froide et sombre ; pas une étoile ne brillait au ciel ;

et seulement de temps à autre la lune montrait son croissant livide entre deux nuages séparés par le vent. Arrivées à la porte de la funèbre enceinte, les deux femmes s'arrêtèrent, glacées d'effroi, et se demandèrent, en se serrant l'une contre l'autre, si elles auraient le courage d'aller plus loin. Le spectacle qui frappait leurs yeux eût pu faire assurément reculer de plus intrépides qu'elles. Le cimetière s'étendait dans l'obscurité, sans autres limites visibles que les grottes blanches creusées çà et là dans les noires murailles. Le feuillage flottant des cyprès et des saules voilait et découvrait tour à tour ces taches fantastiques de telle sorte qu'on croyait voir une multiude d'ombres passer et repasser dans le lointain. Au milieu s'élevait l'ossuaire, ce dernier dépôt des crânes et des ossements que la terre rend au fossoyeur quand les vers n'ont plus rien à ronger... La pâle clarté

d'une lampe funéraire y brillait à travers une grille de bronze, jetant à l'entour de sinistres reflets sur la pelouse verte sillonnée de fosses nouvelles, sur les petites croix aux blanches inscriptions, et sur les carrés de buis sombre, ornés de fleurs emblématiques. Aucun bruit ne troublait le silence de ce lieu redoutable, si ce n'est le gémissement de la brise dans les feuilles, le frôlement de celles-ci contre la pierre de quelque tombeau, parfois le stridement d'un insecte tapi sous l'herbe, et puis, à peu de distance, et à intervalles égaux, le cri perçant d'une orfraie sur un arbre isolé...

Ce qu'il y avait de plus effrayant pour les deux femmes, c'est qu'il fallait traverser toute l'enceinte pour arriver à la tombe de Périnel. Elles hésitèrent donc longtemps avant de se décider à poursuivre, et il fallut que la servante encourageât la maîtresse pour lui

rendre la résolution qu'elle avait perdue. Enfin elles se remirent en marche, et, trébuchant à chaque pas entre les fosses, se détournant au moindre souffle, se soutenant l'une l'autre du bras et de la voix, elles atteignirent, toutes haletantes, le terme de leur terrible course.

— Me voilà, Périnel, dit la jeune femme, pieusement agenouillée devant la croix noire où était tracé le nom de son époux.

— C'est bien! répondit une voix souterraine, me voilà aussi!

Aussitôt, en effet, le sol s'ouvrit et s'agita, livrant passage à un corps; et le même revenant qu'avait déjà vu Catherine se dressa tout d'une pièce devant elle. Il secoua trois fois son linceul dans la fosse, fixa sur la veuve un regard étincelant, et commença, suivant sa promesse, à répéter les choses qu'il avait dites dans la chambre... Mais à

peine avait-il prononcé quelques paroles, qu'il s'arrêta et tressaillit, comme si la terreur qu'il imposait aux autres eût réagi subitement sur lui-même. Imitant involontairement le mouvement du fantôme, les deux femmes se détournèrent à leur tour, et elles tombèrent à l'instant l'une sur l'autre, avec un cri aigu, à l'aspect de l'horrible vision qui vint les glacer d'épouvante...

Trois spectres, plus affreux que le premier, avaient surgi de trois tombes voisines... Trois autres, plus monstrueux encore, apparurent au même instant dans une direction opposée, puis trois autres enfin les suivirent, tout à l'extrémité du cimetière. Neuf cris menaçants retentirent à la fois ; autant de bras sortirent des suaires, par un geste formidable, et, s'élançant au même signal, avec des imprécations unanimes, les neuf fantômes accoururent ensemble vers celui

qui était toujours debout sur la fosse.....

— Misérable impie! criait une voix.

— Profanateur de nos tombeaux! ajoutait une autre.

— Lâche imposteur! et infâme sacrilége! continuaient une troisième et une quatrième.

— Tu expieras ton crime, et les morts vont se venger! reprenaient en chœur toutes les autres.

Le spectre ainsi attaqué, chose étrange! se mit à trembler des pieds à la tête dans son linceul, et bientôt il oublia tout pour essayer de s'enfuir. Mais, cerné et arrêté au premier pas, il ne put que se rouler à terre en demandant grâce et merci...

— O morts! s'écriait-il, les deux mains jointes et d'un ton qui n'avait plus rien de sépulcral; o morts! pardonnez-moi, je vous en supplie! pardonnez-moi, par pitié!...

— Non, répondaient les fantômes, point de pitié! point de pardon! Tu as violé la tombe et le linceul; la tombe et le linceul seront ton châtiment!...

Et, sans écouter les cris déchirants du malheureux, ils l'enveloppaient à plusieurs tours dans son propre suaire, et l'y attachaient si étroitement dans tous les sens que ses efforts les plus convulsifs ne pouvaient parvenir à l'en dégager. Quand cette lutte inutile eut épuisé ses dernières forces, et que les neuf spectres eurent achevé leur impitoyable opération, deux d'entre eux allèrent prendre à l'ossuaire la pelle et la pioche du fossoyeur, et ils commencèrent à creuser profondément la terre, tandis que les autres se tenaient prêts à y déposer la victime... Mais, au moment où ils la soulevaient du sol afin de la laisser retomber dans la fosse, les deux femmes, qui étaient demeurées jusque-là pétri-

fiées d'horreur, trouvèrent enfin dans cette horreur même la force de fuir l'aspect de cette épouvantable exécution...

Le lendemain, au point du jour, tous les habitants du village s'arrêtaient en frémissant devant la grande porte de l'église. Un corps y était déposé, immobile et enfermé dans un drap blanc. Pendant longtemps personne n'osa s'en approcher, chacun se persuadant plus ou moins que c'était un mort enlevé du cimetière. Mais enfin quelques jeunes gens moins timides dégagèrent le suaire de ses liens... et l'air du matin, frappant sur un visage qui n'avait rien de cadavéreux, fit revenir à lui un pauvre diable, dans lequel on reconnut aussitôt Jonas, le fils du sacristain !...

Des huées universelles poursuivirent jusqu'à sa demeure l'infortuné revenant, dans le simple appareil d'un mort qu'on vient

d'arracher au linceul, et, la langue télégraphique des commères faisant circuler l'aventure de bouche en bouche, tout le monde en moins d'une demi-heure connut à une lieue à la ronde la recette fantastique de maître Jonas pour s'assurer la dot des riches veuves...

Quant aux fantômes qui l'avaient si cruellement châtié, le sacrilége lui-même crut longtemps, avec tous les superstitieux de l'endroit, qu'ils n'étaient autres que de véritables revenants; mais Martin, son heureux rival, ne tarda pas à compléter sa mystification en lui faisant savoir la vérité jusqu'au bout.

Intrigué, dès la première apparition, par quelques indiscrétions de la *belle vendangeuse*, Martin avait épié et découvert la merveilleuse invention de Jonas, et arrangé secrètement avec huit joyeux garçons du vil-

lage la contre-fantasmagorie qui devait démasquer l'imposteur...

Catherine Périnel se nommait, deux semaines plus tard, Catherine Martin, et l'adroite Marinette, ayant prouvé que son compère avait commencé par être son amant, le força à l'épouser pour payer ses services.

— Et voilà, dit madame de Kerdaniel, quand le receveur eut terminé, voilà comme les histoires les plus merveilleuses finissent par s'expliquer le plus naturellement du monde.

En parlant ainsi, la châtelaine échangea un regard et un sourire d'intelligence avec lady Varner. Chacun reconnut que l'un et

l'autre avaient trait aux secrets de la Ramée... Mais, après l'engagement pris par madame de Kerdaniel, personne n'osait prononcer ce mot en sa présence.

XII.

LES ARTISTES HONTEUX.

Le colonel Jacques de Kerdaniel, frère de l'amiral, n'avait pas encore payé son tribut aux matinées du château. On sait que c'était un personnage d'un flegme et d'une tranquillité imperturbable, — le véritable contrepoids de notre fougueux loup de mer. Mais

sous cette tranquillité méditative le colonel cachait une physionomie pleine de finesse et de malice.

On attendait donc de lui quelque conte moral et comique, à la manière allemande, une délicate analyse de sentiments et de caractères, un drame de famille aux scènes piquantes et vraies, minutieusement détaillées, — quelque tableau dans le genre de Goldsmith et de Sterne, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes.

Voici comment le colonel répondit à cette attente. Son histoire s'intitulait modestement LES ARTISTES HONTEUX. Il en garantit la complète exactitude et déclara en avoir connu tous les personnages pendant son dernier séjour à Paris.

Tout le monde l'écouta attentivement.

I.

INTÉRIEUR DE FAMILLE.

De tout le quartier, si curieux, du faubourg Saint-Germain, la rue de Sèvres est, sans contredit, la rue la plus curieuse. Non pas que la physionomie en soit fort tranchée ou fort originale; bien au contraire : le caractère de cette rue, si caractère il y a, est précisément de ressembler à toutes les autres, mais en les résumant dans le plus complet salmigondis qui soit au monde. Depuis la vieille abbaye où madame Récamier réunit les plus aimables femmes du jour, à commencer par elle-même, et les plus grands

hommes du siècle, à commencer par M. de Chateaubriand, jusqu'à l'espace inhabité où les fruitières de Vaugirard dressent leurs tentes de toile et de bitume, on peut dire que toutes les classes de la société ont leurs représentants dans la rue de Sèvres. Mais au milieu de ce pot-pourri d'échoppes et d'hôtels, de grandes maisons et de pauvres familles, la plus grande place est occupée par les anciens riches et les anciens nobles, si bien que la rue de Sèvres devrait plutôt s'appeler la rue des Grandeurs déchues. Ce qui lui a valu cette triste et honorable préférence, c'est que la plupart de ses maisons réunissent la laideur et l'étendue. La laideur met le prix des appartements à la portée de toutes les fortunes, et l'étendue leur conserve cette apparence de bon style qui dissimule noblement les ruines du temps passé.

Dans un de ces appartements spacieux

comme le vide, au troisième étage de la maison qui fait face à l'Abbaye-aux-Bois, il s'est passé, l'hiver dernier, une simple histoire, qui commença ainsi, par une froide matinée de septembre :

Une femme de cinquante-cinq à soixante ans était assise dans une bergère en velours d'Utrecht, au fond d'une chambre encombrée de meubles à l'avenant. Autant qu'on en pouvait juger par le demi-jour qui tombait des fenêtres, tous les traits de madame de Ravenne rappelaient qu'elle avait été belle ; tous ses gestes rappelaient qu'elle avait été noble ; tout ce qui l'entourait rappelait qu'elle avait été heureuse. Derrière deux petits chenets, soigneusement vernis, sur lesquels la dame appuyait le bout de ses pieds, un feu suffisant pour échauffer la pièce, mais construit avec une économie toute savante, brûlait lentement et comme avec précaution dans une

étroite cheminée de marbre noir. La pendule, en porcelaine de Saxe, à feuilles de cuivre, marquait deux heures après midi. Un écran de soie verte, un peu jaunie par le temps, était abaissé jusqu'à l'âtre, comme pour garantir de la flamme un lit qui s'élevait à l'autre bout de la chambre.

Quoique ce lit fût entouré de ses deux rideaux de coton bleu, et qu'il fût tout-à-fait impossible d'y rien voir, le regard de madame de Ravenne s'y tenait invariablement attaché : ce lit en ce moment renfermait sa fille...

Pour que mademoiselle de Ravenne fût couchée à pareille heure, il fallait apparemment qu'elle fût malade et condamnée à garder le lit. Cela semblait encore indiqué par les cafetières et les tasses qui couvraient une petite table dressée au chevet de la jeune fille. Cependant l'attitude et la physionomie

de madame de Ravenne dénotaient moins d'inquiétude que d'heureuse attention. Elle paraissait, dans son immobilité silencieuse, livrer son esprit à de doux rêves, bien plutôt qu'à des tourments maternels. Quel mystère cachaient donc ce lit clos et cette jeune fille endormie? C'est ce que va expliquer l'intervention de deux nouveaux personnages.

Au moment où madame de Ravenne était le plus enfoncée dans sa bergère et dans ses réflexions, la porte qui se trouvait derrière elle s'ouvrit subitement, quoique sans bruit, et un petit vieillard parut avec une jeune personne, qui s'effaça respectueusement pour le laisser entrer. Ce vieillard n'était autre que M. de Ravenne, et cette jeune personne était Marguerite, l'aînée de ses deux filles.

— Chut! Marie dort! dit la mère, en se levant et en étendant la main.

Marguerite tourna vers le lit de sa sœur un

regard plein de tendresse, et avança doucement un fauteuil à son père.

Mais ce dernier, au lieu de s'asseoir, jeta brusquement ses mains derrière son dos, et se mit à piétiner sans trop de précaution sur le mince tapis de la chambre.

— Madame de Ravenne, dit-il d'une voix péniblement contenue, vous tuerez votre fille!

— Plus bas, monsieur! répondit la mère, sans se déconcerter.

Puis, comme le vieillard ne tenait aucun compte de sa recommandation, elle l'emmena dans la pièce voisine, après avoir fait signe à Marguerite de rester à sa place.

— Je vous dis que vous tuerez Marie! répéta M. de Ravenne en arpentant le salon. Toutes les nuits au bal, et toutes les journées au lit ou sur le pavé! Pour nourriture des glaces et de l'eau d'orge! Cela ne peut

pas durer! Encore un ou deux hivers ainsi, et votre fille sera morte, madame!

— Encore un jour, monsieur, et elle sera mariée! repartit d'un ton assuré la vieille dame.

— Mariée! repartit M. de Ravenne qui s'arrêta court, n'osant contredire ni croire ce qu'il entendait.

— Écoutez-moi, mon ami, reprit la mère.

— Voyons! dit le mari avec résignation, je vous écoute.

Et, tout en poussant un gros soupir, il se laissa tomber dans un fauteuil.

— La marquise de Rieux est venue me voir hier, dit madame de Ravenne. Vous savez combien elle nous est dévouée, et tout ce qu'elle a déjà fait pour trouver un parti à notre fille.

— Bien inutilement, hélas!

— Cette fois, tout promet que nous réus-

sirons; voici le fait : l'été dernier, la marquise a fait connaissance, aux eaux de Bade, avec un prince russe.

— Un prince russe?

— Un prince russe! Apprenant qu'il voulait épouser une Française, et qu'il irait passer l'hiver à Paris dans cette intention, la marquise (avec un désintéressement parfait, puisqu'elle a aussi une fille à pourvoir) a tout d'abord songé à Marie, et a fait promettre au prince Trokominof...

— Troko?...

— Minof... c'est son nom...

— Diable... hum!...

— La marquise, dis-je, lui a fait promettre de se présenter chez elle et d'être de toutes ses soirées. En effet, la semaine dernière, elle a reçu deux fois sa visite; il lui a rappelé sérieusement son projet de se marier à Paris, et il l'a chargée de lui trouver une

femme, en énumérant les qualités qu'il exigera de la sienne.

— Voyons ces qualités...

— D'abord, il est assez riche pour ne pas tenir à la fortune : cela va sans dire !

— Et tout le monde dit cela sans le penser.

— Il affirme qu'il se contentera de la noblesse...

— A la bonne heure ; ensuite ?

— Ensuite, le prince tient à ce que sa femme sache peindre et chanter. Je vous demande un peu si ce n'est pas désigner Marie ?...

— Marie ne fait que le pastel, madame ; et le pastel n'est pas de la peinture.

— C'est la peinture la plus à la mode en Russie ! Vous n'avez jamais rien compris aux arts, monsieur ! Quant à la voix, où le prince en entendra-t-il une pareille à celle de Marie ?

— Il est vrai que Marie chante comme chantait la Pasta! dit M. de Ravenne, avec un sourire d'orgueil naïf; mais, madame, ajouta-t-il à demi-voix, comme la Pasta, Marie donne des leçons au cachet; ses portraits lui sont payés en cadeaux, et il s'agit de savoir si le prince épousera... une artiste?

Après avoir fait attendre ce mot, M. de Ravenne le prononça en détournant la tête; le visage de la vieille dame devint subitement pourpre, et tous deux laissèrent échapper un soupir qui contenait des douleurs inénarrables.

— Troisièmement, reprit madame de Ravenne avec effort, le prince veut une personne de vingt ans.

— Marie en a vingt et un.

— Vingt, M. de Ravenne!

— Vingt et un, morbleu! Je connais l'âge de ma fille, peut-être.

— Vous comptez les mois de nourrice, dit la mère du plus grand sang-froid, et cela ne se fait jamais. Quatrièmement, poursuivit-elle, le prince préfère les blondes, et vous conviendrez que Marie a les cheveux blonds?

— Châtain-clair, madame! que diable! Vous avez prétendu, l'an dernier, qu'elle les avait noirs, pour ce riche député de la gauche, qui a la manie des Espagnoles.

— Les cheveux d'une jeune personne varient d'une année à l'autre. Dailleurs, blond, châtain, brun, ce ne sont là que des nuances! Enfin, le prince est sentimental, et je pense que Marie...

— Marie passerait les jours à jouer si vous ne les lui faisiez passer à dormir.

— Si!... si!... Avec les si on n'épouse personne! s'écria la mère impatientée. Voyez-vous jamais Marie lire d'autres romans que ceux qui font pleurer, monsieur?

— Très bien! dit avec douceur le vieillard, très bien! Mais enfin, tout cela admis et posé, notre fille n'est pas la seule qui soit noble, qui ait vingt ans, qui sache peindre et chanter, qui lise des romans, et surtout qui n'ait point de dot!

— Vous avez raison; mais voici ce que fera la marquise : d'abord elle préviendra le prince que la femme qu'elle lui destine fait partie de son bal de ce soir; ensuite, elle produira Marie sous toutes les formes, de façon à concentrer sur elle l'attention de l'étranger; si elle met en vue d'autres blondes du même âge, elle les choisira laides, afin de servir d'ombre au tableau; elle fera chanter Marie à une heure assez avancée pour que chacun se retire sous l'impression de sa voix; enfin, vous savez que la fille de la marquise est revenue ce matin même, avec son oncle, de leur château de Norman-

die? Eh bien, le dernier portrait que Marie a fait d'Eugénie, et qui est si ressemblant, sera placé au beau milieu du salon, en face de l'original. Vous conviendrez, M. de Ravenne, qu'on ne peut pas mieux faire les choses?

— J'en conviens.

— Et que voilà un parti assuré, s'il en fut jamais.

— Assuré... assuré... Tous ceux que vous avez manqués étaient assurés comme cela, madame, et, indépendamment des difficultés que je vous signalais à l'instant, je vous avoue que de voir un prince Trokominof nous tomber ainsi du ciel, cela me semble furieusement romanesque.

— Romanesque! ah! vous voilà bien, M. de Ravenne! vous croyez que votre fille ressemble aux autres et que son mariage doit se faire d'après les lois générales!

— Ma fille, morbleu ! est une personne accomplie, et je voudrais la marier à un roi ; mais il n'est pas moins vrai que toutes ses qualités ne sont point une dot ; que nous sommes réduits, pour la marier, à faire concurrence à MM. Foy et compagnie, et que les princes les plus... russes pourraient trouver étrange...

Ici le vieillard, s'interrompant, détourna encore la tête ; Marguerite entrouvrit la porte ; la dame ne put cacher un nouvel accès de rougeur, et un soupir commun leur échappa pour la seconde fois.

—Enfin, reprit M. de Ravenne avec volubilité, c'est vous, madame, qui entreprenez cette affaire ; je vous souhaite bonne chance, et vous donne tout pouvoir, à une seule condition : c'est que le bal de ce soir, qui est le centième de cet hiver, en sera le dernier, et qu'à partir de demain, Marie dormira la

nuit et veillera le jour, comme les simples mortelles.

Ayant parlé ainsi, M. de Ravenne prit son chapeau et sa canne, et sortit par la porte du salon, tandis que sa femme rentrait par celle de la chambre.

II.

LE PRINCE RUSSE.

Les Ravenne étaient une ancienne famille de cour, ruinée en cette qualité par la révolution de juillet. Cinq mille francs de revenu, dont une bonne partie en viager, composaient le reste de toute leur fortune; Marguerite et Marie devaient donc, à la mort de leurs parents, tomber dans une indigence

pire que la misère, pour des personnes de cette naissance et de cette éducation. Après avoir d'abord détourné les yeux de cette perspective, en rêvant le retour prochain de la branche aînée, les malheureux, ne voyant rien venir, comme sœur Anne, avaient senti enfin la gêne tout près de les prendre à la gorge. Mais déjà leurs économies s'étaient consommées dans l'attente, et il fallut recourir aux expédients pour sauver les apparences. M. de Ravenne fit des spéculations hasardées, et il perdit son argent; après avoir refusé un assez bel emploi par orgueil, il accepta une petite place par nécessité, et il se fit destituer pour cause d'opinion. Alors commencèrent la vente des beaux meubles, le sacrifice des superfluités, le renoncement au luxe intérieur, et cette douloureuse série d'embarras et de mécomptes, qui aboutit à la plus fatale position du monde :

la pauvreté sous le masque de l'aisance. Cette cruelle comédie dévora les dernières ressources des Ravenne, et ils durent songer sérieusement à travailler pour vivre. Marie possédait une admirable voix et quelque talent pour la peinture ; elle entra dans cette classe d'artistes que nous appelons les *artistes honteux*, et donna, dans les familles du faubourg Saint-Germain, des leçons qui demeurèrent d'abord secrètes. Bientôt, cette souscription d'amis ne suffisant pas, on organisa des concerts sous le nom de *matinées musicales ;* les leçons et les portraits se multiplièrent peu à peu ; les pastels de Marie obtinrent au Louvre quelques succès de complaisance ; un feuilletoniste, amoureux de sa voix, déclara que la Pasta était ressuscitée ; bref, ces petits triomphes de salon se traduisirent en bénéfices qui sauvèrent la pauvre famille, pendant quelque temps...

Pendant que la sœur cadette se dévouait ainsi au dehors, l'aînée brillait intérieurement par les vertus du ménage, et madame de Ravenne comptait bien la marier avec honneur. Malheureusement, chez Marguerite, les qualités du cœur éclipsaient trop celles du visage, et, après cinq longues années d'attente inutile, il avait fallu se retourner encore vers Marie, — dernière planche de salut pour l'avenir ! Il est vrai que Marie avait à peine vingt ans, et qu'elle réunissait tout ce qui peut charmer un homme. Aussi sa mère éleva-t-elle ses prétentions pour elle de toute la distance qui la séparait de sa sœur.

Trouver un brillant parti pour sa fille ! ce projet était devenu la monomanie de la bonne dame. Elle ne vivait, ne pensait, ne parlait, ne respirait plus que pour cela ! et, comme tout le monde lui répétait que Marie était la

perle de son sexe, il n'y avait pas de romans qu'elle ne bâtît sur ses talents et sur sa beauté. « Il suffit, disait-elle, que Marie soit aperçue pour être appréciée; il faut donc la montrer, la montrer encore, la montrer toujours ! Le personnage dont elle doit gagner le cœur d'un regard ou d'un mot finira par se trouver un jour sur sa route, et alors tout sera dit!... » Aussi, pendant tout l'été on ne voyait que mademoiselle de Ravenne au bois de Boulogne et aux Tuileries, que mademoiselle de Ravenne dans les bals pendant tout l'hiver ; et l'on peut dire que c'était une exposition perpétuelle.

Loin d'être jalouse de l'éclat de sa sœur, Marguerite s'effaçait volontairement derrière elle, se faisant avec un infatigable dévouement sa servante à la maison, son marchepied dans le monde, son ange gardien partout. Insouciante et même éloignée du ma-

riage, Marguerite était une de ces créatures célestes que Dieu place sur la terre pour l'édifier par leurs vertus, et qui finissent leurs jours derrière la grille des cloîtres ou près du grabat des mendiants.

Quant à M. de Ravenne, on a deviné sans doute son caractère. Trop raisonnable pour partager toutes les illusions de sa femme, mais trop faible pour la retenir dans les limites de la vérité, il lui avait abandonné l'autorité dans la maison, et il la laissait, comme il disait, courir après ses fantômes, s'étourdissant un peu lui-même sur l'avenir, comptant quelquefois sur un heureux hasard, et faisant le tour de Paris tous les jours avec l'exactitude d'un facteur de la poste.

C'est justement pour cette promenade qu'il est sorti du salon; pendant qu'il l'achève, retournons dans la petite chambre de Marie, où nous avons laissé Marguerite.

Marie venait de s'éveiller quand madame de Ravenne rentra, et sa première parole fut pour demander l'heure. Comme ces idoles vivantes que les prêtres du Japon font poser tout le jour devant le peuple, et qui ne redeviennent libres que le soir, Marie n'existant, depuis deux mois, qu'à l'éclat des bougies, voulait savoir combien elle avait de temps à attendre avant de recommencer à vivre.

Sa mère lui répondit par une tasse de gruau, que Marguerite lui fit prendre comme à une malade, en la relevant sur ses deux oreillers; puis on se mit à parler du bal de la marquise de Rieux. Marguerite avait reçu la confidence de ce qui se préparait, mais Marie n'en savait rien encore. On crut devoir la prévenir pour la mettre dans son rôle.

— Mon enfant, dit madame de Ravenne,

il faudra te faire un peu belle aujourd'hui... la marquise a un grand projet.

— Encore! dit Marie avec un sourire aussi naïf qu'indifférent, se souvenant de tous les grands projets qui avaient déjà échoué à son endroit.

— Oui, ma chère enfant, continua sérieusement la mère, tu trouveras au bal de ce soir un cavalier avec qui il ne faudra pas compter les contredanses.

— Est-ce qu'on nous le présentera officiellement? demanda Marie d'un air tout effrayé.

— Non, il se trouvera présenté par le fait, et tout se fera de soi-même.

— A la bonne heure! Et quel est-il?

— Ne faites pas la dédaigneuse sans savoir de quoi il s'agit, mademoiselle, répondit en riant Marguerite; c'est un prince russe, ni plus, ni moins!

— Un prince russe! s'écria Marie, qui ne

put s'empêcher de rougir d'une vaniteuse satisfaction.

— Un-prin-ce-rus-se! répéta madame de Ravenne en appuyant sur chaque syllabe.

Puis elle se rapprocha solennellement du lit de sa fille, et elle lui fit sa leçon en détail, non sans rappeler minutieusement ses conventions avec la marquise. — Elles seraient présentées par elle au prince Trokominof, comme les vieilles amies de la maison; et quand le noble étranger, mis ainsi sur la voie, entrerait en rapport avec Marie, ce serait à elle de justifier par sa conversation tout le bien qu'on aurait dit de sa personne. Madame de Ravenne s'en remettait parfaitement à sa fille de ce soin délicat; et elle n'avait, sous ce rapport, d'autre instruction à lui donner... qu'une toilette complète commandée tout exprès chez Palmyre...

— Chez Palmyre! s'écria la jeune fille, bondissant dans son lit.

Ce mot avait effacé le nom du prince Trokominof, et il fallut deux tasses d'eau d'orge pour modérer un tel transport.

Marguerite, cependant, était moins joyeuse; elle songeait que cette toilette emporterait les économies de toute l'année!...

III.

LES DEUX SOEURS.

Quand sept heures sonnèrent, Marie se leva et se fit habiller; mais, sa chambre étant jugée trop étroite pour la circonstance, un feu battant fut allumé dans le salon. Toutes les pièces de la nouvelle toilette étaient éta-

lées sur les fauteuils ; la jeune fille passa une demi-heure à les contempler, tombant d'extase en extase, et volant comme un papillon du velours à la soie.

Enfin on lui rappela que ces merveilles n'étaient pas un spectacle, mais une propriété, et qu'après les avoir admirées il fallait s'en revêtir.

Alors Marguerite entra gaîment dans ses fonctions de coiffeuse, de couturière et de femme de chambre. Elle commença par cette partie essentielle et fondamentale de la toilette qui fait d'autant mieux ressortir le reste qu'elle est elle-même plus dissimulée, et dont l'humble apparence formait, sur le beau corps de Marie, un assez triste revers aux brillants tissus qui allaient le recouvrir. Ensuite la fraternelle camériste passa dans les cheveux de sa sœur le peigne, et la brosse, et les parfums, avec toute l'expérience et

toute la dextérité d'un homme de l'art. Elle roula soigneusement les papillotes, tandis que madame de Ravenne, heureuse de contribuer à la grande œuvre, mettait les fers à chauffer dans la braise. Puis elle joignit avec précaution la robe et le spencer, serra coquettement le corsage à la taille, drapa les moindres plis de la jupe, attacha la mantille avec cent épingles invisibles, et revint aux cheveux qu'elle fit tomber en boucles moelleuses sur les joues fraîches de Marie, pendant qu'ils se groupaient en nattes derrière sa tête, enrichis d'une rose blanche avec ses boutons entr'ouverts.

Quand l'idole fut ainsi entièrement parée, on la fit aller et venir pour juger de l'ensemble et des détails. Elle-même s'examina depuis les souliers jusqu'au peigne, se retourna, en fredonnant, dans tous les sens, essaya quelques pas devant toutes les glaces,

et enfin alla se faire baiser au front par sa mère et par sa sœur, avec cet air satisfait que devait avoir Napoléon lorsqu'il disait à ses soldats : « Je suis content de vous. »

En ce moment on fit venir M. de Ravenne, qui se promenait dans la salle à manger; on lui permit de contempler sa fille et de l'accompagner au bal, ce qu'il s'avoua prêt à faire avec résignation, chargeant la cuisinière d'aller chercher un fiacre. Le fiacre arriva, Marie s'étala toute seule sur la banquette de derrière; le père, la mère et la fille s'entassèrent sur la banquette de devant; et, la tête en feu, le cœur en émoi, les trois femmes dirent ensemble au cocher :

— *Faubourg Saint-Honoré, numéro* 104!

IV.

L'ENTREVUE.

Loin d'être une caricature fieffée, comme vous avez pu le croire, et comme cela pouvait arriver à un seigneur russe venant des eaux de Bade à Paris pour épouser une Française, le prince Trokominof était un beau et grand jeune homme de trente-deux ans, qui joignait à toutes ses qualités celle de détester son pays et ses compatriotes, et qui rappelait par ses cheveux blonds, ses charmantes manières , ces jeunes élégants de Saint-Pétersbourg qui firent si doucement oublier aux Parisiennes, en 1814 , et la honte de l'invasion et la férocité des Cosaques. Quant

à son titre de prince, il y tenait assez raisonnablement pour ne pas l'afficher; et il répondait négligemment à ceux qui lui en parlaient qu'il y a presque autant de princes en Russie que de marquis en France. Au reste, à quelque degré qu'il fût cousin du czar, il jouissait de deux cent mille livres de rente, en attendant une fortune plus considérable.

Le prince venait d'arriver chez la marquise de Rieux, et causait avec elle à l'entrée de son premier salon, lorsqu'on annonça les habitants de la rue de Sèvres.

— Le voilà! j'en suis sûre, dit madame de Ravenne en serrant convulsivement le bras de sa fille, et en rectifiant à la hâte quelques plis de son écharpe.

Marie avait remarqué le prince aussi promptement que sa mère l'avait deviné; elle le trouva fort comme il faut, et une

légère rougeur vint ajouter à l'éclat de son visage. Madame de Ravenne s'en aperçut, et saisit ce moment pour s'avancer vers la marquise. Le prince, en faisant un pas à l'écart, sans se retirer, parut frappé de la beauté de Marie, mais ne put retenir un sourire imperceptible à la vue de sa mère. Madame de Rieux, après avoir comblé d'amitiés les nouveaux venus, se hâta d'engager une conversation générale à laquelle le prince se trouvât en position de prendre part. Marie se tira de cette première épreuve avec l'aisance modeste d'une personne habituée à de telles rencontres; et madame de Ravenne, qui commençait à perdre la tête, laissa échapper plusieurs extravagances que Marguerite couvrit ou corrigea de son mieux.

Bientôt l'orchestre joua la ritournelle d'une contredanse. La mère prit gravement place entre ses deux filles, convaincue que

le prince allait inviter Marie; mais elle eut la pénible surprise de le voir donner la main à mademoiselle de Rieux.

— Eugénie est la fille de la maison, se dit-elle toutefois en se remettant, il l'avait sans doute invitée avant notre arrivée, et nous ne perdrons rien pour attendre.

Pendant ce temps, M. de Ravenne avait hoché la tête en signe de doute, et poussé, en ouvrant de grands yeux, le petit soupir qui lui était habituel.

—Hum! hum!... La fille de la marquise est plus blonde que la nôtre, pensa-t il, sans communiquer à sa femme cette observation fâcheuse.

Mais il ne tarda pas à se rassurer, et même à partager les espérances de madame de Ravenne; car, à partir de la seconde contredanse, le prince sembla consacrer la soirée entière à Marie. Il dansa plusieurs fois avec

elle; il la fit valser plus souvent encore; et, pendant toutes ces entrevues, sa conversation fut très animée. Il parla surtout de la liaison des Ravenne avec la famille de la marquise; il s'assura, à plusieurs reprises, que cette liaison était ancienne et intime; il examina et analysa dans ses moindres détails le portrait d'Eugénie, et il trouva Marie trop heureuse de posséder un talent si aimable!

Là-dessus il écouta avec le plus vif intérêt le tableau naïf que Marie lui traça de son enfance, liée, par l'étude comme par le plaisir, à celle de mademoiselle de Rieux.— Bref, toutes les fois que la jeune fille vint reprendre sa place à côté de sa mère, elle n'eut qu'un mot à répondre aux questions empressées de celle-ci :

— Il est charmant!

Mot significatif et profond, sur lequel ma-

dame de Ravenne bâtissait des mondes, et qu'elle ne manquait point de renvoyer à son mari avec un geste triomphant; tandis que la douce Marguerite levait les yeux vers le ciel pour le supplier de ne pas briser tant d'espérances!

Malgré les instances de M. de Ravenne, qui s'alarmait sérieusement pour la santé de sa fille, et qui, tout en convenant que les choses allaient assez bien, trouvait qu'une heure de plus ou de moins n'y pouvait rien faire, il fut décidé qu'on demeurerait jusqu'à la fin du bal, ou du moins qu'on ne se retirerait pas avant le prince. On arriva ainsi jusqu'à cette heure avancée, qui est celle des amis de la maison; et la marquise, alors, sous prétexte de les retenir encore, vint prendre Marie par la main et la conduisit au piano.

La jeune artiste chanta, avec son amie et

son élève, le grand duo de *Norma*, au milieu des applaudissements les plus mérités. Le prince ne perdit pas une note, et quand l'admirable voix eut cessé de se faire entendre, il ne trouva pas d'expressions pour témoigner son enthousiasme. — Ce fut en ce moment que la marquise prit à part madame de Ravenne, et que le dialogue suivant s'établit entre elles dans un coin du salon :

— Eh bien! marquise?

— Eh bien! ma chère?

— Qu'en pensez-vous?

— Et vous?

— Cela va assez bien, je crois.

— Dites qu'il s'avance avec un empressement!...

— Il s'avance, en effet...

— Depuis quatre heures, il ne me demande qu'une chose : si vous n'êtes pas ma meilleure, ma plus intime amie.

— Et à moi : si vous n'êtes pas ma plus ancienne connaissance.

— Vous devinez pourquoi il répète si souvent cette question ?

— Je n'ose...

— Pour savoir s'il peut s'autoriser de notre intimité à se présenter chez vous après cette réunion.

— Vous croyez ?

— Vous verrez !

Et, comme cette douce assurance transportait madame de Ravenne au troisième ciel, elle aperçut dans une glace le prince qui ramenait sa fille par la main !...

Ayant appris que ces dames songeaient à se retirer, il venait solliciter la faveur de les reconduire dans sa voiture.

A cette proposition, qui venait appuyer d'une manière si flatteuse la prédiction de la marquise, madame de Ravenne sentit tout

son être éclater de joie, et sa tête faillit prendre le vertige. Elle balbutia des remercîments entrecoupés, qu'elle accompagna d'une révérence telle qu'elle n'en avait jamais fait que devant le roi... dans le bon temps des révérences.

— Mais nous comblerons la voiture de monsieur le prince, fit observer judicieusement M. de Ravenne.

— Mon ami, interrompit vivement la mère, puisque monsieur est assez aimable... Perdez-vous la tête? ajouta-t-elle à demi-voix, d'un ton qui refoula toutes les objections du vieillard.

La bonne dame, à qui rien n'échappait, prévoyait que l'entassement de cinq personnes dans une même voiture amènerait des rapprochements pleins de conséquences.

En effet, la liaison marcha tellement en route, que le prince quitta ces dames en se

promettant *l'honneur de les revoir prochainement.*

— De nous revoir chez nous, voilà qui est clair! dit madame de Ravenne en montant résolument ses trois étages.

V.

TOUT OU RIEN.

Pendant toute la semaine, la famille vécut sur cette espérance et dans cette attente : une visite du prince! Une révolution complète s'opéra dans la vieille maison, où l'on eût dit que la fortune était déjà revenue. Tous les matins, chaque pièce de l'appartement fut cirée et frottée par la cuisinière, et quelquefois par Marguerite. Tout ce qui pouvait

choquer un œil délicat dans le salon fut retranché ou remplacé. Les vieux fauteuils se voilèrent de housses blanches sur lesquelles personne ne se permit de s'asseoir, de peur de les friper. Le devant de cheminée fut garni d'un tapis neuf; les rideaux blanchis ou reteints; le guéridon, le piano et les consoles passés à l'encaustique... Madame de Ravenne voulait même faire changer le papier du salon; mais on lui fit reconnaître qu'elle n'en aurait pas le temps et s'exposerait à recevoir le prince au milieu des colleurs. Cette terrible raison l'arrêta court, et le papier du salon obtint sa grâce; mais combien d'autres dépenses, follement téméraires, onéreuses pour le présent, furent hypothéquées sur un avenir douteux!

Enfin, après sept longs jours que toute la famille avait passés dans le salon, frémissant à chaque coup de sonnette, un brillant

équipage s'arrêta devant la porte cochère, et le prince Trokominof se présenta.

Sa première visite fut très courte, et moins significative qu'on ne l'avait espéré. Néanmoins, madame de Ravenne trouva le temps d'exhiber tous les dessins de Marie, et le moyen de la faire inviter à chanter en famille. Le prince prodigua de nouveau les compliments les plus vifs, et se retira en disant qu'isolé à Paris comme il l'était, il serait trop heureux de pouvoir revenir souvent...

Trois jours après, madame de Ravenne envoya son mari rendre la visite, et elle lui fit, à son retour, une querelle d'allemand, sur ce que, n'ayant pas rencontré le prince, il s'était contenté de lui laisser sa carte, au lieu de repasser indéfiniment jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé en personne.

— Les cartes et les lettres ne mènent à

rien, disait sagement la vieille dame. Il n'y a que les paroles qui fassent marcher une affaire!...

M. de Ravenne demanda son pardon, et promit de mieux faire une autre fois.

Deux semaines se passèrent sans que le prince revînt à la rue de Sèvres; on conçut quelques inquiétudes, et l'on fit demander à madame de Rieux ce qu'il était devenu. Le prince avait visité deux ou trois fois la marquise et lui avait beaucoup parlé des Ravenne.

—Bien! bien! dit la mère; il prend ses informations, c'est trop juste, et nous sommes en bonnes mains chez les Rieux. Cependant tenons-nous bien; la première démarche sera grave!

Le prince revint au bout de seize jours. Il s'excusa mille fois de son absence, qu'il avait trouvée plus longue que personne; et il fut

d'un empressement qui remit toutes les têtes à l'envers. Madame de Ravenne s'avança jusqu'à l'appeler l'*ami de la maison*, et il se déclara trop heureux de mériter ce doux titre. Enfin, après avoir agi et parlé durant près de deux heures comme un homme qui veut se lier tout-à-fait, il proposa à ces dames de les mener, le lendemain, aux courses de chevaux du Champ-de-Mars.

Ceci était presque une déclaration! Tel fut, du moins, le jugement de madame de Ravenne... Aussi, sans consulter seulement du regard son mari ni ses filles, elle se décida à brûler ses vaisseaux et à tenter un grand coup, en invitant le prince à terminer la partie qu'il leur proposait par un petit dîner chez eux, en famille.

A ce mot de DINER, que madame de Ravenne n'avait pu prononcer sans un certain tremblement dans sa voix, tant il avait de

sens et de portée adressé à un prince russe, Marie sentit une vive rougeur lui monter aux joues, et Marguerite, pâle et consternée, échangea avec son père un regard indéfinissable...

Fort loin de se douter du coup de théâtre que produisait une invitation si simple, le prince l'accepta de l'air le plus naturel du monde, et se leva en promettant de revenir, le lendemain, prendre ces dames à deux heures. Sa calèche serait à la disposition de la famille, et lui-même accompagnerait à cheval. On voulut en vain protester contre la galante générosité de cette mesure, il ne laissa pas le temps de le faire et se retira familièrement sans rien entendre.

Après son départ, et pendant que Marie allait donner ses leçons, il se passa entre Marguerite, son père et sa mère, une scène dont les détails sont impossibles à rendre.

Déjà obérée par les petites dépenses des jours précédents et par l'extraordinaire du bal de la marquise, la pauvre famille ne pouvait offrir au prince un dîner convenable sans sacrifier, pour une heure, le revenu d'un grand mois. Mais aussi, au point où en étaient arrivées les choses, un dîner de famille n'était-il pas un progrès immense, décisif peut-être? telle était la question. Madame de Ravenne soutint qu'en toute spéculation, qui ne risque rien ne gagne rien, que le mariage d'une fille est une campagne qui a son Austerlitz ou son Waterloo; puis, opposant aux inconvénients certains du dîner ses avantages vraisemblables, elle prouva que c'était jouer un contre cent, et abusa de sa logique et de son autorité jusqu'à décider M. de Ravenne à prélever un millier de francs sur leur maigre capital...

Le lendemain matin, Marguerite et sa mère

furent debout avant six heures. La maison fut de nouveau passée en revue d'un bout à l'autre; on prépara tout ce qui était nécessaire à cette grande journée; on acheta, on loua tout ce qui manquait, y compris un domestique. Puis le conseil de famille s'assembla pour établir la carte du dîner. Une bonne partie des mille francs y était passée déjà lorsqu'arriva une lettre de la marquise...

« Le prince lui avait annoncé, la veille, d'un air d'intention marquée, qu'il aurait, le lendemain, une conversation *importante* avec M. et madame de Ravenne; elle s'empressait de leur communiquer une aussi grave nouvelle. »

Plus de doute! cette conversation importante sera la demande de la main de Marie! Une si douce assurance valait bien un service de plus; les mille francs furent écornés de nouveau, et l'on décida que le dîner serait

fourni par Chevet. M. de Ravenne, entraîné comme les autres, s'exécuta lui-même en allant commander le tout. Ce fut, ce jour-là, sa promenade du matin.

Le prince Trokominof fut exact à deux heures. On trouva le moyen de lui laisser une place auprès de Marie dans la calèche, en faisant rester à la maison Marguerite, qui fut trop heureuse de se sacrifier au plaisir des autres. Pendant toute la partie, la conversation roula sur le mariage, et fut semée de réticences et d'allusions du plus favorable augure. Les courses furent magnifiques : le prince gagna un pari de trois mille écus, et l'on revint joyeusement à la rue de Sèvres.

Le prince fut placé, à table, entre Marie et sa mère. Il montra tour à tour la familière prévenance d'un hôte qu'on traite en ami de la maison, et la préoccupation involontaire d'un homme qui médite un grand projet.

Au moment du dessert, cette dernière disposition le domina tout-à-fait; et madame de Ravenne, sentant que l'heure si longtemps attendue allait enfin sonner, fit signe à Marguerite et à Marie de disparaître au lever de la table...

VI.

RIEN.

Cet instant fut d'une solennité mystérieuse et terrible. Ces deux pauvres et nobles vieillards, suspendus à une frêle espérance, n'attendaient qu'un mot de cet opulent jeune homme qui les ruinait sans le savoir; mais ce mot serait en quelque sorte une sentence de vie ou de mort; car, ou il remettrait sur

leurs têtes un diadème plus riche encore que celui qui avait paré leur jeunesse, ou il ne ferait que serrer la couronne d'épines que la pauvreté avait posée sur leurs cheveux blancs!

Pendant que l'approche du dénouement faisait, comme il arrive toujours, succéder dans leur esprit le doute à la confiance, et qu'une voix intérieure leur criait qu'ils avaient peut-être espéré trop tôt, Marguerite priait à deux genoux, dans la chambre voisine, et Marie, éprise pour l'étranger d'un sentiment qui n'était pas l'amour, mais qui pouvait le devenir, se trouvait en proie à une agitation inconnue...

Le prince arriva, par quelques détours, au sujet dont il voulait parler, et, sans laisser M. de Ravenne hors de la conversation, il adressa surtout la parole à la dame; ce qui ne convenait pas moins à l'un qu'à l'autre.

— Madame, dit-il, je me féliciterai longtemps du hasard qui m'a fait rencontrer, aux eaux de Bade, madame la marquise de Rieux; d'abord, parce qu'il m'a procuré l'honneur de son amitié, ensuite, parce que cette amitié m'a valu la vôtre, non moins honorable et non moins, précieuse.

— Vous êtes bien bon de mettre ces deux avantages sur la même ligne; mais c'est plutôt à nous de nous féliciter, monsieur; votre connaissance est une de nos plus grandes obligations envers la marquise.

— C'est une chose bien touchante, madame, que la vieille affection qui unit votre famille et la sienne!

L'obstination que le prince avait mise, dès le commencement, à ramener toutes les conversations sur ce point, avait souvent frappé madame de Ravenne.

Cette fois, elle ne vit là qu'un détour na-

turel, et elle se chargea d'aider le jeune homme à venir au fait.

—Madame de Rieux a toujours été excellente pour MA FILLE, poursuivit-elle en appuyant sur le dernier mot, afin de le faire saisir au passage...

— La marquise, reprit avec distraction le prince, est d'une ancienne et riche maison du Dauphiné?

— Plusieurs de ses parents habitent encore Grenoble, et toutes ses terres sont dans les environs de cette ville. J'y ai passé l'été dernier avec MA FILLE...

— Sa fortune est peu considérable?

— Mais... près d'un demi-million.

— Ah! on m'avait dit davantage; enfin, c'est quelque chose... quand on n'a qu'un enfant. Mademoiselle Eugénie a passé son enfance dans les terres de la marquise?

— Jusqu'à l'âge de treize ans, avec MA

FILLE, et toutes deux ont continué ensemble leur éducation à Paris.

— Elle m'a semblé avoir un charmant caractère?

— Charmant, plein de douceur et de simplicité. Moins de vivacité cependant... et moins de sensibilité que chez MA FILLE.

— Elle est musicienne, et fait un peu de peinture?

— Elle fait souvent de la musique et des dessins avec MA FILLE.

Depuis quelques instants, M. de Ravenne, qui écoutait ceci avec la plus grande attention, s'apercevait que le prince ne parlait que de mademoiselle de Rieux, tandis que madame de Ravenne ne parlait que de sa fille. Ce quiproquo lui sembla prolongé d'une façon inquiétante, et un pressentiment mortel lui traversa le cœur.

— Si monsieur désire, dit-il d'une voix

presque tremblante, avoir des renseignements circonstanciés sur les Rieux, il ne saurait s'adresser pour cela mieux qu'à nous.

Le prince rougit et se troubla légèrement, puis demeura quelque temps sans répondre.

Les deux vieillards échangèrent un regard plein d'une anxiété douloureuse.

—Au fait, reprit enfin l'étranger d'un ton amical et résolu, je ne vois pas pourquoi j'hésite encore à vous parler à cœur ouvert.

Il se retourna vers la chambre où s'était retirée Marie, comme pour y envoyer une pensée mystérieuse ou pour s'assurer qu'on ne pouvait l'entendre, et une lueur d'espoir brilla dans les yeux de madame de Ravenne, qui retint, pour mieux écouter, les palpitations de son cœur...

— Il y a un mois, reprit le prince, je ne voyais à Paris que madame de Rieux et sa famille, et j'attendais avec impatience qu'elle

me fit connaître à ses amis. J'ai cru remarquer, à son dernier bal, qu'elle vous traitait plus affectueusement que personne, et j'ai, dès ce moment, recherché l'honneur de vous voir. Votre obligeance a tellement répondu à mon empressement, qu'à cette heure Dieu m'est témoin que je me félicite de votre amitié pour elle seule ; mais je devais vous avouer en toute sincérité que mes premières avances avaient un but plus égoïste. La première fois que je l'ai vue, mademoiselle de Rieux m'a semblé la femme destinée à faire mon bonheur. Je m'en suis assuré tous les jours davantage, et j'ai formé, sans m'en ouvrir à personne, la résolution de l'épouser, si je le puis... Cependant j'ai dû, avant de demander sa main, aviser au moyen de prendre sur sa famille et sur son passé toutes les informations indispensables en matière si grave. Voilà, je vous le répète franchement, le premier mo-

tif qui m'a fait chercher à vous connaître, et aujourd'hui que j'ai le bonheur de vous parler en ami, au lieu de vous interroger officiellement, je vous prie de vouloir bien compléter, sur mademoiselle de Rieux, les renseignements si favorables que vous m'avez déjà...

Le prince n'eut pas le temps d'en dire davantage. Après avoir en vain combattu les cruelles émotions qui l'accablaient, madame de Ravenne poussa un soupir étouffé et tomba évanouie dans son fauteuil...

VII.

MADEMOISELLE MARIA.

Le soir même de ce jour, sans rien soupçonner du drame domestique dont il avait été le héros involontaire, et qu'il venait de terminer innocemment par un dénouement si terrible, le prince Trokominof demanda à madame de Rieux la main de sa fille unique. Il l'obtint, malgré le grand étonnement de la marquise, et le mariage se célébra le mois suivant.

Le prince, fidèle à l'engagement qu'il avait pris de ne pas tenir à la fortune, se contenta de deux cent mille francs de dot, et envoya aux Ravenne, pour cadeau de noce, un magnifique cabaret en porcelaine de Sèvres.

Il y a maintenant dix mois de cela. Madame de Ravenne a fait une longue et sérieuse maladie, dont elle a failli mourir ; M. de Ravenne est vieilli de dix années. Depuis cette époque, pour la première fois il n'a pas renouvelé, à Pâques, son habit de drap marron ; Marguerite donne des leçons de piano à cinq francs le cachet, et l'on parle des prochains débuts d'une demoiselle *Maria*, à l'Académie royale de musique.

XIII.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD.

Madame de Kerdaniel ne se hâtait point de tenir sa promesse relativement aux énigmes de la Ramée. Cependant ses convives, tout en acceptant l'hospitalité du château, n'oubliaient point que la ferme aussi devait leur être ouverte un jour. Leurs soupçons, d'ail-

leurs, réprimés quelque temps par la dignité de la châtelaine, reprenaient un nouvel essor plus défavorable que jamais. Si le docteur se taisait toujours, et si Gachet s'obstinait dans son rôle menaçant, les espions continuaient d'aller leur train, et chaque jour une nouvelle découverte accusait madame de Kerdaniel. Plus le capitaine s'efforçait d'étouffer sa jalousie, plus elle semblait prête à faire une explosion terrible. Malgré les soins discrets de chacun, les bruits qui couraient autour de lui parvenaient par lambeaux à son oreille... M. Valinski lui devenait suspect par sa réserve même à l'égard de sa femme, — réserve qui contrastait étrangement avec ses récentes familiarités. Le fait est que le docteur et la châtelaine ne sortaient plus ensemble comme autrefois... Mais ils ne se voyaient point sans échanger ces mots furtifs, ces signes d'intelligence, qui en disent plus

que des relations franches et ouvertes... Merluchon avait-il donc deviné juste, et l'ange de Cernan était-il véritablement déchu?

Un soir, chez madame de Preuil, la baronne de Saint-Vital osa dire tout haut qu'elle se croyait dupe, que les explications promises par la châtelaine ne viendraient jamais, et pour cause... Et, loin de trouver de l'opposition parmi l'auditoire, une si injurieuse déclaration y trouva des échos plus injurieux encore... Qu'on juge donc de ce que devinrent ces dames, lorsque le vieux Sarmilly, entrant tout effaré, leur remit la pièce suivante!

C'était une lettre portée, pendant la matinée de ce jour, par madame de Kerdaniel en personne jusqu'à mi-chemin de la Ramée, déposée par elle dans le creux d'un arbre mort, et interceptée par Ahanase avant que le Chinois ou l'Espagnol vînt l'y chercher.

Cette lettre, écrite en entier de la main de la châtelaine, contenait ces mots :

« *Rassure-toi et prends patience,* MON CHARLES BIEN-AIMÉ, *lady V... sera sur pied dans quelques jours, et nous irons t'embrasser ensemble.*

» TA DISCRÈTE ET TENDRE MARGUERITE. »

P. S. *Si tu reçois des nouvelles de Paris, tu sais dans quelles angoisses je les attends...*

Vingt exclamations d'horreur accueillirent cette lecture.

— MON CHARLES BIEN-AIMÉ!...

— Charles! Ah ça! mais l'inconnu du bal de l'Opéra ne se nommait-il pas Charles?

— En effet! le domino bleu prit la fuite en disant : ADIEU, CHARLES!

— Alors les deux ne font qu'un, c'est clair!

— Vous voyez comme ça se trouve!

— De l'Académie royale de musique Charles n'a fait qu'un saut à la ferme de la Ramée.

— Parbleu! l'amour a des ailes!...

— Mais il n'a rien perdu en voyageant. Là bas, c'était Charles tout court : ici, c'est mon Charles bien-aimé!

— Il y a progrès sensible!

— NOUS IRONS T'EMBRASSER ENSEMBLE!

— TA DISCRÈTE ET TENDRE MARGUERITE!

— Cela se comprend à merveille...

— Quelle abomination et quelle effronterie!...

— Ainsi, plus de doute! ce Charles n'est autre que notre bel Espagnol! Si le docteur est moins heureux que nous ne pensions, il n'en est pas plus honorable, il sert d'intermédiaire à ces amours mystérieux.

— Intermédiaire!... le mot est poli...

— Le fait est qu'il joue là un beau rôle.

— Je ne le recevrai certes plus.

— Ni moi!

— Ni moi!

— Ni moi!

— Maintenant, reprit madame de Saint-Vital avec solennité, irons-nous encore au château de Cernan, mesdames?

Cette question fut violemment agitée... mais la majorité conclut pour l'affirmative.

Il restait des doutes à quelques esprits charitables, et chez les plus scandalisés la curiosité l'emportait sur l'indignation.

Le lendemain donc, ces dames se rendirent au château, mais avec cette politesse affectée qui accompagne l'accomplissement d'un devoir pénible...

Pendant ce temps-là, la lettre surprise par Merluchon courait toute la ville, et les habitués du Lion-d'Argent délibéraient s'ils ne l'enverraient pas à M. de Kerdaniel...

La réunion de la *Chambre de la Reine* fut d'autant plus froide, qu'outre la gravité inusitée de ces dames, trois personnages importants manquèrent au rendez-vous. Lady Varner était souffrante, le docteur lui donnait ses soins, et le capitaine... on ne savait ce qu'il était devenu...

Madame de Kerdaniel ne remarqua point le changement opéré à son égard chez ses convives. Elle aussi n'était plus la même... son éclat avait fait place à la pâleur... sa vivacité à la préoccupation; des larmes avaient éteint son regard, effacé son sourire. On eût dit la châtelaine de l'année précédente dans ses jours de plus cruelle langueur.

Enfin, pour que rien ne manquât à cette révolution des physionomies, l'amiral et sa famille se regardaient entre eux avec une sombre inquiétude. Ils commencaient, sans doute, à soupçonner les mystères qu'on leur

dérobait, et ils cherchaient à les lire sur toutes les figures qui entraient dans la chambre...

Pour rallier des esprits si distraits, il fallait un conteur bien habile. Aussi la châtelaine confia-t-elle cette mission à lady Jane ***, jeune amie de lady Varner, arrivée d'Ampilly le matin même.

Lady Jane était une charmante femme dans toute l'acception du mot, le type le plus parfait de ce qu'on appelle la distinction. Taille élancée, souple et svelte, figure pâle et fraîche, grands yeux noirs légèrement égarés, front d'enfant traversé par le pli de la réflexion, épais cheveux noirs bouclés autour du visage, nez recourbé comme le bec d'un aigle, un de ces nez à la Bourbon qui semblent résumer l'aristocratie des races royales; joignez à cela deux petites mains parisiennes et des pieds à chausser la pan-

toufle de Cendrillon ; telle était lady Jane ***. On lui attribuait, en outre, un cœur et un esprit supérieurs, un de ces cœurs d'or qui ne peuvent croire au mal, un de ces rares esprits formés de bon sens et d'imagination. Elle avait des adorateurs constants, des amis fanatiques. On ne lui connaissait pas un ennemi. On la savait profonde musicienne, et l'on assurait qu'elle écrivait avec une rare facilité. Mais elle cachait ce talent avec une sorte de pudeur, car une tache d'encre au doigt l'eût blessée comme l'hermine, et le titre de femme de lettres eût été une insulte pour sa fierté. Cependant on se passait de main en main de petits romans délicieux, des nouvelles charmantes, de spirituelles fantaisies, légitimes enfants de sa plume, quoique impitoyablement désavoués...

Or, voici l'histoire qu'elle improvisa dans la *Chambre de la Reine,* résultat d'une lecture

de la veille, déclara-t-elle modestement, et qui eut le mérite de captiver les esprits au gré de madame de Kerdaniel.

Cette histoire, qui peut s'appeler : *Le jeu de l'Amour et du Hasard,* comme le chef-d'œuvre de Marivaux, remontait au commencement du règne de Louis XV,

Qui depuis..., mais alors il était vertueux !...

I.

Un soir d'août 1723, dans la ville de Weissembourg, en Alsace, trois personnes se trouvaient réunies au milieu d'un petit salon de fort modeste apparence : un homme dont les cheveux commençaient à blanchir, une jeune fille dans la fleur de la jeunesse et de la beauté,

et un officier qui avait tout au plus vingt ans. Le premier, dont tous les traits respiraient à la fois la dignité et la douceur, la hardiesse et la mélancolie, était assis devant une table, où l'une de ses mains servait d'appui à sa tête, tandis que l'autre agitait machinalement quelques papiers. Cette occupation et cette rêverie ne l'empêchaient point de prêter une oreille attentive aux paroles que lui adressait le jeune homme, respectueusement appuyé au dossier de son fauteuil. Placée à l'écart dans l'embrasure d'une fenêtre, la jeune fille écoutait aussi avec une curiosité qu'elle ne dissimulait nullement, mais qui était par malheur fort inutile, car l'entretien avait lieu dans une langue dont elle ne comprenait pas un mot, en anglais; ses yeux, d'ailleurs, suppléant de leur mieux ses oreilles, quittaient souvent la broderie étendue sous ses doigts, et jetaient aux deux interlocuteurs des regards

pleins de tendre sollicitude pour l'un et de naïve complaisance pour l'autre.

Le principal personnage de cette petite scène était Stanislas, ancien roi de Pologne, détrôné par Pierre-le-Grand, vivant alors pauvrement au fond de l'Alsace d'une modique pension que lui faisait la France. La jeune personne était sa fille, unique consolation de son exil, et le jeune homme était le comte d'Estrées, capitaine dans un régiment que la cour de Louis XV donnait pour garde au roi déchu.

Honoré de la bienveillance particulière de Stanislas, le comte d'Estrées était devenu l'hôte le plus habituel de sa maison, et avait su y faire aimer la France, dont il était le digne représentant par les qualités brillantes et les agréables défauts de son caractère. Ce soir là, il avait à dire au monarque quelque chose de bien important, à en juger par l'idiome

qu'il avait choisi pour n'être pas entendu de la princesse, et par les regards embarrassés qu'il promenait, tout en parlant, du visage du père à celui de la fille. Lorsqu'il fut arrivé au point de la conversation qu'il paraissait redouter autant qu'il le désirait, il s'arrêta tout à coup, et, perdant à la fois la contenance et la parole, ne put que balbutier timidement les mots de *faveur insigne*.

— Une faveur! s'écria Stanislas avec un joyeux étonnement; vous auriez une faveur à me demander, mon ami? Soyez béni mille fois, si elle est en mon pouvoir! Il y a si longtemps que je n'en accorde plus à personne, que j'avais renoncé pour toujours à cette douce prérogative de la royauté. Parlez donc sans contrainte, mon cher comte, et que je redevienne roi un instant, pour faire encore un heureux dans ma vie!

— Sire, reprit d'Estrées, en faisant un ef-

fort sur lui-même, daignez oublier votre grandeur, au lieu de vous en souvenir; car il faut que je l'oublie moi-même, et que je ne songe plus qu'à votre bonté, pour risquer l'aveu que j'ai à vous faire... J'aime votre fille, sire, et j'ose aspirer à être votre gendre.

En entendant ces mots, Stanislas tressaillit, retira brusquement la main qu'il avait tendue au jeune homme, et, se levant de toute sa hauteur, par un mouvement de roi qui remet le pied sur son trône :

— Vous aimez la princesse, monsieur le comte? dit-il au capitaine confondu.

Et la sévérité de sa parole, autant que celle de son regard, rappela toute la distance qu'il y avait entre ces deux titres de *comte* et de *princesse*.

— C'est vrai, sire, reprit l'officier, répondant en même temps à la pensée du roi et à la sienne; c'est vrai. J'ai été d'une am-

bition téméraire, insensée, en osant élever mon amour jusqu'à votre auguste fille. Mais la faute en est à vous et à elle-même, non moins qu'à moi.

— Que voulez-vous dire? Est-ce queje ne reçois pas le premier aveu de votre... imprudence?

— Rassurez-vous, sire! et laissez-moi me justifier. Quand je suis venu à Weissembourg, quand je vous ai vus ici pour la première fois, j'ai trouvé en vous un monarque qui n'avait rien perdu de sa majesté, en votre fille une princesse digne de tous mes respects; mais, j'en appelle à vous-même, avez-vous cessé tous deux, depuis ce jour, d'abdiquer votre rang devant moi, de me faire oublier l'abîme qui devait me séparer de vous. Ne l'avez-vous pas franchi les premiers, ne m'avez-vous pas tendu la main, ne m'avez-vous pas appelé votre ami? Votre ami! Ah! toute ma

défense est dans ce mot, ainsi que toute ma faute. Comment me serais-je souvenu que vous êtes roi, tandis que vous ne vouliez pas vous en souvenir vous-même, tandis que vous étiez pour moi presque un père? Et votre fille, après l'avoir vénérée comme une souveraine, après l'avoir adorée comme un chef-d'œuvre du créateur, pouvais-je ne pas l'aimer telle qu'elle s'est révélée à moi tous les jours, comme la meilleure, la plus angélique et la plus modeste des femmes? Car a-t-elle été autre chose à mon égard, sire? Encore une fois, c'est à vous-même que j'en appelle! Si mon audace vous a offensé, veuillez donc, du moins, la comprendre et la plaindre; et si j'ai fait un rêve, ne vous hâtez pas de me réveiller.

L'émotion sincère qui animait ces paroles fut remarquée de la jeune fille, sans qu'elle pût s'en rendre compte, et se communiqua

involontairement à Stanislas. Sa physionomie changea peu à peu; sa bienveillance habituelle y reprit sa place, et l'attendrissement y succéda à la sévérité. Abaissant un regard d'indulgence sur les yeux humides du capitaine, il lui prit de nouveau la main et le fit asseoir à son côté.

— Oui, dit-il en hochant doucement la tête, c'est bien là l'amour, le plus beau sentiment de l'âme et le plus précieux... quand il est durable; vous êtes un brave et loyal jeune homme, d'Estrées; vous mériteriez d'épouser une reine, comme ma fille est digne d'épouser un roi. Mais je ne suis plus roi moi-même, j'ai eu tort tout à l'heure de croire que je l'étais encore; je ne dois pas cesser d'être pour vous un ami, pour ma fille un père; voilà les seuls titres réels qui me restent, ils sont du moins les plus sacrés pour mon cœur, j'en remplirai les devoirs.

La voix du prince tremblait en achevant cette phrase. Comme il le disait, l'illusion d'un moment s'était évanouie : l'homme et le père remplaçaient le monarque. Il passa deux ou trois fois la main sur son front, la posa quelque temps sur ses yeux, et laissa voir en la retirant les pleurs dont il n'était plus maître.

— Parlez, sire, s'écria d'Estrées palpitant d'espérance.

Stanislas regarda sa fille, afin de trouver dans cette vue le courage dont il avait besoin, et, s'adressant d'une voix altérée au capitaine :

— Mon ami, dit-il lentement, vous avez vraiment pour ma fille un amour profond et durable ?

— Immense et éternel ! interrompit le jeune homme avec une exagération passionnée, qui ramena le sourire sur les lèvres du roi.

— Eh bien! reprit Stanislas, puisque ma fille doit renoncer comme moi aux honneurs du trône, je dois, de mon côté, me borner à assurer son bonheur, et je crois véritablement, mon cher comte, que personne n'est mieux fait que vous pour m'aider dans cette mission.

— Ah! vous me rendez la vie...

— Écoutez-moi jusqu'au bout. Je mets une condition expresse à l'accomplissement de vos vœux. Tout en abdiquant la grandeur royale, la princesse ne peut descendre au-dessous d'un certain rang qui assure un état convenable à sa postérité. Devenez duc et pair, et sa main est à vous. C'est le moins que je puisse exiger, et je ne crois pas vous demander l'impossible.

— Ah! pour un tel prix, de quoi ne serais-je pas capable. Avant un an, sire, je serai duc et pair ou je n'existerai plus. Le régent

est l'ami de ma famille; il me veut du bien, il me donnera l'occasion de mériter le titre que je vais immédiatement solliciter de sa majesté.

En parlant ainsi, le comte se leva, voulant aller à l'instant même former une demande de congé; mais, son regard ayant rencontré celui de la fille du roi, plus intriguée que jamais de tout ce qu'elle avait vu sans y rien comprendre, il fit un geste expressif qui voulait dire : M'aimera-t-elle comme je l'aime? Et il allait se précipiter à ses genoux pour obtenir cette douce assurance au prix des aveux les plus tendres, lorsque Stanislas l'arrêta avec autorité, en lui disant à l'oreille :

— Une autre condition, mon ami; si ma fille ne vous aime pas encore, ne craignez pas qu'elle en aime jamais un autre; je vous réponds de son cœur comme du mien. Vous

savez combien vous avez su lui rendre cher tout ce qui tient à la France. Déja fière d'être en quelque sorte française dans son exil, elle sera facilement heureuse d'épouser un Français. Mais ne pressons rien, et ne tentons pas la Providence. Quittez ces lieux en ami, et n'y reparaissez en amant qu'au jour où votre bonheur n'aura plus d'obstacles : c'est un serment que j'exige de votre raison autant que de votre loyauté.

D'Estrées se soumit à cette condition, et y demeura fidèle, quelque peine qu'elle lui coûtât. Huit jours plus tard il reçut son congé, et il quitta Weissembourg sans avoir dit un mot de son amour à la fille de Stanislas, emportant d'elle, pour tout encouragement, les regrets sincères qu'elle témoigna de voir s'éloigner celui en qui elle s'était habituée à voir la personnification de la plus belle nation du monde.

II.

Aussitôt arrivé à Paris, d'Estrées courut chez le régent et lui fit promettre de disposer favorablement Louis XV pour l'audience qu'il allait demander à sa majesté. Au bout de quelques jours, en effet, il fut reçu aux Tuileries par le jeune roi, en présence du duc d'Orléans. Les deux princes le mirent à l'aise avec une grâce parfaite, et il prit hardiment la parole :

— Sire, dit-il, je viens soumettre à votre royale bonté une demande d'où dépend ma vie. J'ai élevé mes vœux si haut, que ni mon nom, ni mes services, ni mon dévouement ne sauraient me recommander assez ; mais si

mes ancêtres ont bien mérité de la patrie et de vos pères, si quelque récompense est encore due à leur mémoire, quelque honneur à leur race, que cet honneur et cette récompense soient pour moi, sire! Je saurai me rendre digne dans l'avenir de ce que j'aurai obtenu comme encouragement. Tout mon sang, toute mon existence seront à votre majesté et à mon pays. Je m'élèverai à la hauteur du rang que vous m'aurez accordé.

— Juste ciel! interrompit le régent, avec son franc parler habituel, à quelle immense faveur prétendez-vous donc, mon cher comte?

— Au titre de duc et pair, répondit gravement le capitaine.

Le roi et le régent furent si étonnés qu'ils firent jusqu'à trois fois répéter le mot. Quand d'Estrées leur eut obéi, le premier parut pé-

trifié sur son siége, et le second quitta le sien avec une brusquerie plaisante.

— Duc et pair! s'écria-t-il, en déconcertant d'un regard le jeune homme; il faut, mon ami, que l'air de l'Alsace vous ait tourné la tête; duc et pair à vingt ans, après une campagne au coin du feu de l'ancien roi de Pologne! mais vous n'y songez pas, en vérité.

Louis XV désarma, d'un sourire indulgent, l'ironie de son oncle, et pria le comte d'Estrées d'exposer la raison qui lui faisait désirer une duché-pairie.

— En effet, dit l'officier, la rougeur au front, cette raison seule peut justifier ma témérité. J'ai puisé mon ambition dans l'amour.

A ce mot, le régent poussa un grand soupir et fit un mouvement de compassion railleuse, tandis que le roi, devenant plus attentif, faisait signe au comte de poursuivre, et le regardait attentivement...

— Oui, sire, reprit celui-ci en se ranimant au feu de ses propres paroles, je m'adresse à vous, au nom de l'amour le plus pur, le plus ardent, et je peux dire le plus glorieux. Celle que j'aime mérite une couronne par sa naissance autant que par sa beauté.

— Elle est donc bien belle et bien illustre? interrompit Louis XV, avec un intérêt visible qui commençait à se changer en sympathie.

Et le capitaine, sentant qu'il n'aurait plus affaire à un roi donnant audience, mais à un jeune homme captivé par une confidence d'amour, se mit à faire le tableau le plus brillant et le plus détaillé des perfections et des mérites de celle qui avait captivé son cœur.

— Je vous le répète, sire, ajouta-t-il avec entraînement, son alliance ferait honneur à

un monarque, et son père veut bien se contenter, pour m'accorder sa main, du titre que je sollicite de votre majesté.

— Vraiment, fit observer le régent avec malice, il n'est pas difficile, ce bon père...

— Non, monsieur le duc, reprit vivement le capitaine, car il n'est autre que Stanislas, roi de Pologne.

— Sa fille vous aime! s'écria Louis XV émerveillé.

— Je l'ignore encore, et elle-même ignore mes intentions; mais elle m'aimera, j'espère, et il ne tient qu'à vous, sire, que je devienne son heureux mari.

Le roi demeura quelques instants silencieux, considérant l'officier avec une attention mêlée d'envie, et il allait peut-être lui accorder sa demande dans un beau mouvement de générosité, lorsqu'il fut interrompu par un éclat de rire du régent.

— De grâce, sire, dit celui-ci en s'avançant vers Louis XV, n'écoutez pas ici votre âge et votre cœur, et prenez garde de vous rendre complice d'une folie.

— Une folie! dit d'Estrées avec une indignation contenue.

— Oui, une folie, une folie à vous faire lier, capitaine, poursuivit le duc imperturbablement. Un gentilhomme de votre nom épouser la fille de Stanislas, d'un ex-roi électif, qui n'aurait pas de quoi vivre sans les aumônes que nous lui faisons par pitié! Eh mais! vous ne pouviez pas choisir un plus mauvais parti en Europe; vous n'auriez pas un écu de dot, mon cher, et il faudrait encore nourrir le beau-père sur vos appointements. Voyons, pauvre cervelle troublée, n'y pensons plus. La moindre financière de Paris ferait cent fois mieux votre affaire. Tenez, j'ai précisément ce qu'il vous faut, la fille

d'un fermier-général, qui nous a été présentée l'autre jour, une charmante personne, environ seize ans, les plus beaux yeux du monde et une dot de trois millions! Voilà, je pense, de quoi vous faire oublier votre petite Polonaise. Allons, c'est décidé, je me charge du mariage; vous serez millionnaire, et la duché-pairie viendra plus tard. Qu'en dites-vous, sire?

Le roi ne put s'empêcher de sourire, quoiqu'il envisageât tout autrement que son oncle les prétentions de d'Estrées. Quant à celui-ci, le respect seul du lieu l'empêcha de réfuter avec emportement des plaisanteries qui lui semblaient autant de blasphèmes. L'heure du conseil vint d'ailleurs couper court à l'appel énergique qu'il allait adresser au cœur du jeune monarque.

— Quand est-ce que je vous rends infidèle? demanda le duc avec le sang-froid le

plus gracieux, en se levant pour accompagner Louis XV.

— Jamais, s'écria le capitaine.

— Demain, reprit le régent. Demain soir, rendez-vous au Palais-Royal, à mon petit souper. C'est un défi, monsieur le comte! je vous en préviens!...

Je le tiendrai, monseigneur, repartit fièrement l'officier. — Votre majesté sera juge, ajouta-t-il en saluant le roi, qui se retira pensif, après lui avoir envoyé un sourire d'encouragement.

III.

Une année, jour pour jour, après la première scène de cette histoire, par une triste et obscure soirée, prête à céder la place à la nuit, Stanislas était seul avec sa fille, au

fond du même petit salon de Weissembourg où nous les avons déjà trouvés ensemble. Le modeste appartement n'était pas encore éclairé, et la physionomie de l'ancien roi était en harmonie parfaite avec ce demi-jour mélancolique. Une idée fixe et décourageante paraissait tourmenter son esprit, et la jeune fille ne pouvait venir à bout de la dissiper, après en avoir en vain demandé la confidence.

— Encore un ingrat, sans doute, soupira tout à coup le monarque, en se mettant à marcher à grands pas. Quant à celui-là, continua-t-il, il n'aura ni pardon ni grâce. Mais n'y pensons plus, se hâta-t-il d'ajouter d'un air de feinte indifférence. — Et il revint vers sa fille pour la considérer avec tendresse.

— De qui parlez-vous donc ? demanda doucement celle-ci.

— D'un jeune homme que j'ai aimé, dont l'affection avait souri à ma vieillesse comme

une dernière espérance... du comte d'Estrées enfin, qui ne pense plus à moi probablement.

— Vous croyez, mon père? Est-ce qu'il ne vous envoie plus de ces lettres que vous refusiez si obstinément de me laisser lire?

— Plus une seule, depuis six mois, répondit Stanislas avec une sorte d'emportement; encore un ingrat, te dis-je! Oublie-le comme moi, et n'en reparlons jamais.

Au moment où il achevait ces mots, que la jeune fille avait reçus comme un ordre en baissant tristement la tête, un domestique entra dans le salon, et, après avoir posé deux flambeaux sur la table, présenta deux lettres qui venaient d'arriver de Paris. L'une avait été apportée par un exprès, l'autre par le courrier ordinaire. Le roi prit d'abord celle-ci, et, l'approchant insoucieusement d'un flambeau :

— Je ne me trompe pas! s'écria-t-il. L'au-

rais-je condamné trop tôt ? C'est de lui, c'est bien de lui ! voilà sa signature. Bon d'Estrées, pardon ! Pardonne-lui aussi, mon enfant. Quelque maladie sans doute, quelque campagne, peut-être une disgrâce, grand Dieu ! l'auront empêché de nous donner de ses nouvelles. Allons, voyons vite, approche les deux lumières et laisse-moi lire tout cela. La princesse se retira à l'autre bout du salon, et Stanislas s'empressa de dévorer des yeux la lettre du capitaine... Mais à peine en eut-il parcouru la moitié, qu'il pâlit, trembla, et rejeta le papier sur la table avec un soupir désespéré.

— Mon père, qu'y a-t-il ? s'écria la jeune fille, revenant aussitôt vers lui.

— Rien ; ne me demande rien ! dit le roi d'une voix entrecoupée, tandis qu'il se hâtait d'essuyer, comme une tache, les larmes qui tombaient de ses yeux, malgré lui.

— Embrasse-moi, mon enfant, ajouta-t-il, en cherchant aussitôt dans sa tendresse la consolation de son chagrin. La princesse le serra silencieusement dans ses bras et le combla des caresses les plus tendres. Mais il dut bientôt s'y dérober pour aller chercher de l'air à une fenêtre. Il étouffait à la fois de douleur, de honte et de colère. Et il y avait certes de quoi! car d'Estrées lui annonçait, dans la lettre qu'il venait de lire, l'obligation où il se trouvait de renoncer à la main de sa fille et de lui rendre sa parole royale. Se reconnaissant trop tard indigne d'une si haute alliance, il motivait sa retraite sur l'impossibilité d'obtenir le titre de duc et pair, et témoignait de ses regrets profonds en termes qui déguisaient mal son inconstance.

Avec son habileté infaillible en ces sortes d'occasions, le régent, bouleversant toutes

les idées de son protégé, sous le rapport du mariage, était venu à bout de lui persuader que la fille du pauvre roi de Pologne était indigne de lui, et avait renversé les grands sentiments que nous avons vus, sous le double feu de ses plaisanteries de roué et des beaux yeux de la fille du fermier-général. Stanislas avait donc inutilement abdiqué sa majesté royale devant un jeune homme sans consistance; et ses prétentions paternelles s'étaient encore élevées trop haut!...

Tandis qu'il dévorait à l'écart, avec rage et désespoir, cette dernière goutte du calice de l'infortune et de l'exil, la princesse ne savait quel remède apporter à une blessure dont elle n'osait interroger la profondeur, et, à défaut d'autre moyen d'adoucissement, elle allait se mettre à pleurer avec le roi, lorsqu'une idée soudaine lui vint à l'esprit, à la vue de la seconde lettre oubliée sur la table.

— Mon père, dit-elle en courant la lui présenter, vous n'avez pas lu les deux dépêches ; en voici une qui vous apporte peut-être de meilleures nouvelles.

— L'infidèle et l'indigne! balbutia le prince sans écouter sa fille ; si tu savais, mon enfant! si tu savais!... Et il allait tout lui dire. Mais non , non ! reprit-il , c'est un secret dont je ne dois pas flétrir ta belle âme. Seulement, promets-moi de ne plus me parler de la France ni des Français , à moins que ce ne soit pour les maudire!

— Oh ! mon père ! interrompit la princesse avec le douloureux empressement qu'on met à défendre sa dernière illusion , calmez-vous , de grâce , en lisant cette seconde lettre. Voyez , elle est scellée des armes de Louis XV.

— C'est sans doute, dit Stanislas, qui brisa dédaigneusement le cachet , c'est sans doute

le paiement de quelque terme arriéré de notre pension. Enfin, poursuivit-il en retournant s'asseoir près de la table, il faut rester quelque temps encore à l'aumône des rois; mais cela ne saurait durer; je veux ne devoir qu'à moi-même une existence qui m'est à charge, dussé-je, pour te nourrir, mon enfant, reprendre dans quelques troupes étrangères le simple grade avec lequel j'ai fait mes premières armes.

Tout en parlant ainsi, il avait ouvert la dépêche. Il n'en eut pas plus tôt parcouru quelques lignes, qu'il fut agité d'une émotion encore plus violente que la première fois, bien qu'elle fût d'une nature tout opposée. Il se leva comme en délire; ses yeux se troublèrent; il rougit et pâlit tour à tour, s'écria : — Ma fille! en tendant le papier à la princesse, et, se laissant aller dans ses bras, il retomba aussitôt sans connaissance.

Malgré tous les secours qui lui furent prodigués, son évanouissement dura près d'une heure; et ce fut seulement lorsqu'il revint à lui que la princesse, rassurée, jeta les yeux sur la dépêche. Elle venait de la cour de France, et sollicitait de Stanislas la main de sa fille Marie Leczinska pour le roi de France et de Navarre.

La scène d'audience que nous avons rapportée avait eu des suites toutes différentes pour Louis XV et le comte d'Estrées. Frappé des éloges passionnés que la princesse polonaise avait inspirés à celui-ci, le jeune roi avait tourné involontairement toutes ses pensées vers Marie Leczinska, en même temps que le fiancé oublieux laissait diriger les siennes vers l'opulente fille du fermier-général. Le sympathique intérêt que lui inspirait naturellement le malheur de Stanislas avait converti peu à peu cette vague impres-

sion en un sentiment plus réel. Des rapports impartiaux étaient venus justifier encore à ses yeux le poétique tableau tracé par le capitaine des rares qualités de la jeune étrangère. Enfin, le jour où le duc de Bourbon, successeur du duc d'Orléans (1), lui avait présenté la liste des plus hautes princesses d'Europe qui pouvaient aspirer à l'honneur de son alliance, il avait fait joindre à ces noms éclatants l'humble nom de la fille du prince détrôné, et il avait voulu choisir pour épouse celle qui avait été jugée un trop mauvais parti pour un capitaine.

Stanislas et Marie ne pouvaient être mieux vengés.

Huit jours après le mariage du comte d'Estrées avec mademoiselle d'Astanières, fille du fermier-général de Normandie, M. le

(1) Mort, comme on sait, le 2 décembre 1723.

duc d'Orléans, fils du régent, épousa, par procuration, Marie Leczinska pour le roi de France et de Navarre, dans la cathédrale de Strasbourg.

XIV.

LE REVERS DE LA MÉDAILLE.

On applaudissait encore au touchant récit de lady Jane ***, quand M. de Charleville s'écria :

— J'ai le pendant de cette histoire!... voici le REVERS DE LA MÉDAILLE si bien frappée par la préopinante. Quelque témé-

rité qu'il y ait à parler après elle, j'oserai le faire en invoquant votre indulgence.

Tout le monde encouragea M. de Charleville, et il s'exprima ainsi :

I.

Il y avait plusieurs années que la fille du roi de Pologne avait épousé le roi Louis XV... *Quantùm mutatus ab illo!* Les jours de douleurs et d'abandon avaient succédé aux jours d'amour et de plaisir, et madame de Pompadour se préparait à combler la honte de l'infortunée Marie Leczinska.

Depuis deux mois, Jeanne Poisson, devenue déjà, grâce à ses beaux yeux, madame Lenormand d'Étioles, poursuivait l'héritage vacant de la duchesse de Châteauroux,

dernière favorite du roi de France. Après s'être montrée en mille occasions à l'inconstant Louis XV, après avoir suivi toutes ses chasses dans les costumes les plus engageants (1), après être venue au grand couvert se faire écraser les pieds sous la table royale par dix concurrentes jalouses de sa beauté, la favorite en expectative avait fini par s'introduire à Versailles.

Déjà le roi commençait à la remarquer et à lui adresser la parole; la reine se voyait enlever le court empire qu'elle avait à peine ressaisi, et les courtisans, empressés de saluer l'aurore du nouvel astre, ouvraient des paris sur l'époque prochaine de son avène-

(1) Tantôt vêtue d'une robe d'azur, dans un phaéton couleur de rose, tantôt vêtue de couleur de rose, et dans un phaéton d'azur. (Entre autres fantaisies de coquette, on sait que madame de Pompadour poussait jusqu'à la manie l'amour des déguisements, et que ce fut jusqu'à la fin de sa vie son grand moyen de séduction.)

ment. Il ne fallait pour cela qu'une de ces occasions indirectes dans lesquelles le galant monarque jetait implicitement le mouchoir.

Résolue à créer à tout prix cette occasion décisive et à mettre les roués de son côté par un trait digne d'eux-mêmes, madame d'Étioles imagina de donner au roi l'exemple de l'audace, en mettant en avant son propre et infortuné mari et en bravant Marie Leczinska devant toute la cour de Versailles.

Avant de s'offenser ouvertement de la grandeur inattendue de sa moitié, le bonhomme d'Étioles, comme l'appelle Soulavie, fut longtemps dans la plus douce et la plus commode ignorance. A cette époque, il ne savait rien encore; et, ne voyant dans les démarches de la future marquise qu'une ambition naturelle de se pousser à la cour, il se prêtait à ces démarches, loin de s'y op-

poser, et les secondait même naïvement de toute son influence. Madame d'Étioles n'eut donc pas de peine à lui faire jouer le rôle qu'elle avait arrangé, et voici comment le digne gentilhomme, sans s'en douter le moins du monde, mit au roi le marché à la main, touchant son honneur et celui de sa femme.

C'était au grand lever de la reine, le 14 août, veille de sa fête. Ce jour-là, Louis XV recevait chez Marie Leczinska, et toutes les personnes présentées à la cour avaient leur entrée dans les appartements. M. et madame d'Étioles s'y trouvèrent des premiers, et Jeanne Poisson, comme toutes les dames, baisa la main de la reine de France... Cette inconvenance était couverte par l'étiquette, de sorte que le roi seul se permit de sourire. Tous les assistants d'ailleurs n'en pensèrent pas moins, et chacun remarqua le regard

farouche échangé par les deux rivales. Mais l'attention des moins clairvoyants fut excitée au plus haut degré, lorsque l'on vit M. d'Étioles présenter un placet à Louis XV... Au coup d'œil rapide et intéressé dont la femme suivait le geste du mari, on sentit que quelque dessein profond se cachait sous cette simple démarche, que le roi allait être mis en demeure de se déclarer mari constant ou infidèle. — La reine seule, dans sa bonne foi, ne soupçonna rien de cette nouvelle attaque, et continua de causer à droite et à gauche, tandis que tout le monde considérait Louis XV.

Il prit lentement le placet des mains de M. d'Étioles, porta un regard imperceptible de celui-ci à son épouse, s'assura de la naïveté parfaite de l'un et de l'intention formelle de l'autre, réfléchit lui-même un instant s'il deviendrait complice d'un scandale, et, dé-

cidé à commettre la faute sans en prendre la responsabilité, rendit le placet au pétitionnaire, en le priant d'en faire la lecture.

Après avoir pâli de terreur, Jeanne Poisson devint rouge de joie. L'attente générale se manifesta par un frémissement involontaire, et Marie Leczinska elle-même se prit à observer ce qui se passait...

M. d'Étioles ouvrit le papier qu'il avait remis plié au roi, et lut d'une voix imperturbable une requête divisée en deux parties. Dans la première, il sollicitait des lettres de *haute naissance* et une place de surintendant des jardins pour le jeune Poisson, frère de madame d'Étioles. Dans la seconde, il réclamait pour madame d'Étioles elle-même le titre honorifique de dame du palais de la reine.

Dame du palais de la reine! Cela était aussi clair que hardi, et personne ne pouvait

s'y méprendre, pas même l'honnête Marie Leczinska, qui porta vivement la main à son cœur...Celui que l'énigme intéressait le plus personnellement restait donc le seul qui n'en eût pas le mot; et, entre l'envie d'éclater de rire à la figure unique de ce bon M. d'Étioles, et l'impatience de voir la conclusion d'une aventure si délicate et si scabreuse, chacun hésitait, comme le roi lui-même, lorsque la reine se chargea de trancher la question.

— M. d'Étioles, dit-elle solennellement, en adressant à Jeanne Poisson un regard d'indignation douloureuse, S. M. est parfaitement libre d'accorder à votre beau-frère la surintendance des jardins royaux. Quant au titre de dame du palais, c'est moi qui ai l'habitude d'en disposer, et, à moins qu'une volonté supérieure ne contraigne pour la première fois la mienne, vous n'avez qu'à dire

à madame d'Étioles qu'elle peut renoncer à ses prétentions.

Ayant parlé de la sorte, la reine se retira, au mépris des lois sacrées de l'étiquette, laissant les acteurs et les témoins de cette scène également embarrassés de leur contenance. Et bien lui prit de disparaître ainsi, dans l'intérêt de sa propre dignité, car à peine la porte de sa chambre venait-elle de se refermer sur elle, qu'on entendit ce court effort de courage se perdre en un sanglot de douleur...

Le roi fit un geste de dépit qui ne promettait rien de consolant à son auguste épouse, et pendant qu'il créait une prompte diversion à cet incident sans exemple à la cour, Jeanne Poisson se retira fièrement en lui lançant un regard provocateur.

— Je sais maintenant que vous m'aimez, voulait dire ce regard qui fut compris. Eh!

bien, vous pourrez me nommer votre favorite quand je serai dame du palais de la reine.

II.

Madame d'Étioles sera-t-elle dame du palais et son frère aura-t-il la surintendance des jardins? voilà ce qu'on se demandait de bouche en bouche, à travers les salons de l'Œil-de-Bœuf. C'est aussi ce que se disait Louis XV, combattu entre la passion et le devoir; et la jeune reine s'adressait la même question, en redoublant de soins pour captiver son mari. Les courtisans les plus étrangers à l'intrigue comprenaient l'importance décisive de cette affaire, et l'issue en était attendue de tout le monde avec une impatience impossible à décrire. L'attente ne devait pas être longue.

— Serai-je victorieuse ou vaincue? se disait, de son côté, madame d'Étioles.

Et, aussi fière à l'égard du roi qu'elle avait été soumise auparavant, elle voulait à son tour être courtisée par lui, et ne cédait pas une ligne de ses prétentions. Outre les conséquences majeures qu'elle voyait à un premier triomphe pour devenir ensuite maîtresse de Louis XV, dans la double acception du mot, elle avait résolu de se venger de Marie Leczinska, comme si c'eût été elle-même qui fût offensée...

Plus d'une semaine se passa dans cette attente sans qu'aucun incident vînt en annoncer le terme. Que firent pendant cet intervalle la reine et madame d'Étioles! Combien la première versa-t-elle de pieuses larmes? et quelles manœuvres galantes imagina la seconde? C'est ce que Louis XV seul put connaître sans doute, et ce mystère est un de

ceux que l'histoire dédaigne, à tort, d'approfondir. Mais, quoi qu'il en soit de l'intrigue, voici comment advint le dénouement :

C'était un matin, après le déjeuner de la reine. Elle se tenait, avec sa cour particulière, dans un pavillon de son petit appartement, où elle attendait, pour les peindre au pastel, des fleurs qu'on avait l'habitude de lui apporter. Les fleurs tardaient à venir, et la royale artiste s'impatientait, quand tout à coup la porte s'ouvrit, et madame d'Étioles parut dans le pavillon.

Marie Leczinska tressaillit de surprise, au point de laisser échapper sa palette, et toisa de la tête aux pieds sa rivale, d'un air qui eût fait reculer toute autre femme. Mais Jeanne Poisson, loin de reculer, se laissa considérer fort tranquillement, semblant dire à la reine par sa contenance :

« Je suis plus belle que vous et je ne crains l'examen de personne. »

Elle était admirable, en effet, et portait une toilette qui expliquait sa démarche. Vêtue moitié en dame de la cour et moitié en bergère de Watteau, elle avait ses grands cheveux bouclés sur les épaules, ses pieds mignons dans des sandales à bandelettes, et soutenait de ses beaux bras sans gants une grande corbeille remplie de fleurs.

— Madame, dit-elle à la reine en lui présentant son riant cadeau, je viens de savoir que votre majesté attendait ces fleurs, et j'ai pris la liberté de les lui apporter moi-même.

Au ton dont furent prononcés ces mots, un funeste pressentiment traversa le cœur de Marie Leczinska. Elle contint toutefois son émotion, de peur de donner un nouvel avantage à son ennemie, et cherchant un

moyen de la remettre à sa place, tout en tenant son regard fixé sur elle :

— Si c'est pour vous montrer que vous êtes venue, madame, lui répondit-elle avec une ironie amère, ma dignité vous pardonne dans l'intérêt de mes yeux ; car vous êtes véritablement belle à voir.

— Restez ainsi, reprit-elle vivement en lui défendant du geste de poser sa corbeille. Puisque nous sommes dans mon atelier de peinture, laissez-vous contempler à loisir comme le plus parfait modèle. Toutes ces dames me sauront gré, sans doute, du plaisir qu'elles auront partagé avec moi.

Un assentiment général, non moins sanglant que les paroles de la reine, vint prouver à madame d'Étioles qu'elle était seule contre vingt...

S'animant cependant à la lutte, sans rien perdre de son sang-froid, elle essaya de re-

prendre la parole, mais se vit à l'instant même interrompue.

Après avoir trouvé l'arme qui pouvait blesser son ennemie, la timide Marie Leczinska n'en voulait pas perdre un seul coup, et son courage était aveugle et désespéré, parce qu'elle se sentait incapable d'en avoir deux fois. Continuant donc d'analyser en détail, comme une chose matérielle ou comme un objet d'art, et réduisant ainsi en même temps à leur commune valeur, et le caprice galant de Louis XV, et l'insolente beauté qui s'affichait devant lui :

— Voyez, mesdames, les yeux magnifiques! poursuivit-elle d'une voix altière, en indiquant madame d'Étioles; que ces longs cils ont de velouté, et que l'arc de ces sourcils est irréprochable! y a-t-il rien de plus éclatant que ces joues, et les lignes de ce menton ne sont-elles pas sans pareilles? et

cette taille... quelle finesse! et cette pose... quelle grâce magique!

Pour la seconde fois, Jeanne Poisson tenta de répondre, pour la seconde fois la reine lui imposa silence.

— Cette corbeille de fleurs est délicieuse sur vos deux bras! lui dit-elle, en faisant allusion à sa fatigue cruelle; je vous engage, madame, à vous faire peindre sous ce costume et dans cette attitude. Vous ne pourriez en imaginer d'autres qui fussent aussi fort à votre avantage, et on ne saurait se lasser, je vous assure, de vous admirer en ce charmant état!

Malgré son aplomb et sa hardiesse, madame d'Étioles eût perdu contenance, si elle n'eût été sûre d'avoir sa revanche en rendant la douleur pour la honte. Elle n'avait qu'un seul mot à dire, et il suffisait d'en trouver la place. Mais ce mot, la reine le

sentait venir, et une invincible terreur lui donnait la force de l'écarter.

Saisissant tous les prétextes qui s'offraient à son esprit, et inspirée par une de ses dames, elle interrompit Jeanne Poisson pour la troisième fois.

— Est-il vrai, madame, lui demanda-t-elle brusquement, que vous joignez aux charmes extérieurs qui font notre surprise le don précieux d'une voix plus ravissante encore?

— D'augustes appréciateurs, en effet, daignent trouver ma voix jolie, répondit madame Lenormand, heureuse d'avoir enfin la parole, et appuyant sur chaque syllabe d'une manière très significative.

Poursuivant par ce chemin direct, elle allait arriver enfin à sa vengeance, lorsque, jetant une nouvelle interruption au travers de sa première phrase, la reine imagina de

l'empêcher de parler en la priant de lui chanter un air.

— Chantez comme vous êtes là, lui dit-elle, décidée à la pousser à bout, afin que nous puissions jouir à la fois par les yeux et par les oreilles.

Une invitation semblable, faite sur le ton du commandement, était le comble de l'humiliation; et, toute cuirassée qu'elle était contre la honte, madame d'Étioles sentit chanceler son audace et fut sur le point d'abandonner la partie. Mais tout à coup une inspiration lui vint, une de ces inspirations assassines que le ressentiment n'inspire qu'aux femmes. S'emparant, pour courir à son but, du moyen même qui tendait à l'en détourner, elle se renversa fièrement en arrière, en tenant toujours sa corbeille sur ses bras, fixa sur le front auguste de la reine un regard perçant comme une flèche, donna à

sa physionomie entière l'expression de la joie la plus accablante, et, déployant toute sa voix qui était en effet magnifique, entonna d'un air triomphant le fameux monologue d'Armide.

— Enfin, il est en ma puissance! etc.

— Assez! assez! fit Marie Leczinska, frappée au cœur par cette affreuse allégorie...

La favorite vengée s'arrêta frémissante, et regarda la reine pâle et muette, autour de laquelle s'empressaient toutes ses femmes...

III.

— Vous êtes encore là, madame? dit Marie Leczinska en revenant à elle; attendez-vous

donc que je vous ordonne de sortir et que je vous fasse châtier pour avoir paru ainsi devant moi!...

— Je ne mérite aucun châtiment de Votre Majesté, répondit madame d'Étioles avec une feinte soumission. J'ai apporté ces fleurs *de la part de mon frère, M. Poisson de Marigny* (1), *surintendant des jardins du roi*, et je me suis cru le droit de me présenter ici en ma nouvelle *qualité de dame du palais de la reine*. Quant au reste, je n'ai fait qu'obéir à Votre Majesté, et je lui demande mille fois pardon si j'ai eu le malheur de lui être désagréable...

— C'est bien! dit la royale victime, en congédiant d'un signe son bourreau satisfait.

Et, dès que madame d'Étioles eut franchi

(1) Tel fut le nom que Louis XV donna au frère de la marquise de Pompadour, en lui octroyant des lettres de haute naissance.

la porte du pavillon, elle tomba évanouie dans les bras de ses dames d'honneur...

Toute la cour sut, une heure après, que Jeanne Poisson était, depuis la veille, la maîtresse de Louis XV. M. d'Étioles seul ignorait encore cette vérité, et il comprit seulement que sa femme ne lui appartenait plus le jour où elle quitta son nom pour celui de marquise de Pompadour.

Marie Leczinska dévora son nouvel affront en silence, se souvint, en pleurant, des jours calmes de Weissembourg, et pria Dieu de pardonner à ceux qui l'avaient offensée.

Comme M. de Charleville prononçait ces derniers mots, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement, et M. de Kerdaniel appa-

rut, pâle et frémissant, sur le seuil. La châtelaine fut la seule qui ne l'aperçut point; elle lui tournait presque le dos, et elle était plongée dans une sombre rêverie...

Le capitaine, comme s'il eût été seul avec sa femme, fixa sur elle un regard profond, pénétrant et farouche... On eût dit le regard d'un fou dans son accès de fureur, et l'extérieur du capitaine se rapportait parfaitement à ce regard. Il avait la tête nue, les cheveux en désordre; son pantalon de cheval était moucheté de boue, il tordait dans ses mains sa cravache avec une sorte de convulsion.

On se figure la stupéfaction de tous les témoins de cette scène... Chacun laissa échapper un petit cri, qui fut suivi d'un chuchotement général...

— Le moment de la crise est venu! nous touchons au dénouement du drame! Tel fut le

sens des murmures échangés dans la chambre...

Madame de Kerdaniel allait relever la tête, et Dieu sait ce qui serait arrivé, si l'amiral ne se fût levé de sa chaise et n'eût couru vers son fils...

— Eh bien, Albert! qu'as-tu donc?... lui dit-il sévèrement...

Et, lui saisissant le bras de sa main de fer, il fit un mouvement pour le pousser dehors.

Alors le capitaine tressaillit, aperçut tout le monde, rougit jusqu'aux oreilles, leva les mains au ciel avec désespoir, et disparut en fermant violemment la porte...

L'amiral, pour le suivre, la rouvrit et la referma de même... et ce bruit répété tira la châtelaine de ses méditations...

L'émotion peinte sur tous les visages lui fit peur... Elle s'arrêta court au milieu des remercîments qu'elle adressait à M. de Char-

leville... et ne comprit rien à la réserve silencieuse avec laquelle tous les invités se retirèrent...

Madame de Saint-Vital, qui sortit la dernière, se retourna dans le corridor, et aperçut distinctement M. Valinski entr'ouvrant une porte dérobée... Assuré par un regard rapide que la châtelaine était seule, le docteur s'avança vers elle, lui prit la main avec le plus tendre dévouement, et l'entraîna dans la chambre de lady Varner.

XV.

LE CONCERT FORCÉ.

Pendant deux jours, le château de Cernan fut fermé à tout le monde... On ne vit paraître ni le capitaine, ni sa femme, ni l'amiral, ni Guénolé. Ces dames commençaient à craindre que les choses ne se terminassent en famille, et que le sanctuaire ne se rouvrît

plus pour elles, lorsque l'ambassadeur le moins attendu, le docteur en personne, vint les chercher pour une nouvelle matinée.

Que signifiait ce retour subit? cette matinée serait-elle celle des révélations? madame de Kerdaniel allait-elle enfin se justifier? Le docteur refusa de s'expliquer à cet égard; mais son air souriant donna l'essor aux plus vives espérances.

On arrive... on oublie la réserve qu'on s'était imposée... On remarque entre le mari et la femme un accord incroyable, après ce qu'on a vu. On hasarde les questions les plus indiscrètes... on demande à madame de Kerdaniel si elle va tenir enfin sa promesse en expliquant les mystères de la Ramée!...

A ce mot, la châtelaine frissonne... un nuage passe sur son front... puis elle répond que le moment n'est pas venu encore... que

ses renseignements sont toujours incomplets... mais que dans quelques jours ELLE SAURA TOUT ET POURRA TOUT DIRE A TOUT LE MONDE. Cette histoire sera son tribut au Décaméron de Cernan.

La manière dont elle appuie sur cette assurance fait sourire le docteur, semble soulager le capitaine d'un poids horrible, arrache un long soupir à Gachet, et rend la confiance à tous les esprits.

Alors, madame de Kerdaniel se tourne vers lady Varner, qui est là sur sa chaise longue, déjà convalescente de ses blessures, mais plus nonchalante et plus adorable que jamais, et elle lui déclare qu'il est temps de payer sa bien venue à la *Chambre de la Reine*.

—Soit, répond la belle Indienne en se relevant avec une grâce infinie.

Et, déployant un manuscrit parfumé,

dont la vue excite la plus vive attention :

« — L'histoire que je vais vous lire, dit-elle avec un accent et un sourire qui ajoutent encore du charme à sa voix de sirène, est l'ouvrage d'un solitaire de mes amis, reclus à peu de distance de ce château.

« Avant d'être ermite, cet homme avait longtemps voyagé, bien qu'il soit fort jeune encore. Il a vu le Nouveau-Monde, l'Afrique, l'Inde et la Chine... Mais d'abord il avait parcouru l'Italie, et c'est un souvenir de ce voyage qu'il a crayonné pour moi dans les loisirs de sa solitude. Il s'agit de l'artiste qui a le plus singulièrement occupé les esprits de ce siècle, d'un personnage dont on a raconté tant de choses étranges, qu'on est venu à bout d'en faire un être fantastique; il s'agit en un mot de Nicolo Paganini.

« Mon solitaire eut, il y a dix ans, l'honneur de le connaître, et il a été témoin

d'une partie des faits qu'il raconte de la sorte. »

Il est inutile de dire à quel point ce préambule de lady Varner avait piqué la curiosité de ses auditeurs... Ce solitaire reclus non loin du château était évidemment l'habitant de la Ramée, le héros du bal de l'Opéra, le CHARLES BIEN-AIMÉ de madame de Kerdaniel!

Quand même ces mots ne l'eussent pas désigné suffisamment, il l'eût été par les signes d'intelligence échangés entre le docteur, la châtelaine et la belle étrangère... On conçoit donc avec quelle avidité fut écouté le récit d'un si mystérieux personnage. On se figurait l'entendre parler lui-même, et soulever un coin du voile inexorable qui le dérobait à tous les yeux...

Seulement les soupçons fixés si cruellement sur madame de Kerdaniel hésitaient maintenant entre elle et lady Varner. L'une

était évidemment la coupable, et l'autre la complice; mais laquelle, et laquelle?...

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses!...

En attendant, la belle Indienne procédait à sa lecture.

LE CONCERT FORCÉ.

Est-il bien mort, cet homme ou ce démon qui s'appelait Paganini? S'il n'est pas mort, d'où vient qu'on n'en dit plus de mal? Et s'il est mort, d'où vient qu'on n'en dit pas un peu de bien? Hélas, il faut qu'il ait véritablement quitté ce monde, puisque ce monde ne fait plus silence pour l'écouter. Les uns disent qu'il est remonté au ciel, dont il avait en-

trevu les chœurs séraphiques, les autres prétendent qu'il est redescendu aux enfers, d'où il était sorti armé de son violon. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est perdu pour notre planète ; c'est que les millions qu'il aimait tant sont passés en d'autres mains ; c'est que l'instrument qui contenait son âme aura été acheté à l'encan par un Anglais. Et, depuis ce moment, la mémoire de ce prodigieux artiste s'est effacée comme celle du plus misérable histrion. — O fatale et cruelle destinée des acteurs ! — Tant que celui-là a été debout, son archet à la main, il a fait envie aux rois qui portent le sceptre ; l'or a plu dans son coffre-fort, les couronnes sur sa tête et les hommages à ses pieds ; l'univers entier l'a écouté à deux genoux !... Il expire tout à coup dans un coin de l'Italie, et voilà qu'il n'en est plus question ! Sa renommée, sa gloire et son nom meurent avec le dernier

son de cet archet miraculeux! — Où sont ses œuvres? Où est sa statue? Qui a fait sa biographie? Quelle sera sa place dans l'histoire? Que reste-t-il de lui, enfin? — Une caricature qui fera dire à nos petits enfants, si elle arrive jusqu'à eux :

— Il y avait une fois un homme qui ressemblait au diable et qui jouait admirablement du violon.

Voilà tout. — Heureux les artistes qui, comme Phidias, Raphaël ou Virgile, laissent sur le bronze ou sur la pierre, sur la toile ou sur le papier, le cachet impérissable de leur génie! Malheureux ceux qui, comme Talma ou Paganini, placent leur âme dans un instrument ou dans un organe, dont le son finit avec leur dernier soupir! Les premiers portent souvent leur croix jusqu'au bord de la fosse; mais ils sont sûrs de ressusciter immortels. Les seconds reçoivent leur récom-

pense de leur vivant ; mais ils descendent tout entiers dans la tombe...

Et cependant quelle histoire curieuse à faire que celle de Nicolo Paganini! de cet homme sorti on ne sait d'où, qui captiva dix ans l'Europe en frottant un crin sur une corde! de cet homme qui refusait un coup d'archet aux pleurs de la misère, au cri de détresse des incendiés, à l'appel d'une femme sur son lit de douleur, — et qui envoyait vingt mille francs à un de ses confrères avec sa carte de visite! de cet homme aussi décharné que la mort, aussi laid que le péché, aussi sombre que l'enfer, et qui fascinait ses plus jolies élèves, comme la sirène de Carybde, pour les dévorer comme le minotaure de la Crète! de cet homme qui ne pouvait vivre et mourir que par son violon, qui dépensait une année d'existence toutes les fois qu'il en jouait une minute, et qui, au lieu de finir

noblement au bout de son dernier concert, comme le rossignol au bout de son dernier chant, mettait une sourdine à cet instrument divin, et s'éteignait, enfermé dans la chambre, au bruit de ses avares mélodies!... de cet homme, enfin, qui a été un problème jusqu'après sa mort, et que ses héritiers ont fait voir embaumé dans une cage, — redemandant à son cadavre l'or que leur avait dérobé son violon? — En attendant qu'un nouvel Hoffmann dote le monde de cette fantastique épopée, en voici un épisode qu'on tient de bonne source, et qui pourra donner la mesure du personnage.

I.

Bassano est une petite ville d'Italie fort bien habitée. La grande place surtout, dont les jolis hôtels forment un cercle de balcons et de terrasses, est le séjour d'une foule de seigneurs et de belles dames, de riches banquiers et d'élégants touristes, qui composent entre eux une société très brillante, amoureuse de toute sorte de plaisirs, mais surtout du plaisir de la musique.

Or, un soir de l'été de 183*, Bassano fut mis en émoi par l'arrivée de deux personnages. Le premier était une dame d'une si grande beauté, d'un si grand équipage et d'une si grande importance, que l'apparition d'une reine au milieu de la ville n'eût

pas excité plus d'empressement ni d'admiration.

La signora Joconda Monti avait vingt-six ans et trois cent mille livres de rente; c'était la veuve la plus aimable, la plus coquette et la plus spirituelle qu'on pût voir. Les cosmopolites de ce temps-là se souviendront toujours de quel air elle trônait dans toutes les cours et dans toutes les capitales, aux eaux de Baden et de Spa, aux cercles de Naples, de Londres et de Paris.

La signora est peut-être la seule femme qui ait porté pendant dix ans le sceptre de la mode dans les quatre parties du monde. Elle ressemblait, de la manière la plus frappante, à la BELLE JOCONDE, de Léonard de Vinci, et c'était pour cela même, assurait-on, qu'elle avait adopté le nom de Joconda. Sa noble exsitence, s'il faut en croire la chronique, avait été troublée par des passions

profondes et nombreuses; mais sa passion par excellence était celle de la musique, et Paganini était son artiste de prédilection. Tant qu'il avait parcouru l'Europe en donnant des concerts, elle l'avait suivi, pour ainsi dire, au bruit de son violon, et, depuis qu'il avait cessé de se faire entendre, rien n'avait pu la consoler de ce malheur. Quelques-uns même attribuaient au chagrin de la signora sa retraite à Bassano, qui était sa ville natale.

Quoi qu'il en fût, le magnifique équipage de la voyageuse s'arrêta devant le plus bel hôtel de la grande place. Un jeune homme, qui n'avait pas moins l'air d'un prince qu'elle n'avait l'air d'une reine, s'élança d'un hôtel voisin, au milieu d'une troupe de valets, baisa respectueusement la main que la signora tendit par la portière, et lui donna le bras avec une sorte de triomphe, tandis

qu'elle montait nonchalamment les degrés du perron de marbre.

Ce fut alors que l'arrivée de la dona Joconda se répandit dans Bassano, et qu'une sorte de procession s'établit de chaque point de la ville à son hôtel.

Ce concours durait encore et animait toute la place, lorsque le second personnage fit son apparition. Celui-ci arrivait dans une modeste voiture de voyage avec des chevaux et un postillon problématiques; de sorte qu'au premier abord il inspira plus de dédain que d'attention; — mais à peine eût-il baissé les stores et montré sa tête, que, reconnu, malgré ses précautions, par un, par dix, par cent curieux, il entendit son nom sortir de toutes les bouches avec une acclamation de joie :

— Paganini!

— Paganini à Bassano! Quelle surprise

pour la signora Monti, et quelle bonne fortune pour nous tous!

Au même instant la pâle et diabolique figure disparut dans sa cage, et, ouvrant le store opposé, demanda l'hôtel garni le plus proche. Mais il n'était plus temps d'échapper à l'empressement général : une élégante main venait de s'avancer à la portière, et pressait la main décharnée du virtuose.

Celui-ci reconnut en grimaçant le comte Alberto Nota, l'un de ses plus passionnés admirateurs, — le même qui venait de conduire la Joconda chez elle avec une galanterie si triomphante.

Entouré aussitôt de tous les valets du comte, enlevé de sa voiture avec la plus douce violence, embrassé par les uns, félicité par les autres, admiré par tous, Paganini vit qu'il fallait renoncer à la retraite, comme à

l'incognito, et il se consola en acceptant l'hospitalité du seigneur Nota.

On dit qu'il se consola, car sa bourse avare sembla y trouver son compte, — à en juger par le médiocre salaire dont il gratifia son postillon. Les cris joyeux, qui redoublèrent sur la place, couvrirent les réclamations du pauvre diable, et, d'ailleurs, l'artiste n'entendait plus rien devant l'objet qui venait de frapper ses yeux...

Cet objet n'était autre que la signora Monti en personne, qui battait des mains sur la terrasse de son hôtel.

En rencontrant le regard de la Joconda, celui du virtuose jeta un singulier éclair, et il retourna trois fois la tête, tandis que le comte Alberto l'entraînait par la main...

II.

Si les dilettanti de Bassano eussent regardé de près l'homme à qui ils faisaient pareille fête, ils eussent été plus disposés à le plaindre qu'à le féliciter. Atteint depuis dix-huit mois du mal secret qui devait le consumer avant l'âge, Paganini commençait à passer à cet état de squelette qui le rendit si effrayant sur ses dernières années. De maigre et sombre qu'elle était naguère, sa figure devenait blême et décharnée ; une transparence étrange remplaçait la vigueur mate de son teint ; l'éclat de ses yeux profonds s'amollissait comme la lueur d'une lampe qui va s'éteindre ; ses mouvements, autrefois si nerveux et si saccadés, prenaient une sorte de langueur in-

dolente; tous les angles aigus de son visage et de sa taille semblaient s'arrondir dans un affaissement général. Il était presque beau, sans cesser d'être terrible; il ressemblait moins au Satan de Michel-Ange, et davantage à la Mélancolie d'Albert Durer.

C'est que deux passions dévorantes s'unissaient à la phthisie pour achever le malheureux. Tout le monde connaît la première, qui n'était autre que l'avarice; — la seconde était un amour insensé pour la signora Monti.

Paganini n'avait jamais parlé à cette femme; mais, depuis six ans, il la voyait à tous ses concerts. Qu'il jouât à Paris, à Londres, à Naples, à Vienne ou à Saint-Pétersbourg, la première figure qu'il apercevait au milieu de ses innombrables auditeurs était la belle figure de la Joconda, toute silencieuse et toute pâle d'émotion. Avec ce regard d'aigle que les acteurs, maîtres d'eux-mêmes, savent

plonger dans les moindres recoins de la plus vaste salle, entre la limite enflammée de la rampe et les flamboyantes girandoles du lustre, le virtuose ne manquait jamais de reconnaître la noble dame, et, pour lui comme pour elle, s'opérait aussitôt le plus étrange phénomène.

Les groupes de spectateurs devenaient une sorte de nuage, les applaudissements un vain bruit, le théâtre un salon; et l'artiste ne voyait plus que la signora, la signora n'entendait plus que l'artiste! Alors c'était entre l'un et l'autre un échange rapide et insaisissable d'inspirations sublimes et de félicitations passionnées! Incliné sur son instrument, le virtuose ne perdait pas un geste; penchée sur le bord de sa loge, la dilettante ne perdait pas un son; — et toutes les fois que celui-là se surpassait par un coup d'archet, celle-ci prévenait les applaudissements

universels. Tantôt elle témoignait sa satisfaction par de gracieux hochements de tête, ou son admiration par des tressaillements invincibles, tantôt la violence ou la douceur de ses émotions se faisait reconnaître aux mouvements plus ou moins précipités de sa poitrine, dont celle de l'artiste semblait recevoir le contre-coup; tantôt il se sentait avec orgueil contemplé par elle des hauteurs de l'extase à travers le voile flottant de la rêverie; il exécutait en ce moment quelque passage mélancolique, et les lueurs humides où se noyaient ses yeux se reflétaient dans le regard attendri de la signora.

Quand son jeu redoublait d'ardeur et d'énergie, il la voyait multiplier aussi les manifestations de sa joie; et lorsqu'il arrivait enfin à ce moment prodigieux où son violon tenait à la fois du ciel et de l'enfer, elle pâlissait et frémissait de terreur ou de ravis-

sement ; sa main se portait tour à tour à son cœur pour en comprimer l'essor, et à ses yeux pour en essuyer les larmes ; des battements convulsifs, des soupirs et des cris inarticulés lui échappaient involontairement, et le dernier coup d'archet lui arrachait un bravo qui dominait toutes les clameurs de la salle.

La dona Monti se retirait pensive et palpitante, et Paganini expiait son triomphe par un évanouissement!

Or, un tel artiste ne devait-il pas aimer une telle femme et s'en croire aimé? Paganini vécut de cet espoir, jusqu'au jour où la Joconda manqua au rendez-vous... Trouvant, dès lors, le monde entier dépeuplé par cette absence, et sa passion absorbant toutes ses facultés, il fit le serment de ne plus jouer pour personne, scella sur son violon la sourdine inexorable, et se mit, à travers le monde, à la recherche de la signora Monti.

Entre autres fantaisies, la noble dame avait celle de s'éclipser pendant des années entières ; de sorte qu'avant de retrouver sa trace, Paganini courut toute l'Europe. Ces voyages avaient épuisé ses dernières forces, lorsqu'il apprit enfin le retour de la Joconda en Italie. Il se remit aussitôt à sa poursuite, et il entra en même temps qu'elle à Bassano.

Le projet de Paganini était de rester inconnu à toute la ville, excepté à la dona Monti, chez laquelle il voulait se présenter à l'improviste, sans autre recommandation que son amour. On a vu comment une partie de ce projet fut déjouée par la reconnaissance du comte Alberto, et comment le virtuose se trouva consolé par l'hospitalité du seigneur. Cette hospitalité eût été moins empressée peut-être, de la part de celui qui l'offrait, s'il n'eût pas attribué au hasard la coïncidence

de l'arrivée de l'artiste et de celle de la signora ; mais à coup sûr elle eût médiocrement flatté celui qui l'acceptait, s'il eût vu de quel air le comte était allé au devant de la Joconda, et s'il eût su que lui aussi venait d'arriver à Bassano, après une disparition de plusieurs mois... Mais, ignorant nécessairement cette double circonstance, Paganini accorda toute sa confiance à son hôte, — et lorsqu'après un grand dîner improvisé en son honneur, celui-ci se mit à sa disposition pour la soirée, il lui avoua en le remerciant qu'une affaire de cœur le réclamait en ville.

— Soyez donc libre, mon cher maestro, repartit le comte.

Et, lui rendant confidence pour confidence :

— Je me consolerai d'autant mieux de votre absence, ajouta-t-il gaîment, que moi

aussi je vais chez la dame de mes pensées.

Ayant parlé ainsi, tous deux se pressèrent en souriant la main, et une demi-heure après deux visiteurs entraient chez la Joconda sur les pas l'un de l'autre.

— *Il signor Alberto Nota... Il maestro Nicolo Paganini,* dit le valet de chambre en les annonçant en même temps.

Et tous deux de s'arrêter immobiles sur le seuil de la porte, se mesurant comme deux jouteurs qui relèvent leurs visières.

Ainsi, les amis se trouvaient être des rivaux, — les hôtes des ennemis, — et les confidents s'étaient mystifiés le mieux du monde !

Inutile de dire leurs sentiments pendant cette mutuelle reconnaissance. Il suffira de savoir que ceux du comte s'exprimèrent par un charmant éclat de rire, et ceux du maestro par un regard sombre et farouche...

Le premier coupa court à cette scène inexplicable, en présentant courtoisement le second à la signora stupéfaite; et chacun s'installa près d'elle avec cette idée fixe : — Éloigner au plus tôt son rival, et rester maître du champ de bataille !

III.

Dans la lutte qui venait de s'engager, les forces pouvaient paraître égales. Le seigneur avait l'adresse et le droit de possession, mais le virtuose avait l'entêtement et le mérite de la nouveauté. Si celui-ci perdait par la présentation du comte l'effet médité de son entrée romanesque, il se trouvait, par compensation, installé chez la signora comme chez une ancienne amie. — Aussi, voyant

pour la première fois dans son salon le grand artiste qui l'avait tant charmée, l'illustre sauvage qu'elle avait si longtemps poursuivi, l'homme insaisissable qu'elle croyait disparu de ce monde, et qui tout à coup surgissait à ses yeux étonnés, — la noble dame l'accueillit avec une sorte de passion, et déploya, pour le captiver, ses plus adorables cajoleries. Pendant une heure, ses grands yeux ne se lassèrent pas de le contempler, sa bouche de lui adresser mille questions, sa main de presser la sienne, comme pour s'assurer que ce n'était pas une ombre. L'amoureux savourait avec délices ces caresses, oubliant qu'elles s'adressaient au maestro, lorsque le comte, dont la jalousie s'éveillait, affecta d'amener l'entretien sur la musique.

— Entendrons-nous à Bassano votre violon miraculeux ? dit-il à Paganini.

Cette question, répétée par la signora, remit brusquement l'artiste à sa place.

Un dépit amer contracta son pâle visage. Racontant d'une voix éteinte ses longues souffrances, il s'excusa sur l'état de sa santé, et allégua son serment de ne plus jouer pour personne...

Alors la Joconda fut frappée de son effrayante maigreur et du sinistre regard que ses yeux mourants attachaient sur elle.

Elle insista néanmoins pour l'entendre, ne fût-ce qu'une seule minute, assurant qu'elle donnerait pour cette minute un mois de sa vie...

— Elle me coûterait une année de la mienne, soupira tristement Paganini.

Cependant, dit-il en se ravisant et en baisant la main de la signora... je jouerai pour vous, madame... mais à une condition, à une condition inexorable...

— Laquelle? demandèrent vivement le comte et la dona Monti.

— Mon médecin me défend, sous peine de mort, d'avoir plus d'un auditeur, repartit le maestro en jetant un regard oblique à son rival. Quoi qu'il m'en coûte, ma condition sera de jouer ce soir même, et pour vous seule, madame...

Paganini ne s'était point fait illusion sur l'effet de cette réponse à deux tranchants... La fantasque mélomane n'entendit que ces paroles : *Ce soir même,* et elle faillit embrasser le maestro dans l'effusion de sa reconnaissance. Le seigneur, au contraire, fut frappé de ces seuls mots : *Pour vous seule,* et le sourire diabolique du virtuose lui en fit doublement sentir l'aiguillon.

Il était impossible, en effet, d'éconduire plus habilement son adversaire. Le comte se leva de bonne grâce, en s'avouant vaincu.

— Fort bien joué, mon maître! dit-il à l'oreille du virtuose; mais prenez garde à ma revanche!...

La Joconda, qui ne pouvait apprécier l'étendue de ses regrets, le consola toutefois par un serrement de main. Il lui dit adieu, en ajoutant quelques mots à demi-voix, et Paganini, maître de la place, envoya chercher son violon...

IV.

Resté seul avec la signora, le maestro se recueillit d'abord comme un homme arrivé au point culminant de sa destinée... Ensuite, il s'assura minutieusement que toutes les portes étaient closes, il tira le violon mer-

veilleux de sa boîte, fit sauter la sourdine, et préluda par quelques accords.

Le calme profond et les saintes terreurs du sanctuaire régnaient dans le salon de la dona Monti. On eût dit que les draperies de soie n'osaient frémir, et que les murs eux-mêmes étaient attentifs...

La signora, pâle, immobile, penchée sur son fauteuil, attendait en silence... et Paganini reconnaissait, aux battements de sa poitrine, la muse qui l'avait inspiré pendant six ans.

Embarrassée enfin de l'étrange regard qui ne la quittait plus, la dilettante s'excusa en rougissant d'absorber l'objet de tant d'admiration!...

Le maestro sourit et passa un main sur ses yeux.

— Voici le moment!... pensa-t-il, et il répondit avec solennité : Ce qui arrive ici

n'a rien de nouveau, madame. Depuis sept ans, ce violon résonne pour une seule femme au milieu des populations qui l'écoutent...

— Pour une seule femme! dit la signora. Et qui donc a un tel privilége?

— C'est la dona Joconda Monti, repartit le virtuose, laissant déborder le secret qui lui remplissait le cœur. Alors il expliqua à la dilettante émerveillée le phénomène dont il a été parlé plus haut. Puis, au moment où celle-ci entrevoyait avec un trouble croissant la clé de ce mystère, lorsque le maestro sentit l'aveu de son amour tout près d'effleurer ses lèvres tremblantes, il poussa l'archet sur les cordes mélodieuses, et laissa son instrument parler pour lui-même...

Jamais le langage de la passion ne fut plus expressif, plus éloquent et plus sublime, jamais Paganini n'avait fait entendre à la terre un pareil écho des harmonies du ciel.

Cette fois le magique instrument oublia les terribles notes qu'il semblait emprunter à l'enfer... Dans les sons qu'il rendit, tout fut d'une douceur et d'une pureté séraphique. Il exprima successivement les naïvetés du premier amour, les supplications de la douleur, les emportements de la passion, les angoisses du désespoir, les égarements du délire et les combats de l'agonie... Cette admirable voix, qu'elle comprenait si bien, raconta mieux que toute autre à la Joconda la vie entière de Nicolo Paganini : le prodigieux effet qu'elle avait produit sur cet homme, les inspirations inconnues qu'il lui empruntait, la puissance magnétique de ses applaudissements, l'amour idéal qu'elle avait allumé dans son âme, ses luttes contre la souffrance et la mort, ses regrets jaloux quand elle avait disparu, ses courses haletantes pour la retrouver, son immense bon-

heur de la revoir, sa résurrection qui dépendait d'elle seule, l'ardent aveu qui cherchait le chemin de son cœur, et l'humble prière qui expirait à ses pieds...

A ce moment, le violon tomba des mains de l'artiste, et lui-même se trouva suppliant aux genoux de la dona Monti. Des larmes brûlantes couvraient ses joues décharnées... Sa figure exprimait une terreur et une espérance indicibles. Il frissonnait comme un homme qui attend sa sentence de vie ou de mort...

Toute palpitante elle-même des émotions d'une telle musique et des révélations d'un tel amour, la Joconda considérait le virtuose avec une sorte d'épouvante... et le dénouement de cette scène eût été difficile à prévoir, si le plus chétif incident ne fût venu y couper court...

Un léger bruit se fit entendre derrière une

porte du salon, et la transformation qui s'opéra chez Paganini serait impossible à décrire. Il tressaillit des pieds à la tête, se leva, comme poussé par un ressort convulsif, et regarda tour à tour la porte et la signora... Le virtuose et l'amoureux avaient disparu, pour faire place à l'avare qui surprend un voleur.

— Quelqu'un m'écoutait, madame! s'écria-t-il d'un air hagard et menaçant.

Et, courant à la porte, il l'ouvrit avec une sorte de fureur.

Il ne vit qu'un grand cabinet, tendu de mousseline verte, et dont les pâles rayons de la lune éclairaient la solitude. Sa silhouette dessinait si effrayante au milieu de cette lueur inattendue, que la Joconda ne put s'empêcher de détourner les yeux...

Paganini rentra lentement dans le salon... Il se confondit en excuses auprès de la si-

gnora; — mais il vit qu'il avait rompu son propre prestige, et il s'éloigna en balbutiant :

— A demain, madame !

— A demain, signor, répéta la jeune femme à peine remise de son trouble.

Et, remarquant que le maestro se soutenait à peine, elle sonna quelqu'un pour lui donner le bras...

— Diavolo ! s'écria le comte en sortant du cabinet où il était caché, quel concert et quelle déclaration !...

— Ne riez pas, mio caro, car j'en tremble encore ! répondit la Joconda, qui se laissa baiser sur les cheveux.

Ils s'assirent l'un près de l'autre sur une causeuse, et le seigneur raconta ce qui avait précédé cette scène.

— Comment ! vous pouviez me prévenir, et vous ne l'avez pas fait ! dit la noble dame avec une moue charmante.

— Devais-je vous priver d'une telle surprise, et moi d'une telle revanche? — Car, enfin, mon rival m'a mis à la porte!...

La Joconda ne put s'empêcher de rire, et le comte reprit, en homme piqué au jeu :

— Mais, *per Baccho!* maître Paganini n'en sera pas quitte à si bon marché! Qu'il aille encore sur mes brisées pendant quelques jours, et tout Bassano l'entendra comme je l'ai entendu ce soir.

— Tout Bassano! ce serait affreux! s'écria la jeune femme touchée de compassion. — Comment donc vous y prendrez-vous? ajouta-t-elle avec la plus vive curiosité...

— C'est mon secret, madame, et vous n'êtes pas assez méchante pour devenir ma complice... Laissez-moi faire, et vous verrez!... Je retourne près de mon adversaire, car il ne faut pas qu'il meure de jalousie.

— *Povero maestro*, soupira la Joconda,

tandis que le comte Alberto se retirait en murmurant :

— Ah ! monsieur Nicolo Paganini, vous voulez vous mesurer aux grandes dames et aux grands seigneurs !...

V.

Le virtuose, en effet, se mourait de jalousie, car il avait appris que son hôte n'était pas rentré.

—Oh ! s'écria-t-il en tombant anéanti dans un fauteuil, — si, au lieu d'aimer Nicolo Paganini, la signora Monti n'aimait que ce violon ?...

Et l'artiste jetait loin de lui son instrument avec une sorte de rage mêlée d'envie... Puis, effrayé du long gémissement qui s'en échappait, l'avare s'élançait sur son tré-

sor, et se mettait à genoux pour le relever.

Hélas! il faut le dire, les pressentiments du malheureux n'étaient que trop justes : la passion qu'il avait inspirée était toute musicale; le cœur de la Joconda appartenait au seigneur Alberto. Toute cette année pendant laquelle on n'avait vu ni l'un ni l'autre, ils l'avaient passée ensemble dans les montagnes du Tyrol, et leur commun retour à Bassano n'était qu'un dernier rendez-vous.

Si l'amour ne portait pas un éternel bandeau, Paganini eût pu lire son sort dans les yeux du comte, lorsque celui-ci vint le féliciter de sa victoire; mais l'artiste se persuada que le seigneur mystifié se donnait une contenance, et sa confiance se fortifia des éléments mêmes qui devaient la détruire... Tous deux affectèrent de parler en beaux joueurs de leur profonde rivalité; ils se pressèrent la main, en se provoquant de la meil-

leure grâce du monde ; — et, après avoir caché sous son chevet son or et son portefeuille, l'amant de la Joconda fit un si doux rêve, qu'à son réveil il se trouva rajeuni...

Le lendemain matin, le valet de chambre de Paganini lui annonça la visite des plus importants personnages de Bassano. Ces dilettanti venaient en ambassade, au nom de la ville entière, demander au virtuose la faveur insigne de l'entendre. Des propositions ils passèrent aux prières, des prières aux supplications, des supplications aux offres les plus brillantes... Propositions, prières, supplications, offres d'honneurs, de cadeaux, d'argent, Paganini refusa tout. Après les dilettanti, vinrent les artistes. Une immense sérénade retentit sous les fenêtres du maestro, et le directeur du théâtre mit à ses pieds des sommes énormes. Artistes et impresario n'emportèrent qu'un remercîment poli.

Alors deux voitures portant des armoiries royales s'arrêtèrent devant l'hôtel du comte, et deux chambellans chamarrés d'or et de pierreries entrèrent chez le virtuose. Ils étaient chargés par leurs maîtres, le prince de P*** et le grand duc de F***, de proposer à Paganini cent mille francs, deux clés de gentilhomme camérier, les titres de comte et de marquis, le grand cordon de plusieurs ordres, etc., etc..., contre quelques coups d'archet. Paganini renvoya les chambellans comme il avait renvoyé les artistes et les dilettanti.

Enfin, un petit vieillard, décrépit et nerveux, entièrement chauve, couvert d'une houppelande grise, se présenta chez le maestro. C'était un joueur de violon de la ville, qui avait la passion de son art. Entendre Paganini un seul instant, et dire comme Siméon : — Maintenant je puis mourir! tel

était le vœu suprême de l'octogénaire. Il exposa au virtuose son humble vie et sa haute ambition. Il sollicita à deux genoux le moment de bonheur qui le consolerait de toutes ses misères; il implora la pitié de son confrère, après avoir imploré la générosité de son maître; il trouva des larmes dans ses yeux desséchés, des sanglots dans sa poitrine haletante... Rien ne put ébranler Paganini.

Alors le vieillard se releva avec un effort désespéré, il tira de sa houppelande un sac de cuir noir, et le posa en soupirant sur les genoux du virtuose.

— Ouvrez-le, maître, dit-il, vous y trouverez ma vie... je vous la donne pour un coup d'archet...

Il n'eut pas la force d'en dire davantage. Paganini ouvrit le sac, et son œil lança un éclair, sa bouche un cri de surprise...

Il venait d'apercevoir le plus vieux, le plus noir, le plus admirable instrument qu'il eût jamais vu !

— C'est le STRADIVARIUS dont parle Hoffmann dans le *Violon de Crémone*, balbutia le pauvre ménétrier, en jetant un dernier regard à son trésor... Vous concevez que j'y tienne plus qu'à la vie... Eh bien ! essayez-le... et il est à vous !

Le vieillard retomba en pleurant aux pieds du maestro... mais celui-ci ne voyait que le *Stradivarius !*... Plus il l'examinait, plus il le retournait dans tous les sens, plus il en frappait la boîte harmonieuse, plus il en pinçait les cordes frémissantes, et plus son œil et son oreille exercés reconnaissaient l'authenticité de l'instrument ! Il s'en fit raconter longuement l'origine, l'histoire et la transmission : comment il était parvenu jusqu'à l'humble artiste, à quel signe il avait pu le reconnaître,

comment il l'avait conservé dans sa pauvreté... et mille autres détails qui ne firent qu'ajouter à l'évidence.

Ainsi donc, plus de doute pour Paganini! C'était bien là le violon qu'il avait cherché dans tous ses voyages, qu'il avait demandé à tous les luthiers d'Europe, qu'il eût payé jadis au poids du diamant!... Ce violon valait mieux que celui qu'il possédait lui-même,— et il lui suffisait de s'en assurer pour l'acquérir ; car le vieillard agenouillé répétait toujours :

— Essayez-le, maître, et il est à vous!...

Acheter par une aumône un trésor unique au monde!... Jamais, depuis la chute d'Ève au paradis, tentation fut-elle plus irrésistible? Mais un homme comme Paganini était moins facile à séduire que la première femme!

Si ce millionnaire aimait l'or comme Har-

pagon, si cet artiste aimait son art comme Beethoven, ce moribond aimait la vie comme Louis XI; — et chaque note qui s'envolait de son instrument, — telle était sa conviction profonde, — enlevait un jour à sa débile existence! Voilà pourquoi il était devenu aussi avare de son talent que de sa richesse; avare pour les autres et non pas pour lui-même, car il avait trouvé le moyen de concilier ses étranges passions. Les mélodies dont il se berçait tout seul, à la sourdine, au milieu de ses nuits sans sommeil, n'avaient sur lui, croyait-il, aucune influence meurtrière : c'était l'exaltation qui s'emparait de lui lorsque quelqu'un l'écoutait jouer, c'était le contre-coup des émotions et des applaudissements de ses auditeurs, qui livraient son âme à cet irrésistible délire, à ces sublimes tempêtes dont le terme était l'épuisement ou les convulsions.

Pourtant les yeux émerveillés du maestro ne pouvaient quitter le *Stradivarius;* l'une de ses mains touchait les cordes, et l'autre les effleurait de l'archet frémissant... Encore un moment d'hésitation, et l'harmonie naissait sous les doigts de l'artiste; un mendiant inconnu devenait l'égal de la Joconda, et, rendant vie pour vie au ménétrier, Paganini produisait peut-être son chef-d'œuvre!...

Le vieillard était toujours là, palpitant, agenouillé, suspendu à l'archet... Il se faisait si petit et gardait un tel silence, que le virtuose l'oublia pendant une seconde. Cette seconde lui suffit pour toucher les cordes et filer une note merveilleuse... Enivré par cette note, il allait fermer les yeux et poursuivre, si son auditeur eût pu retenir un cri d'admiration... Ce cri perdit le malheureux en rappelant sa présence, et Paganini tressaillant laissa tomber le violon...

— Allez-vous-en ! sortez d'ici ! s'écria-t il avec fureur, pendant que le ménétrier relevait l'instrument.

Et, sentant déjà les palpitations qu'il avait redoutées, il poussa l'octogénaire hors de la chambre.

Cependant il perdait le *Stradivarius!* Il se créait des regrets éternels ! Cette pensée lui revint si poignante, qu'il rappela l'octogénaire à grands cris.... Il lui offrit de son violon dix mille francs, vingt mille francs, cent mille francs.

— Vous ne l'auriez pas pour un million ! répondit le pauvre artiste... Mais je vous le donne encore pour quelques coups d'archet.

— Va-t-en donc ! reprit le virtuose en fermant la porte.

Et cette scène, racontée une heure après dans Bassano, fit désespérer chacun, on le conçoit, d'entendre jamais Paganini.

Les amis du seigneur Alberto gardèrent seuls quelque espoir, en apprenant son aventure chez la Joconda, et en recevant de lui l'assurance formelle qu'ils n'auraient bientôt rien à lui envier...

VI.

Quel était le projet du comte Alberto? C'est ce que lui seul devait savoir jusqu'au dernier moment.

Ce projet avait quelque chose de terrible et d'impitoyable, car le seigneur hésita plus d'une fois à l'exécuter. Mais il trouva bientôt de quoi raffermir sa vengeance dans l'opiniâtreté de son rival à lui disputer la Joconda. En effet, loin de se rebuter d'un pre-

mier échec, loin de s'effrayer de la supériorité de son adversaire, Paganini prit au mot les ironiques encouragements de son hôte, et passa la moitié des jours auprès de la dona Monti. La constance de son amour en sauva-t-elle la singularité, et l'enthousiasme de la dilettante passa-t-il de sa tête à son cœur? Chez une femme comme la Joconda, tout caprice était vraisemblable. Le seigneur Alberto eut donc plus d'un sujet de crainte, et la perte de son ennemi fut résolue.

Cependant le maestro poussa vaillamment sa pointe et se vit de jour en jour mieux accueilli... Une seule inquiétude lui revenait au travers de ses espérances : la signora ne cessait de lui redemander de l'entendre, et il se répétait en frémissant : Si elle n'aimait que mon violon?...

Ce doute lui donna le courage d'éluder la prière de la dona Monti. Il prétexta le soup-

çon, conçu par lui dès le premier jour, que le salon de la jeune femme eût des oreilles; — et le fait est qu'il n'était point tranquille à cet égard, bien qu'il n'eût rien appris de l'indiscrétion du comte. Néanmoins, comme il demandait trop pour tout refuser, l'espoir d'obtenir la récompense de son sacrifice lui dicta un soir cet ultimatum :

— Ce n'est point de vous que je me défie, madame, dit-il à la Joconda : c'est de vos gens et de vos amis. Trouvez un moyen de m'entendre sans que j'aie à les craindre... loin d'eux, par exemple... ailleurs qu'en votre hôtel... et je suis prêt à vous donner encore une année de ma vie, cette année dût-elle être la dernière!

Attendrie par un tel dévouement, la Joconda serra la main du virtuose; et, la proposition de celui-ci n'étant que la demande d'un rendez-vous, il sortit convaincu qu'on

l'avait compris et qu'il allait en recevoir la preuve...

A peine rentrait-il, en effet, qu'on lui remit une lettre ainsi conçue :

« J'ai trouvé le moyen de vous entendre : à deux heures après minuit, quand tout dormira dans la ville, sur la place et dans mon hôtel, j'irai m'asseoir au balcon de ma terrasse. Venez avec votre violon, comme l'Espagnol avec sa guitare. Le ciel seul partagera ma sérénade, et il la prendra pour la voix de ses anges... Je vous envoie une clé de mon hôtel... Vous monterez chercher mes remercîments »

La lecture de ce billet arracha un cri de joie au maestro. Il le couvrit de mille baisers, il pressa la clé sur son cœur, et il répondit par ces mots : « *Deux heures après minuit.* »

Un seul mouvement d'avarice ou de terreur arrêta sa main au moment d'envoyer sa

lettre ; — mais il se reprocha ce mouvement comme un crime, et il s'abîma dans d'ineffables méditations.

Il se sentait revenir aux plus beaux jours de sa jeunesse et de sa gloire, lorsque le comte entra dans sa chambre. Cette brusque apparition glaça d'abord Paganini ; mais les paroles de son hôte comblèrent sa sécurité.

Mandé par le grand-duc, dont il tenait l'ordre à la main, le seigneur Alberto Nota quittait Bassano jusqu'à la fin de la semaine...

Ainsi le champ de bataille appartenait au maestro ! et la Joconda, sans doute, profitait de l'absence du comte !

Le seigneur laissa son hôtel et ses gens à la disposition de l'artiste ; il serra la main de son rival avec son insouciance ordinaire, et il partit après l'avoir défié, plus galamment que jamais, de le supplanter en son absence...

— Pauvre comte! se dit le virtuose, en voyant la voiture de son hôte s'éloigner au galop.

Puis, il se reprocha de violer les droits de l'hospitalité, et fut tenté de déménager avant l'heure du rendez-vous ; mais son avarice lui rappela qu'il avait reçu carte blanche, et il se replongea sans remords dans ses douces rêveries.

VII.

L'heure arrivée, Paganini mit en sûreté son or, posa son violon sous son bras, jeta un manteau sur ses épaules, et quitta sans bruit l'hôtel... La vivacité de l'air, jointe à son émotion, fit refluer tout son sang vers le cœur... Il fut obligé de s'asseoir sur le perron

et de recueillir ses forces défaillantes... C'était une de ces admirables nuits d'août, que l'Italie seule et l'Orient connaissent, — nuits mille fois plus belles que nos jours ternes ou brûlants ; — car elles ont la splendeur de la lune et des étoiles, avec la fraîcheur des brises et le parfum des fleurs. Les doux et calmes rayons qui tombaient du ciel remplissaient tout l'amphithéâtre de la place, se déroulant en nappes blanches sur les frontons de marbre, rejaillissant sur les marches des escaliers, se jouant au milieu des frises et des chapitaux, scintillant aux mille vitres des fenêtres, dormant sur la sombre verdure des terrasses, dessinant les innombrables fantaisies des balcons dorés, et découpant la silhouette des toits sur le ciel, comme une lourde broderie sur un fond de velours et de paillettes. Le silence était si profond, qu'on entendait le vent mourir aux angles des murs,

le fleuve couler autour de la ville, et les planètes rouler dans le firmament... Le maestro fut obligé de retarder ses pas pour en amortir le bruit... Chaque fois qu'il respirait, l'émanation des orangers venait inonder ses poumons...

Paganini s'avança jusqu'en face de l'hôtel de la dona Monti, et leva lentement les yeux vers la terrasse... Un point blanc flotta sur le balcon, et un bouquet, embaumant l'atmosphère, tomba aux pieds du maestro. En même temps un voile rose dépassa le mur, et Paganini reconnut la Joconda...

La jeune femme s'assit tout au bord de la terrasse, le coude appuyé sur le parapet et la tête inclinée en dehors. L'artiste posa une main sur son cœur, écarta son manteau, regarda autour de lui et prit son violon...

On n'aura pas la folie de vouloir décrire cette sérénade. Que ceux qui ont entendu

Paganini se rappellent les prodiges de son archet ; tous ces prodiges réunis ne sont rien auprès des mélodies qui remplirent la place de Bassano. Envolées de la boîte sonore, sur un crescendo insensible, ces mélodies montaient comme des oiseaux enchantés, se berçaient devant le balcon de la Joconda, et se perdaient avec lenteur dans les cieux... Et quand elles s'étaient évanouies, d'autres montaient encore, et d'autres leur succédaient sans fin, et toutes se confondaient en un chœur séraphique...

Cela dura près d'une heure, le ciel écoutant comme la terre, l'ange pleurant comme la femme, la pierre tressaillant comme la fleur, et l'artiste jetant son âme au vent, tel qu'un rossignol en délire...

Longtemps encore, peut-être, il eût continué ainsi, et sa vie se fût exhalée tout entière avec cet hymne d'amour et de bonheur,

si la Joconda, moins forte que le virtuose, n'eût crié *Bravo!* d'une voix éteinte, et applaudi de deux mains défaillantes...

Aussitôt le violon s'arrêta court... la dernière note mourut en prenant l'essor, et l'artiste épuisé tomba sur les genoux, levant les deux bras vers la signora Monti.

Mais à l'instant même il se redressa échevelé, palpitant, éperdu, et remplit l'air d'un cri effrayant... car deux mille voix avaient répondu à celle de la Joconda, et quatre mille mains au battement des siennes!...

Depuis vingt ans qu'on le saluait ainsi, jamais Paganini n'avait entendu un pareil tonnerre d'applaudissements et de bravos... Il crut d'abord que ses oreilles le trompaient, qu'il était le jouet d'une hallucination inouïe; mais le bruit se renouvela en croissant, par trois salves consécutives, et se prolongea assez longtemps pour lui enlever toute illusion...

A chaque porte et à chaque fenêtre des maisons qui l'entouraient, sur chaque terrasse et sur chaque balcon, sur chaque pavé de la place, et jusqu'à dix pas de lui, il vit une multitude de têtes et de mains s'agiter en fourmillant, et il reconnut, à l'éclat de mille lumières, toute la population de Bassano!...

Bientôt il aperçut le seigneur Alberto Nota au milieu des dilettanti qui venaient le féliciter, et le sourire sardonique du comte expliqua tout au virtuose...

La lettre de la Joconda n'était pas moins fausse que le départ du seigneur. La ville entière avait été convoquée par celui-ci à la mystérieuse sérénade; et tandis que l'amoureux croyait verser le plus pur de son âme aux pieds de son idole, l'avare maestro avait donné un concert public et gratuit!...

Le comte Alberto s'était promis une re-

vanche; il ne pouvait la prendre plus complète et plus éclatante.

Enlevé par la foule enthousiasmée, au bruit de mille acclamations, Paganini fut reporté en triomphe, mais évanoui, dans sa chambre. On lui annonça le lendemain, comme à toute la ville, le prochain mariage du seigneur Alberto et de la dona Monti. Sa seule consolation fut d'apprendre par la Joconda elle-même qu'elle avait été l'instrument de sa mystification, sans en être la complice. En la prévenant que le maestro lui ménageait une sérénade, le comte n'avait point ajouté que la ville entière y assisterait, de sorte qu'elle avait été aussi surprise que le maestro lui-même, lorsqu'elle avait donné le signal involontaire de tant d'applaudissements!... Tout en félicitant Paganini de son immense succès, la signora lui témoignait ses regrets d'une pareille aventure, et solli-

citait son indulgence pour la *légèreté* du comte. L'aversion la plus profonde eût moins humilié le virtuose que cette bienveillante pitié de la Joconda... Il comprit enfin que toutes ses espérances avaient été folles ; que cette femme n'aimait réellement que son violon!...

— Et voilà la part des plus grands artistes dans ce monde! s'écria le maestro désespéré. Avec tout leur génie, ils ne sont que des instruments! Au milieu de tous leurs triomphes, ils ne sont que des joujoux!...

VIII.

Avant de quitter la ville, Paganini voulut punir la *légèreté* du comte ; et la dernière passion qui survécut dans son âme lui sug-

géra un châtiment digne de lui. Il envoya au seigneur Alberto une note de cent mille francs pour le concert que le noble dilettante lui avait fait donner à Bassano. Le comte se prit à rire aux larmes en recevant cette note, et il chargea son intendant d'y faire honneur. Mais celui-ci, qui n'était pas forcé d'agir en gentilhomme, répondit au virtuose en homme d'affaires; il inscrivit au dos de la note le compte de l'hospitalité donnée par son maître, en faisant monter le total à cent mille francs, et il renvoya le tout à Paganini.

Le maestro trouva la réponse sans réplique et quitta précipitamment Bassano.

Comme il sortait de la ville, il aperçut un vieillard en houppelande grise, nu-tête et nu-pieds, priant tous les passants d'essayer un violon qu'il tenait à la main... Il reconnut le pauvre ménétrier avec son *Stradivarius*, et

il vit en l'interrogeant qu'il était devenu fou!

Enfermé dans son taudis depuis son entrevue avec le virtuose, le malheureux avait appris, le matin, que lui seul avait perdu la sérénade entendue par tout Bassano... Sa raison, déjà ébranlée par la scène de la veille, n'avait pu tenir contre ce dernier coup...

Paganini soupira de douleur... en regardant le *Stradivarius,* jeta quelques sous à l'insensé... et poursuivit sa route.

L'année suivante, le maestro mourait à Nice. Voyant arriver son heure suprême, il se fit enfermer dans sa chambre, il prit son violon, qu'il n'avait pas touché depuis un an, il joua le finale de la sérénade de Bassano, et son âme s'exhala avec le dernier son.

XVI.

MADEMOISELLE D'ENTRAGUES.

La lecture de lady Varner eut un tel succès que toute le monde lui demanda si « son ermite » n'avait point écrit d'autre histoire.

— Que faire en ermitage, à moins que l'on n'écrive?

répondit la belle anglaise; mon ermite ne

fait donc que cela depuis trois semaines ; et puisque vous prenez goût à ses récits, en voici un qui vous reportera jusqu'au règne de Louis XIII : c'est l'histoire d'une DEMOISELLE D'ENTRAGUES, dont parlent beaucoup les mémoires de ce temps-là. Comme tout à l'heure, je ne fais que lire : c'est mon solitaire qui parle.

MADEMOISELLE D'ENTRAGUES.

A ne voir en Louis XIII que le roi, ce fut assurément un *pauvre sire;* mais il est facile de trouver en lui un honnête homme, pour peu qu'on fasse abstraction de la couronne et du sceptre; voilà pourquoi se prince est, selon nous, un des plus estimables de l'ancienne monarchie. En opposition avec la

plupart des hommes puissants, dont la tête se développe aux dépens du cœur, le cœur, chez Louis XIII, semblait avoir hérité de tout ce qui manquait au cerveau. Ce fut malgré lui-même qu'il signa la plupart des crimes de Richelieu, et si ses petites passions en furent quelquefois les complices, il osa commettre, en revanche, plus d'une bonne action en dépit de son ministre; de sorte qu'il se pourrait bien que Dieu lui eût demandé compte de ses efforts à faire le bien plutôt que de sa faiblesse à coopérer au mal. Nous ne prétendons pas en appeler à la chronique des jugements sévères de l'histoire à l'égard de Louis XIII; mais, comme ces jugements ne sont jamais définitifs, nous voulons rapporter, à la décharge du roi qui laissa couper tant de têtes, par impuissance à les défendre, un de ces actes de vertu qui, tout simples qu'ils soient, demandent grâce

pour les plus grandes fautes, et que le jury de la postérité ne peut s'empêcher d'admettre à titre de circonstances atténuantes.

Le 10 mai de l'an 1625, mademoiselle d'Entragues arriva du fond de la Normandie à Saint-Germain-en-Laye, où l'amenait son oncle et tuteur, le vieux comte de Véraques, à l'effet de la présenter à la cour de Louis XIII. Ce voyage avait été enveloppé d'une sorte de mystère, qui n'eût pas manqué d'intriguer celle qui en était l'objet, si elle se fût souciée d'autre chose que de la toilette qu'elle aurait à sa présentation au château. Parti brusquement d'Entragues avec sa nièce, le comte de Véraques avait traversé la Normandie presque incognito, sans autre suite que quelques valets pour son équipage, et deux femmes pour le service de Marguerite. Il descendit paisiblement, à Saint-Germain, dans un modeste hôtel situé près de

la forêt, y installa, ou plutôt y cacha sa jeune compagne, comme un trésor qui devait être dérobé à tous les regards, et la quitta à la tombée du jour, en lui disant qu'il allait parler pour elle à M. le cardinal, et en la priant de se coucher sans attendre son retour.

Marguerite congédia ses femmes pour se livrer plus librement à ses pensées, et se mit à contempler, par la fenêtre de sa chambre, le château royal dont toutes les splendeurs devaient lui être révélées le lendemain. Il y avait une demi-heure qu'elle comptait de l'œil les lumières allumées à chaque fenêtre, quand la plus jeune de ses suivantes accourut lui dire :

— Mademoiselle, un cavalier, qui arrive de Normandie, couvert de sueur et de poussière, demande à vous parler à l'instant!...

Marguerite se leva tout effrayée, passa

avec sa femme de chambre dans une autre pièce, et ne put retenir un cri de joie, à la vue d'un grand et beau jeune homme qui vint lui baiser la main avec un empressement familier.

— C'est vous, monsieur le marquis de Crucé ?

— Oui, ma cousine.

— Et par quel hasard ?

— Vous allez le savoir, dit le jeune homme, en se laissant tomber dans un fauteuil près de la jeune fille, et en indiquant qu'il était gêné par la présence des deux femmes de chambre. Mademoiselle d'Entragues renvoya celle qui avait introduit M. de Crucé, et fit signe à celui-ci qu'il pouvait parler devant l'autre.

— Dites-moi d'abord, reprit Marguerite impatiente, comment vous avez su que j'étais parti pour Saint-Germain ? M. de Véraques

a cru devoir, je ne sais pourquoi, m'enlever d'Entragues aussi soudainement que mystérieusement. Prévenant à peine ma tante, il m'a empêchée d'annoncer mon voyage à qui que ce fût, même à vous...

— Surtout à moi! interrompit Crucé... d'un ton qui rendit la jeune fille involontairement pensive. — Aussi, poursuivit-il, je vous croirais encore en Normandie, si, fidèle à mon usage de vous porter chaque jour un bouquet du jardin de mon père, je n'étais allé avant-hier à Entragues pour vous remettre celui-ci...

En disant cela, le jeune homme tira de son sein un pétit bouquet de roses et de violettes qu'il y avait gardé machinalement. Marguerite se hâta de le prendre, quoiqu'il fût bien fané, et remercia le marquis par un regard plein de tendresse.

— Mais, mon cousin, fit-elle observer

avec une curiosité renaissante, ce n'est pas pour m'apporter ces fleurs que vous êtes accouru si précipitamment sur mes pas ?

— Je dois avouer que non, répondit Crucé. Un motif beaucoup plus grave... un soupçon terrible...

— Que dites-vous ? s'écria la jeune fille en se rapprochant de lui. Avez-vous pu douter de moi ?

— Jamais ! répartit le jeune homme ; et il serra avec ardeur la main que lui tendait timidement Marguerite. Mais, reprit-il aussitôt d'un air sombre, ce départ subit et singulier pour Saint-Germain, ce soin de le cacher à mon père et à moi, une coïncidence étrange avec quelques bruits odieux parvenus jusqu'à mon oreille, m'ont fait penser... qu'on pouvait avoir sur vous... des intentions... coupables.., que ma présence ici, mon bras peut-être, vous seraient nécessaires...

— Ah! mon Dieu, dit vivement mademoiselle d'Entragues, en quel péril me croyez-vous donc à Saint-Gçrmain?

— En péril d'honneur!

— Je ne vous comprends pas. M. de Véraques m'amène à la cour pour me présenter.

— Oui, pour vous présenter au roi...

— Eh bien?

Dans ce mot et dans le regard qui l'accompagna, l'âme de Marguerite se peignit si candide et si pure, que le marquis s'interrompit avec admiration et respect, comme un homme qui retient son haleine devant une glace, de peur de la ternir.

— Ma cousine, reprit-il à demi-voix, je ne puis vous en dire davantage. Outre que mes soupçons peuvent être faux (et Dieu le veuille!), ce n'est pas moi qui vous ferai rougir le premier, quand je viens ici pour

prévenir votre honte. Écoutez-moi seulement, comme votre meilleur ami, et promettez-moi une chose. Le comte de Véraques saura dès ce soir que je suis à Saint-Germain. Je viendrai vous voir chaque jour, à cet hôtel ou au château...

— Et vous m'apporterez, comme à Entragues, un bouquet qui ne me quittera pas de la journée? demanda Marguerite, en jetant un regard au marquis, et un sourire aux roses fanées qu'elle avait attachées sur son sein.

Les yeux de Crucé répondirent à cette douce sommation beaucoup mieux que n'aurait fait sa bouche; et, reprenant aussitôt sa pensée:

— Si donc, continua-t-il, des circonstances que je ne puis définir, mais que vous ne reconnaîtrez que trop facilement, amènent, quelqu'un de ces jours, la réalisation de mes

craintes; s'il vous est fait la moindre proposition offensante ou ambiguë; si un seul mot vous est adressé qui doive faire sortir mon épée du fourreau, prévenez-moi, présent, par un signe, absent, par une lettre; et, dans le cas où vous ne pourriez m'écrire, envoyez-moi le bouquet que je vous aurai offert le matin; je comprendrai qu'il vous faut un défenseur, et j'accourrai près de vous, *quelque ennemi que j'y doive trouver!*

Ces paroles furent prononcées d'un ton si solennel, que mademoiselle d'Entragues, combattue par la vague frayeur qu'elles lui inspiraient, et par le pressentiment, qu'elle n'osait exprimer, de leur exagération touchante, promit de faire ce qui lui était demandé, sans exiger elle-même d'autre explication.

Le marquis se retira, après avoir indiqué sa demeure et s'être engagé à revenir le len-

demain matin, à l'heure où il pourrait trouver le comte de Véraques.

La scène que nous venons de rapporter nous laisse peu de chose à dire sur Henri de Crucé et Marguerite d'Entragues. Parents et voisins de terre, âgés l'un de vingt-deux ans, l'autre de dix-sept, fiancés par leurs familles comme par eux-mêmes, ils s'aimaient naïvement et profondément, et n'attendaient pour s'unir que l'époque prochaine où le fils unique des Crucé pourrait offrir à l'orpheline des Entragues une position digne de leur commune naissance.

Quant au soupçon terrible que l'enlèvement de Marguerite par le vieux comte de Véraques avait jeté au travers des paisibles espérances de Henri, quelques mots le feront comprendre, s'il en est encore besoin. Sachant que la place de favorite était vacante à la cour et dans le cœur du roi de France,

et que Richelieu faisait chercher partout une beauté digne de la remplir; connaissant d'ailleurs le comte de Véraques pour le serviteur le moins scrupuleux et le plus dévoué des intérêts du cardinal et des caprices du roi, l'amoureux fiancé tremblait que l'honnête tuteur de mademoiselle d'Entragues ne voulût la présenter à la cour de Louis XIII beaucoup moins qu'à Louis XIII lui-même; et, entre autres circonstances réunies pour justifier ses craintes, le mystère qu'on lui avait fait du voyage de Marguerite lui inspirait des inquiétudes d'autant plus pénibles, qu'il n'osait les confier, ni à sa cousine, de peur de flétrir prématurément le sentiment qu'il appréciait le plus en cette âme virginale, ni au comte de Véraques, de peur de lui donner une idée funeste qu'il pouvait n'avoir pas conçue encore.

Henri eût moins hésité s'il eût connu les

intentions formelles du vieux gentilhomme. C'était réellement pour offrir sa belle nièce aux royales fantaisies qu'il était allé la chercher à Entragues. Honnête et galant homme d'ailleurs, le comte de Véraques était tout-à-fait de son temps, relativement à M. le cardinal et à sa majesté. Il ne connaissait de lois que la volonté de l'un et le bon plaisir de l'autre. Or, Richelieu *avait voulu* que mademoiselle d'Entragues *plût* à Louis XIII. Véraques s'était empressé d'obéir. D'ailleurs, dans le fond de son âme, il ne voyait rien de honteux pour sa nièce à devenir la maîtresse du roi de France et de Navarre. Assez de grandes dames se disputaient l'avantage de cette prostitution sous le manteau fleurdelisé; et si le tendre monarque agréait Marguerite, comme la plus belle et la plus digne, il lui ferait infiniment d'honneur. Ceci n'est pas de la morale, c'est de l'histoire.

Le lendemain, mademoiselle d'Entragues fut présentée à la cour. Malgré les remontrances de son oncle, que la présence imprévue de Crucé avait mis de fort mauvaise humeur, elle voulut avoir, pour toute toilette, une robe de satin blanc, garnie de point d'Alençon, quelques rangs de perles dans les cheveux, et un bouquet de roses pâles au côté. Sous cette simple parure, elle éclipsa les beautés les plus fières et les plus brillantes. Le roi ne la quitta pas des yeux durant une heure entière, et vingt gentilshommes affectèrent de porter sa couleur et de lui servir d'escorte, à la chasse qui suivit la réception.

Pendant une des évolutions de cette chasse, Marguerite ayant par mégarde laissé tomber son bouquet, le marquis de Crucé ne put le relever et le lui rendre sans disputer cet honneur à un capitaine de mousquetaires

Roger de Sivry, raffiné de renom, qui se faisait remarquer depuis le matin autour du nouvel astre, parmi ses satellites les plus empressés. Les deux rivaux se demandèrent réciproquement raison, et se donnèrent rendez-vous pour six heures, sous les murs du château. Celle qui était l'objet involontaire de cette querelle entendit bien échanger quelques paroles vives; mais, voyant aussitôt les deux parties reprendre leur sang-froid, elle crut le différend terminé à l'amiable, d'autant plus que la chasse s'acheva sans que la moindre inimitié se trahît entre les deux jeunes gens. En rentrant à Saint-Germain, le comte de Véraques et Marguerite se trouvèrent près du carrosse du roi. Louis XIII jeta à cette dernière un regard significatif, et annonça mystérieusement au vieux gentilhomme qu'il eût à conduire sa nièce, au coup de six heures, *dans les appartements particu-*

liers. La figure de l'oncle s'épanouit d'orgueil et de joie, et il se hâta d'apprendre à Marguerite qu'elle était invitée par Sa Majesté à retourner le soir même au château. La jeune fille, qui oubliait dans l'enivrement de jouissances inconnues les funestes pressentiments de son cousin, reçut cette nouvelle avec un plaisir qu'elle ne chercha point à dissimuler.

Le comte de Véraques fut plus qu'exact au rendez-vous de Louis XIII, qui, de son côté, se garda de manquer à la politesse des rois. Étonnée d'abord de se voir isolée avec son oncle dans une chambre du château où rien n'annonçait une réception, Marguerite fut bien autrement surprise lorsqu'elle vit le comte se retirer par une porte, pendant qu'une personne seule entrait par l'autre, et lorsqu'en cette personne elle reconnut le roi!... Sa première émotion cependant fut plutôt de la confusion que de la crainte.

Outre que la figure de Louis XIII n'avait rien de terrible ; — pour une jeune fille de ce temps, arrivée la veille du fond de sa province, ce n'était pas un homme, c'était le roi ! D'ailleurs, tout en profitant, dans ses intrigues amoureuses, des priviléges commodes de la royauté, ce monarque était, comme on sait, plus réservé qu'entreprenant, plus tendre que sensuel. Cherchant timidement des plaisirs partagés, il voulait être aimé comme il aimait lui-même, et il s'adressait d'abord au cœur de ses favorites. Marguerite sentit donc bientôt succéder, au respect exclusif que lui avait inspiré la première vue de son souverain, une sorte de confiance involontaire qui continua d'écarter de son esprit le sentiment réel de sa position.

Louis XIII s'approcha d'elle avec un doux empressement, la complimenta sur les succès de sa présentation, et se félicita lui-même

de la posséder à sa cour; puis, interrompant les humbles excuses qu'elle balbutiait, il se récria sur sa beauté, sa grâce et tous les charmes de sa personne. Il n'avait jamais vu son égale! elle était le chef-d'œuvre du Créateur!...

Ces louanges exagérées furent un éclair pour Marguerite. C'est ainsi que son cousin avait commencé à lui déclarer son amour. Le roi serait-il donc amoureux d'elle? Son innocence ne pouvant aller au delà de cette supposition, elle s'expliqua l'arrivée du prince par une surprise galante, et la retraite de son oncle par un acte d'obéissance passive; elle crut même se souvenir qu'en entrant Louis XIII avait fait signe au comte de s'éloigner. Quoi qu'il en fût, les regards et les paroles de Louis XIII ne tardèrent pas à changer ses soupçons en certitude. Il la contemplait tour à tour avec passion et avec

langueur, avec tristesse et avec ravissement; il lui adressait de longues phrases, entrecoupées de poses et de soupirs, sur la soif d'aimer qui tourmente le cœur de l'homme, sur la douce mission qu'a reçue la femme d'y satisfaire ici-bas, sur la vanité des autres sentiments et des autres jouissances de la vie, etc.

— Ah! s'écria-t-il tout à coup avec un abandon plein de mélancolie, ce sont les rois qui ont le plus besoin d'amour sur la terre! Ils sont si malheureux et si esclaves! C'est là la seule joie et la seule liberté qu'ils partagent avec le reste des hommes! — Tenez, Marguerite, continua-t-il en se penchant familièrement vers la jeune fille, vous avez vu aujourd'hui pour la première fois les pompes de ma cour et l'appareil de ma grandeur; tout cela vous a éblouie, n'est-ce pas? Eh bien! tout cela, voulez-vous savoir pour

quoi je le donnerais? Pour un regard de vos yeux, pour un mot de votre bouche, pour un signe de votre main, qui me diraient en ce moment que vous m'aimez comme je vous aime!

En parlant ainsi, Louis XIII s'était presque agenouillé devant mademoiselle d'Entragues, et son regard, sa physionomie, son attitude, attendaient une réponse; mais les paupières de Marguerite ne se relevèrent point, ses lèvres restèrent muettes, et sa main se retira tremblante de celle qui la pressait.

— Hélas! soupira le prince avec une douleur véritable, vous êtes insensible, mademoiselle!

Elle ne put s'empêcher de le regarder avec une compassion respectueuse.

— Parlez! parlez! reprit-il d'un air suppliant. Mon sort dépend d'un mot de vous!...

— Sire, dit alors une voix si faible qu'elle se faisait à peine entendre, que serait pour Votre Majesté l'amour d'une pauvre jeune fille, quand vous avez celui de tous vos sujets, celui surtout... de... la reine?...

Le reproche que renfermaient ces derniers mots fit passer un nuage sur le front de Louis XIII. Sa conscience n'était pas à l'épreuve du remords, et il se hâta de répondre, autant à lui-même qu'à Marguerite : que, les affections n'étant pour rien dans les alliances des rois, il leur fallait bien chercher le bonheur hors du mariage.

— Mais c'est le chercher hors de l'honneur, sire! osa repartir la jeune fille.

Le souvenir de son fiancé et de ses craintes commençait à lui revenir en mémoire, et elle comprenait que son étrange position ne pouvait se prolonger plus longtemps.

— L'amour de Louis XIII ne déshonore

personne devant les hommes, fit observer le monarque avec quelque fierté; quant à Dieu, ajouta-t-il d'une voix caressante, ne craignez pas de l'offenser, Marguerite, mon bonheur sera votre excuse auprès de lui.

Il reprit la main qui lui avait été rétirée, il la pressa avec une nouvelle tendresse, et, après quelques supplications humblement repoussées, il finit par y poser ses lèvres tremblantes. Alors, le respect et la pudeur luttant dans l'âme de mademoiselle d'Entragues, son trouble fut au comble, et elle supplia le prince à son tour.

— Sire, dit-elle en joignant les mains, vous êtes trop généreux pour abuser de la situation pénible où vous avez réduit une pauvre sujette; ne me forcez pas d'oublier ce que je dois à Votre Majesté, pour vous rappeler ce que vous me devez à moi-même. Permettez-moi de vous quitter, sire, de re-

tourner près de mon oncle, qui m'attend sans doute avec une juste impatience.

Louis XIII la retint avec un sourire qui la fit trembler.

— Votre oncle ne vous attend point, dit-il avec une expression particulière; soyez sans inquiétude de ce côté.

A ces mots, un pressentiment traversa le cœur de Marguerite. Elle s'éloigna brusquement du roi, et courut à la porte par laquelle était sorti le comte de Véraques.

— Fermée! s'écria-t-elle, pâlissant et chancelant d'horreur et d'effroi devant l'odieuse vérité qu'elle ne pouvait plus méconnaître.

— Ah! sire! ajouta-t-elle, en jetant à Louis XIII un regard qui rendit le front royal aussi rouge que le sien était pâle.

— Marguerite, balbutia le monarque, avec un embarras et une soumission qui n'avaient

rien de simulé, ne croyez pas que j'aie songé un seul instant, que j'aie espéré obtenir par de tels moyens...

Mais mademoiselle d'Entragues ne l'écoutait plus. Posant ses deux mains sur son visage pour recueillir ses idées et ses souvenirs, elle s'était rappelé la promesse qu'elle avait faite à Henri de le prévenir immédiatement si ses craintes se réalisaient. Elle ne les comprenait que trop maintenant, ces mystérieuses craintes de l'amour!

Mais comment avetir, comment faire venir le marquis de Crucé?

Pendant qu'elle était en proie à cette perplexité cruelle, elle s'approcha machinalement d'une fenêtre, ouverte sur un terrain désert, communiquant avec la campagne. Là, un spectacle inattendu fixa son attention. Près du fossé, sous les murs mêmes du château, deux gentilshommes venaient de mettre l'é-

pée à la main et commençaient à se battre (1). Frappée de la ressemblance de l'un d'eux avec son cousin, Marguerite se souvint de la querelle de la chasse, et poussa un cri de terreur en reconnaissant dans les deux combattants le marquis de Crucé et le capitaine des mousquetaires.

— Grand Dieu ! dit-elle, prête à défaillir, là la mort pour lui ! et ici la honte pour moi !...

Et, n'écoutant que son premier mouvement, elle allait réunir ses forces afin de jeter aux adversaires un cri qui pût les arrêter, lorsqu'une idée plus simple et non moins sûre lui vint à l'esprit. Elle arracha de sa ceinture le bouquet de roses blanches dont elle ne s'était pas séparée depuis qu'elle l'a-

(1) La loi sur le duel, dont Richelieu tira plus tard un parti si impitoyable, n'était pas encore en vigueur à cette époque. Les gentilshommes se battaient partout librement.

vait reçu le matin des mains du marquis, et, le lançant par la fenêtre de toute la force de son bras, elle l'envoya tomber jusqu'aux pieds des combattants.

— Que faites-vous, mademoiselle? s'écria le roi stupéfait.

— J'appelle mon défenseur à mon secours, répondit la jeune fille avec exaltation.

Et, comme le prince ne comprenait pas encore :

— Sire, poursuivit-elle sans changer de ton, celui à qui j'ai jeté ce bouquet est un loyal gentilhomme, le marquis de Crucé, mon fiancé et mon cousin, lequel expose ouvertement sa vie pour mon amour, tandis que vous attaquez mon honneur derrière une porte close. Mon bouquet va lui apprendre que je suis en danger, et vous allez le voir accourir à mon aide. Hâtez-vous donc, sire,

de me laisser le rejoindre, si vous ne voulez pas qu'il vienne me chercher jusqu'ici !...

En effet, le duel avait cessé subitement à la chute du bouquet; Crucé l'avait relevé en jetant un rapide coup d'œil à la fenêtre d'où il venait, avait échangé deux mots avec son adversaire... et s'était élancé vers l'entrée du château.

Pendant que Marguerite s'applaudissait d'avoir fait trève au péril de son fiancé, beaucoup plus qu'au sien propre, Louis XIII, singulièrement frappé de ce qu'il venait de voir et d'entendre, la considérait en silence avec une admiration mêlée d'attendrissement. Tout à coup il poussa un profond soupir et alla frapper trois coups à la porte de la chambre. Véraques parut.

— Le marquis de Crucé, dit froidement le roi, va se présenter à la grille du château;

qu'on aille l'y chercher et qu'on l'amène ici!

Le vieux comte fut pétrifié de surprise, et ne se décida à transmettre l'ordre du prince que sur une nouvelle injonction de celui-ci.

Mademoiselle d'Entragues, effrayée du ton de Louis XIII, crût qu'elle l'avait offensé, et que le châtiment de sa faute allait tomber sur son cousin.

— Sire, dit-elle, en faisant un mouvement pour se jeter à deux genoux, que votre majesté ne punisse que moi, si elle doit punir quelqu'un.

Le roi la releva sans lui répondre et sans la regarder; de sorte qu'elle était plus tremblante que jamais, lorsque le comte de Véraques rentra avec Crucé. Ce dernier avait la main droite dans son pourpoint, et sa manche était tachée de sang; il calma tout d'abord la terreur de Marguerite à cette vue, en lui faisant signe que ce n'était rien.

— Marquis, demanda Louis XIII d'une voix grave, vous aimez sincèrement mademoiselle d'Entragues?

Le jeune homme regarda sa cousine et montra son bras blessé...

— Eh bien! reprit doucement le roi, vous êtes dignes l'un de l'autre!

— Le comte de Véraques, continua-t-il, en lançant un regard sévère au vieux gentilhomme ébahi, m'a demandé mon consentement à votre mariage; je vous le donne, et pour vous, marquis, j'y joins un régiment de dragons.

Crucé demanda de l'œil à sa cousine si cette offre était pure; et, parfaitement rassuré par un regard, il s'unit à elle et à son oncle pour témoigner sa reconnaissance au généreux monarque.

— Plaignez-moi au lieu de me remercier, murmura Louis XIII à Marguerite, en lui

laissant voir une larme dans ses yeux, car je vous perds au moment où je vous aime.

En rentrant dans ses appartements, le roi trouva trois condamnations à mort, que Richelieu lui avait fait remettre, dans l'espoir qu'il les signerait sans les lire, par distraction ou par reconnaissance. Le cardinal estimait qu'un cœur de favorite valait bien trois têtes de gentilshommes. Mais cette fois il se trompait. Louis XIII lut les trois arrêts, et les déchira. Cette journée fut la meilleure, sinon la plus heureuse de sa vie.

En achevant cette seconde lecture, lady Varner posa négligemment sur la petite table le manuscrit de son ermite?... Madame de Saint-Vital y jeta un regard à la dérobée, comptant reconnaître ou du moins observer

l'écriture. Mais quelle fut sa surprise, lorsque la jeune Anglaise lui mit le manuscrit entre les mains, en souriant d'avance de l'inutilité de ses recherches!...

Le manuscrit fit en effet le tour de la *Chambre de la Reine*, sans que personne y trouvât le moindre soulagement à sa curiosité. Seulement, chacun remarqua que le capitaine le considérait avec plus d'avidité que les autres, et qu'à lui seul l'écriture semblait rappeler un vague souvenir. Il tressaillit en froissant le papier, jeta un regard de lynx à sa femme, et sortit brusquement de la chambre.

Alors la châtelaine rougit en échangeant un signe avec lady Varner... Mais presque aussitôt le capitaine rentra d'un air calme et rassuré.

Les invités se retiraient sans en savoir plus long, quand Guénolé vint, tout haletant, remettre une lettre à sa maîtresse...

Un pressentiment dit à tout le monde que cette lettre renfermait une nouvelle capitale!...

En effet, madame de Kerdaniel, en l'ouvrant, ne put retenir un cri de joie; elle serra la main de lady Varner, qui faillit s'évanouir de bonheur... et, s'apercevant alors seulement qu'elle était l'objet de l'attention générale, elle promit solennellement à ses convives, POUR LE LENDEMAIN MATIN, L'EXPLICATION DÉFINITIVE DE TOUS LES MYSTÈRES DE LA RAMÉE!...

XVII.

EXPLOSION. — DUEL.

Voir le but et le toucher sont deux. Entre la coupe et les lèvres il y a encore un abîme, comme il a été dit ailleurs. Le calme qui, après tant d'intermittences, semblait rétabli à Cernan, ne devait pas être de longue durée... L'orage fut d'autant plus violent qu'il s'é-

tait fait attendre davantage : et voici comment il éclata.

Toutes les dames étaient réunies chez madame de Preuil, prêtes à se rendre à cette réunion qui devait combler leurs vœux, impatientes d'aller apprendre enfin cette histoire, si attendue, de la Ramée!...

Leur impatience s'était encore accrue, si la chose était possible, par l'arrivée de M. de B***, le Parisien (comme on l'appelait l'année précédente), qu'une chaise de poste avait déposé, au point du jour, devant la grille du château.

Il était environ deux heures après midi. Les habitués du *Lion-d'Argent*, fidèles à leur poste, poursuivaient leurs éternels commentaires sur les loups-garoux de la ferme, sur le Chinois et l'Espagnol, sur le portefeuille et sur la lettre de la châtelaine, sur le personnage de lady Varner, sur les humeurs

changeantes de M. de Kerdaniel et sur la soudaine arrivée du Parisien...

Merluchon seul brillait par son absence; on verra bientôt pourquoi...

Ces dames n'attendaient plus pour partir que le retour de M. de Preuil. Il était sorti de fort bonne heure, contre son usage, et avait fait promettre à sa femme de ne pas se rendre au château sans lui.

Un quart d'heure se passe sans que M. de Preuil reparaisse.

Encore un quart d'heure... et il ne revient pas!...

Une demi-heure, une heure s'écoule, et point de M. de Preuil!...

Ces dames commencent à n'y rien comprendre. L'inquiétude s'empare de madame de Preuil. L'agitation de ses compagnes l'exalte encore, loin de la calmer. Elle envoie tous ses domestiques à la recherche de

son mari. — Les domestiques courent chez toutes les connaissances de madame de Preuil, et reviennent l'un après l'autre sans nouvelles...

Une demi-heure se passe encore pendant ces perquisitions... Il est près de trois heures et demie... Madame de Preuil, ne sachant plus que faire, tombe sans connaissance...

Alors, enfin, M. de Preuil arrive... mais dans quel état, bon Dieu !... L'ancien attaché d'ambassade était l'homme le plus calme, le plus régulier, le plus compassé du monde... Qu'on se le figure donc, le visage enflammé, les yeux hagards, la perruque de travers, — et l'on aura une idée de l'épouvante de toutes ces dames...

— Ah ! mon Dieu !

— Juste ciel !...

— Qu'avez-vous, mon cher monsieur ?

— Qu'est-il arrivé, mon bon ami?

— Parlez! parlez, de grâce!

— A-t-on voulu vous assassiner?

— Venez-vous de vous battre avec quelqu'un?

M. de Preuil se laisse tomber dans un fauteuil, en balbutiant :

— A peu près!...

Sur ce mot, les exclamations de recommencer de plus belle... les hommes de s'interroger avec étonnement, les femmes de se presser autour du diplomate, et madame de Preuil de l'inonder d'eau de fleurs d'orange.

— D'où viens-tu enfin, mon bon? lui demande-t-elle, après s'être assurée qu'il n'a aucun mal.

— Je viens de chez M. de Kerdaniel et de chez M. Valinski, répond M. de Preuil en s'éventant avec son chapeau...

— Chez M. de Kerdaniel et chez M. Valinski !

Personne, en effet, ne se fût douté qu'il pût être là... et ces deux maisons étaient les seules où ses domestiques ne fussent point allés le quérir.

— Et que faisiez-vous chez ces deux messieurs? reprit la baronne de Saint-Vital, au nom des plus pressés.

— Je vais vous raconter cela... repartit le diplomate avec un énorme soupir... Mais laissez-moi me remettre encore un peu... car mon récit sera long et terrible... et j'ai besoin de recueillir mes idées.

Tout le monde se rangea autour de M. de Preuil, pendant qu'il soufflait, s'essuyait, s'éventait et se mouchait...

— Nous n'irons donc pas au château ce matin? dit timidement une des demoiselles de Sarmilly, célèbre par son exactitude...

L'ancien attaché d'ambassade fit un brusque mouvement d'épaules et retrouva l'ironie de son sourire diplomatique.

— Au château ! aller au château !... répondit-il en élevant et en abaissant les deux mains... Il va s'y passer quelque tragédie sanglante, au château !...ajouta-t-il à voix basse.

— Une tragédie sanglante !...

— Oui... le volcan a fait explosion...M. de Kerdaniel ne se connaît plus... L'amiral s'en mêle... Vous connaissez la violence de cet homme. — Pauvre châtelaine, je ne sais si elle est vraiment à blâmer, mais à coup sûr elle est bien à plaindre.

— Voyons donc ! voyons donc ! s'écria tout le monde, contez-nous cela en détail... et commencez...

— Par le commencement... c'est ce que je vais faire, dit le diplomate... Encore un verre d'eau sucrée, madame de Preuil.

Le diplomate se désaltéra pour la dixième fois et s'exprima ainsi :

« Il était sept heures, je venais de me réveiller avec mon exactitude ordinaire, et j'ouvrais le *Journal des villes et des campagnes*. Soudain mon domestique entre sans frapper. Sans frapper! Il n'avait pas fait cela depuis la révolution de juillet! — Je devine tout de suite qu'il se passe quelque chose ! En effet!... Il me remet une lettre pressée, —un griffonnage. — M. de Kerdaniel me priait de passer au château. Je me dis, il y a quelque chose, c'est positif!... je m'habille et je cours à Cernan...Le capitaine m'attendait à la grille...Figurez-vous un homme... un homme à l'envers!... j'eus peine à le reconnaître... Il froissait ou plutôt déchiquetait entre ses doigts un papier.

— Quel était ce papier? s'écria madame de Saint-Vital, avec véhémence...

Le diplomate fit une pause et s'essuya le front.

— Quel était ce papier? reprit convulsivement la baronne. La respiration me manque, monsieur! quel était ce papier?...

— Ce papier était une lettre, répondit naïvement M. de Preuil?

— Une lettre! de quelle couleur?

— Comment! de quelle couleur!...

— Oui, était-elle blanche ou azurée?

— Au fait... vous me le rappelez... le papier avait une teinte d'azur.

— C'est cela!... s'écrièrent toutes les dames à la fois... La lettre de la châtelaine à Charles! cette lettre surprise par Merluchon... et que celui-ci aura envoyée sous enveloppe au capitaine!... Poursuivez, monsieur de Preuil, nous sommes tout oreilles.

— Je poursuis, reprit le diplomate, à qui cette interruption avait donné le temps de se

calmer. Le capitaine me saisit vivement la main et m'entraîne vers le petit bois. — Monsieur de Preuil, me dit-il; vous êtes un homme d'honneur! j'ai besoin de vous pour une affaire d'honneur; il est inutile de vous en dire plus long. — Je trouvais cependant l'explication un peu laconique; mais non-seulement il ne rouvrit pas la bouche, il m'imposa encore le plus absolu silence. L'amiral nous attendait dans le bois avec des épées et des pistolets. — Bon! me dis-je en voyant le loup de mer, il s'agit de se couper la gorge; mais avec qui? L'amiral était dans un paroxysme de rage concontrée; sa figure avait des teintes violettes mêlées de noir, le sang lui sortait par les yeux. — Voilà notre homme! lui dit le capitaine.—C'est bien! répondit-il en mettant les pistolets sous son paletot. Marchons! Et tous deux marchèrent en effet, sans attendre mon consente-

ment. J'osai toutefois demander au capitaine où nous allions. Il me dit : — Chez M. Valinski!... Ce mot expliquait tout. Je me résignai. Nous montons en voiture devant la grille, et nous arrivons chez le docteur. — Il était levé et lisait ses lettres; il devint pâle comme un mort en apercevant le capitaine, et frissonna sous le premier regard du terrible amiral. — Excusez-moi si je vous interromps dans la lecture de votre courrier, lui dit froidement M. de Kerdaniel... Voici une lettre que vous devez connaître; je viens vous demander à qui elle était adressée? Et le capitaine montra au docteur le papier tordu par ses doigts frémissants... — Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur, répondit M. Valinski en s'efforçant de cacher son trouble... — Vous le savez parfaitement, au contraire, dit l'amiral, car vous tremblez des pieds à la tête... monsieur le docteur!...

Ces mots rendirent le médecin aussi rouge qu'il avait été pâle. Il retrouva le plus admirable sang-froid et répéta d'une voix imposante : — Cette lettre ne me regarde en quoi que ce soit, je ne dois ni ne veux la connaître ; s'il vous faut un espion ou un délateur, cherchez-les ailleurs que chez moi, messieurs !... La conversation se continua sur ce ton pendant un quart d'heure. Le capitaine et l'amiral s'emportaient à mesure que le docteur se contenait davantage. Je rends justice à celui-ci : je n'ai jamais vu un plus beau flegme, une plus imperturbable dignité, moi qui ai connu feu M. le prince de Talleyrand ! A la fin, comme je m'y attendais, l'amiral cassa les vitres et prétendit obtenir de force la réponse aux questions qu'il faisait. Il eût empoigné le docteur au collet, si son fils ne l'eût arrêté en rougissant. — Monsieur, dit alors le capitaine au docteur,

vous êtes libre de me refuser ce que je vous demande; mais, comme je suis sûr que vous connaissez la personne à qui cette lettre était adressée, je vous rends responsable de votre silence; et, ne pouvant m'adresser à cette personne elle-même, c'est à vous que je m'adresse pour obtenir satisfaction. — C'est un défi, capitaine? — Oui, docteur. Voilà mes deux témoins, cherchez les vôtres; je vous donne une heure et je vous laisse le choix des armes.

— Très bien! s'écria le loup de mer, en tirant les deux pistolets de son paletot.

Nous regardions tous trois le docteur. Il resta deux minutes sans répondre; j'espérai qu'il refuserait de se battre. Je me trompais. — Monsieur de Kerdaniel! dit-il solennellement au châtelain, je jure devant Dieu et devant les hommes que cette lettre, où vous voyez une si grave insulte à votre hon-

neur, ne touche à cet honneur en aucune façon ! je jure que vous vous repentirez de ce que vous voulez faire, comme de tout ce que vous venez de dire... Mais si ce serment ne peut vous suffire, je suis à votre disposition et je choisis l'épée... — Dans une heure, derrière le bois de Cernan ! répondit le capitaine. — Derrière le bois de Cernan dans une heure ! reprit M. Valinski... Nous nous séparâmes sur ces mots... et me voilà ! conclut le diplomate avec un énorme soupir...

— De sorte que dans une heure vous irez les voir se couper la gorge !... s'écria madame de Preuil éperdue d'épouvante...

— Comme vous le dites, madame, repartit l'ancien attaché : en fait de duel comme en fait de jeu, les diplomates eux-mêmes n'ont qu'une parole...

Il faudrait un volume pour consigner toutes les réflexions qui suivirent le récit de

M. de Preuil. On se les figure assez sans que nous les répétions ici. Il suffira de dire que jamais l'imagination de ces dames n'avait d'aussi loin dépassé les bornes du possible!...

L'invisible génie qui répand les mauvaises nouvelles avait déjà annoncé à tout Saint-Marc le duel de M. de Kerdaniel et de M. Valinski... Merluchon, l'auteur de toute cette explosion, allait et venait par la ville, épiant les moindres résultats de sa belle équipée, échangeant avec le facteur, son complice, les regards de l'incendiaire qui suit les progrès de son œuvre...

Tout à coup un nouvel incident vient mettre au comble l'anxiété générale. M. de Kerdaniel, inspiré par son père, est monté à cheval et a couru à la Ramée... Il va y trouver sans doute l'homme qu'il cherche, le Charles du bal de l'Opéra, celui à qui s'a-

dressait la lettre de sa femme !... Et que va-t-il se passer entre eux dans cette entrevue terrible ? Le sang coulera sans doute, le sang de l'un ou de l'autre, le sang de tous les deux peut-être !... Dans l'attente de cet horrible dénoûment, madame de Kerdaniel et lady Varner se sont, dit-on, évanouies au milieu de la *Chambre de la Reine*... Merluchon n'a pas plus tôt appris ces évènements qu'il vole à la ferme enchantée... Jamais ses pieds n'ont effleuré la terre avec une telle vitesse !... Mais il revient plus promptement encore qu'il n'est allé... et il revient sans aucune nouvelle... Il a trouvé la Ramée déserte... les portes closes... Plus de Chinois, ni d'Espagnol !... tout cela s'est évanoui dans les airs !... Et le capitaine n'aura pas été plus heureux évidemment !... Qu'est-ce que tout cela veut dire ? la Ramée n'était-elle donc, en effet, peuplée que de fantômes ? Les loups-

garoux inventés par la terreur étaient-ils une vérité?... Telles sont les questions qu'on s'adresse dans toute la ville, depuis le salon de madame de Preuil jusqu'à la porte du *Lion-d'Argent*.

Cependant, l'heure du duel approche... Malgré la résistance de madame de Preuil, l'ancien diplomate met son plus bel habit, sa cravate la mieux empesée, et se dispose à se rendre au fatal rendez-vous. Justement le capitaine, revenant de la Ramée, repasse haletant, bride abattue, à travers la ville...

Mais quelles sont ces deux voitures qui semblent le poursuivre au galop de huit chevaux couverts de sueur et de poussière?...

L'une s'arrête devant la grille de Cernan, et y dépose madame de Kernalo, arrivant de Paris.... A sa rencontre s'avancent la châtelaine et lady Varner, pâles et défaillantes, soutenues par M de B***, le Pari-

sien. Les trois femmes s'embrassent en poussant un seul cri, et s'enferment, loin de tous les yeux, dans la *Chambre de la Reine*.

L'autre voiture a fait le tour du parc, en a franchi mystérieusement la petite grille, et s'est perdue sous l'épais ombrage des avenues.... Les portières en étaient fermées et les stores baissés, si soigneusement, que personne n'a pu y remarquer qui que ce fût. Merluchon seulement, guetteur infatigable, a reconnu, à la fatigue des chevaux, qu'ils traînaient plus d'un voyageur, — bien que l'état de la voiture indiquât qu'elle ne venait pas de loin....

Les esprits en étaient là..., et M. de Preuil allait partir, quand le Parisien s'élance de la grille du château. Sa figure rayonnante contraste avec la stupeur générale.... On se souvient que, l'année précédente, il appa-

rut ainsi, comme un messager de paix et de bonheur.... Il traverse le pont et les quais, court tout droit chez madame de Preuil, entre au moment même où sortait le diplomate, le retient, en souriant, par l'habit.... et demande à ces dames pourquoi elles se font ainsi attendre?...

— Attendre!... Comment cela?... On nous attend au château!.... s'écrie tout le monde au comble de la surprise.

— Sans doute, répond M. de B*** avec le même sourire.... N'est-ce pas aujourd'hui la dixième réunion de la *Chambre de la Reine*?

— Nous le savons parfaitement.... et nous allions partir.... Mais vous ignorez donc, monsieur, ce qui vient de se passer à Cernan?...

— Je sais tout!... Et vous allez tout savoir! reprend le Parisien...

Et, donnant un bras à l'ancien diplomate, l'autre à la baronne de Saint-Vital, il entraîne toute la troupe, en disant :

— Qui m'aime me suive!

LA CHAMBRE DE LA REINE.

Sixième partie.

LES MYSTÈRES DE LA RAMÉE.

XVIII.

HISTOIRE DE L'AUTRE MONDE.

La gaîté affectée du Parisien n'avait trompé personne sur la gravité des choses qui allaient se passer au château. D'ailleurs, la solennité de certaines physionomies, le trouble et la stupeur de quelques autres, ne pouvaient laisser aucun doute à cet égard. La

réunion de la *Chambre de la Reine* était au grand complet. Madame de Kerdaniel était étendue dans sa chaise longue, comme si elle eût encore relevé d'une cruelle maladie. Sa belle figure exprimait la résignation d'un accusé qui a longtemps supporté le poids de l'injustice et qui va enfin se laver aux yeux de ses juges les plus prévenus. Madame de Kernalo, l'ex-gouvernante, en reprenant sa place auprès de sa maîtresse, avait repris aussi sa morgue et son importance comique, et se rengorgeait dans le rôle providentiel qu'elle venait de jouer. Le capitaine se tenait debout et immobile devant la haute cheminée, en face de la châtelaine, qu'il étudiait d'un regard perçant et continu. Auprès de lui, l'amiral s'apaisait en grondant comme un torrent qui rentre dans son lit.... et à quelque distance de tous deux, le docteur Valinski attendait, calme

et froid, sa justification. Tous les convives étaient épars dans la chambre, n'osant dire un mot ni faire un mouvement, écoutant et regardant, oreille et bouche béantes, comme des figurants au dernier acte d'une tragédie.... Les plus curieux à observer étaient M. de Preuil et le receveur Gachet.

Le premier, ne pouvant comprendre tant de calme après tant d'orages, semblait demander à tout le monde :

— Eh bien! ce duel n'a donc pas lieu, définitivement?...

Le second, dérouté par ce qu'il voyait et entendait depuis le matin, avait l'air mystifié d'un homme qui a cru savoir quelque chose et qui n'a rien su; mais il partageait d'avance le triomphe de celle dont il s'était fait le champion volontaire.

Une seule personne manquait à la réunion, c'était lady Varner, — et chacun sentait

qu'un nouveau mystère se cachait sous cette absence.

Quant aux voyageurs inconnus introduits au château par la petite grille du parc, — personne ne savait ce qu'ils étaient devenus... Mais on ne tarderait pas, sans doute, à recevoir de leurs nouvelles...

Après quelques minutes de silence, madame de Kerdaniel se releva sur sa chaise, sembla demander du courage à Dieu par un regard, et s'exprima ainsi :

— Il y a dans cette chambre une femme qui a été accusée légèrement de la faute la plus grave. Cette femme savait tous les soupçons, toutes les injures qui pesaient sur son honneur... elle les a supportés tant qu'un autre devoir lui a imposé silence... Mais aujourd'hui, mais depuis une heure, le sceau mis sur ses lèvres a été levé par la Providence. Elle peut parler enfin ; elle peut répondre à

ses accusateurs. — Et, comme l'outrage a été public, elle a voulu que la réparation fût publique aussi. — Cette réparation sera l'explication des mystères de la Ramée; je vous l'avais promise, la voici. C'est, à double titre, une HISTOIRE DE L'AUTRE MONDE; car elle nous reporte en Amérique, et il s'agit d'un mort ressuscité.

On se figure quelle attente, quelle impatience et quel intérêt excita un pareil début parmi les auditeurs de madame de Kerdaniel. Elle sourit doucement en voyant les dames baisser les yeux, et les hommes se rapprocher d'elle avec tous les signes d'un enthousiasme chevaleresque; puis, regardant de son plus adorable regard son mari et son beau-père, elle parut leur dire : — Écoutez-moi bien, vous surtout, car c'est à vous particulièrement que je m'adresse !

— Il y a plusieurs mois de cela, dit la châtelaine; c'était en mer, près des côtes d'Afrique, sur la frégate de l'État la *Vigilante.* L'officier de garde venait de prendre le premier quart de nuit, et la lune seule éclairait le ciel et l'océan. Le calme le plus profond régnait à l'entour, en même temps qu'une sorte d'obscurité transparente. On voyait cependant les montagnes du rivage se dresser à l'horizon, comme une zone de brume sombre, et un navire, plus petit que la *Vigilante,* glisser à un demi-mille environ sur une ligne parallèle.

Aucune lumière ne brillait plus à bord de la frégate, si ce n'est la lumière de l'habitacle, et une lampe de nuit suspendue au plafond d'une chambre de l'arrière. Dans cette chambre, il y avait une jeune femme de la plus grande beauté, une de ces beautés énergiques et enfantines tout à la fois, comme le

soleil de l'Amérique ou de l'Inde en fait seul éclore.

(En prononçant ces mots, madame de Kerdaniel tourna instinctivement les yeux vers la chambre de lady Varner, et chacun soupçonna que la belle passagère de la *Vigilante* et la belle Indienne pourraient bien être la même personne.)

— Cette femme n'était pas seule, un jeune homme se trouvait avec elle. Ce jeune homme était aussi beau qu'elle était belle, et tout semblait en parfaite harmonie entre eux deux. Cependant, c'était malgré la jeune femme que le jeune homme était là... et plus d'une fois elle l'avait prié de se retirer de la chambre... Pourquoi donc le repoussait elle ainsi ? et pourquoi s'obstinait-il à rester ? Leurs noms et leur histoire en donneront les motifs.

Anna (nous appellerons ainsi la jeune

femme) était une riche veuve, qui venait de l'Inde avec une de ses parentes et une suite analogue à sa fortune. Elle était fiancée à un jeune officier de la marine de France, M. Charles de Montfort.

(La châtelaine appuya sur ce nom de CHARLES; tout le monde tressaillit et redoubla d'attention.)

— M. de Montfort revenait lui-même en France, après de longues courses dans l'Amérique et dans l'Inde; il n'avait plus, ou presque plus de famille, et tout le monde le croyait mort, dans son pays. Il montait le petit navire qui naviguait de concert avec la *Vigilante,* et dont le prince de *** lui avait délégué le commandement.

Ce prince, que je nommerai le prince Albéric, était moins distingué encore par sa naissance que par ses éminentes qualités. Doué de tous les avantages du corps et de

l'esprit, marin consommé à l'âge où l'on entre dans la carrière, aimé autant qu'admiré de tous ses camarades, à qui sa cordialité faisait oublier les priviléges de son rang, il n'avait qu'un défaut, mais un défaut vraiment royal, le défaut de François Ier, de Henri IV et de Louis XIV, ce que l'indulgence française est convenue d'appeler la galanterie. Le prince ne pouvait voir une belle femme sans en devenir amoureux; il ne pouvait être amoureux sans déclarer son amour, et il le déclarait rarement sans le faire partager.

Or, le jeune homme qui se trouvait avec lady Anna n'était autre que le prince Albéric, et lady Anna était la première femme qui eût osé repousser ses avances.

Le prince n'avait cependant négligé aucun moyen de plaire à lady Anna. Il lui avait offert à son bord une hospitalité magnifique; il s'était, en quelque sorte, dépouillé lui-

même des prestiges de la royauté pour la créer reine à sa place. Enfin, voyant combien le voisinage de M. de Montfort lui portait ombrage, il l'avait éloigné pour quelques jours, en l'honorant d'un commandement sous ses ordres.

Mais toutes ces précautions étaient inutiles, car Anna avait donné son cœur à Charles, et c'était à Charles seul qu'elle voulait appartenir. Provoqué par cette résistance même, qui avait d'ailleurs pour lui l'attrait de la nouveauté, le prince avait résolu de triompher à tout prix, il avait choisi ce soir-là pour tenter les grands moyens, et il s'était introduit avec cette intention dans la chambre de la jeune femme.

Il avait encore choisi ce soir-là, parce qu'il savait que lady Anna serait seule, ses femmes s'étant retirées de bonne heure dans leurs cabines, et sa cousine l'ayant quittée pour

la première fois, à la suite d'une indisposition qui la retenait au lit.

Tout reposait donc à bord de la *Vigilante*, excepté le prince et lady Anna; et le seul bruit qui vint interrompre leurs paroles était le gémissement des vagues coupées par l'éperon du navire.

Pendant quelques instants, la jeune femme resta assise, les yeux baissés, — et le jeune homme debout devant elle, le regard attaché sur son front. Elle affectait de répondre tout haut aux paroles qu'il lui adressait tout bas, ne voulant lui accorder ni les avantages ni les encouragements du mystère. Bientôt le prince se rapprocha insensiblement; ses supplications devinrent plus tendres et plus pressantes; il ferma l'oreille à l'ordre qui lui fut donné de sortir, et la jeune femme s'étant levée de son siége, il plia le genou devant elle et lui prit la main. Alors ce fut

elle-même qui voulut quitter la place, mais le prince osa la retenir... L'écho seul de la petite chambre entendait ce qu'ils se disaient en ce moment, comme la lampe qui les éclairait à demi était le seul témoin de cette scène...

Mais tout à coup un autre témoin paraît, et le plus inattendu comme le plus redoutable... Une main pousse la porte, une figure se dessine sous le pâle rayon de la lampe... et la jeune femme et le prince reconnaissent Charles de Montfort!...

Au même instant, comme pour ajouter à la terreur de cette apparition, un coup de vent terrible éclate au-dessus du navire... Un de ces orages soudains et funestes, connus sous le nom de grains-blancs, assaille avec fureur la *Vigilante*...

Le prince, tournant le dos à Charles, n'avait pu en être reconnu d'abord.., Sa première

pensée fut de conserver cet avantage; et, frappant la petite lampe du pommeau de son épée, il plongea la chambre dans une obscurité complète... Les dernières lueurs de la lune, étouffées par l'ouragan, venaient justement de mourir aux fenêtres...

Alors il se passa dans cet étroit espace une scène impossible à décrire... Lady Anna était renversée sur un divan... Le prince et l'officier se cherchaient en frémissant dans l'ombre... Le vent et la pluie sifflaient au-dessus de leurs têtes... Les vagues pesamment soulevées mugissaient au-dessous d'eux; tout s'agitait et craquait dans la petite chambre... Les cris des matelots, les coups de sifflet, les ordres hurlés dans les porte-voix, interrompaient seul le silence...

— Un homme ici! Il y a ici un homme, dit enfin Charles d'une voix sourde; cet homme m'entend! qu'il me réponde!...

Cet appel convainquit le prince qu'il n'était pas reconnu. Il se garda bien de prononcer un seul mot.

— Qui êtes-vous? reprit Charles en s'élançant aveuglément dans la chambre.

Pas de réponse.

— Qui êtes-vous, répèta l'officier, tirant cette fois l'épée d'une main convulsive...

Pas de réponse encore.

— Parlez, si vous avez de l'honneur! parlez, ou vous êtes mort!

Cette fois un mot étouffé retentit dans l'ombre, et une lame sortit en grinçant du fourreau...

Lady Anna pousse un cri... Les deux adversaires choquent l'épée au hasard... et deux éclairs jaillissent au milieu des ténèbres...

Tout à coup, l'un des deux s'arrête. — Un soupir comprimé s'échappe d'une poi-

trine. Une voix crie : Vous êtes touché !... La porte s'ouvre brusquement, — et un seul homme reste dans la chambre...

Quel est cet homme?... et qu'est devenu l'autre ?... qui est blessé... qui est mort peut-être?... Lady Anna s'adresse en frissonnant ces questions, et n'ose interroger le fantôme qui est devant elle...

Un éclair arrive enfin par une fenêtre, et la jeune femme reconnaît son fiancé!...

— Charles!... c'est vous!... s'écrie-t-elle en se précipitant vers lui...

Mais Charles la repousse d'un bras sévère, et garde un silence farouche...

— Quel homme était ici tout à l'heure? dit-il enfin en saisissant la main de la jeune femme.

Lady Anna garde le silence à son tour.

— Quel homme était ici?... reprend Charles d'une voix impérieuse.

Mais plus il insiste, plus la jeune femme s'obstine à se taire; car la fureur même qui s'empare de lui rend toute révélation impossible!...

Elle le perdrait à coup sûr en parlant à cette heure, et elle aimera mieux se perdre elle-même.

— Le nom de cet homme! crie M. de Montfort d'une voix tonnante! le nom de cet homme, si vous n'êtes pas sa complice! le nom de cet homme, si vous m'aimez encore! le nom de cet homme, ou je vous maudis!...

Anna se roule aux pieds de Charles, proteste de son amour et de sa fidélité, prodigue les noms et les mots les plus tendres; mais ne peut dire qui était là...

— Ah! vous ne m'aimez plus!... s'écrie M. de Montfort avec désespoir.

Et il se laisse tomber sur une chaise en se tordant les bras... Puis, se relevant de toute

sa hauteur, il accable Anna des reproches les plus sanglants et les plus injurieux. — Il l'accuse d'avoir tramé son éloignement avec un rival, de l'avoir trompé depuis le premier jour par des semblants de tendresse, en un mot, d'avoir consommé par la plus lâche trahison leur déshonneur et leur perte à tous deux.

Ces cruelles paroles brisent le cœur de la jeune femme. — Elle les étouffe d'une main tremblante sur les lèvres de son fiancé... Et, ne pouvant plus résister à un tel supplice, oubliant tout pour son amour, elle lui jure enfin qu'il va tout savoir...

Mais, au moment même où elle allait accomplir cette promesse insensée, un avertissement terrible la rappelle à la raison...

On frappe à la porte; on l'ouvre, au nom du commandant... et Charles est arrêté comme déserteur par l'officier de quart.

— Comme déserteur ! s'écrie-t-il en reculant jusqu'au fond de la chambre.

Et lady Anna balbutie d'une voix confuse : Arrêté comme déserteur !

— Votre poste n'était-il pas à bord du brick qui nous accompagne ? reprend sévèrement l'officier... Vous avez donc déserté votre poste, et... voyez votre ouvrage...

En même temps, il ouvre une fenêtre de la chambre, et M. de Monfort aperçoit, à la lueur des éclairs, le brick échoué à quelque distance, tirant déjà le canon de détresse...

Alors, enfin, le malheureux se réveille comme d'un rêve... Il regarde tour-à-tour lady Anna et l'officier, il passe deux ou trois fois la main sur son front, et remet son épée à son camarade...

— Déshonoré ! perdu !... dit-il, en s'élançant hors de la chambre... Et ne pas savoir le nom de l'homme qui était là !...

Il est temps d'expliquer, sinon de justifier, la conduite de M. de Montfort.

Bercé par le souvenir et l'image d'Anna, qu'il avait vue la veille et qu'il devait revoir le lendemain, il voguait tranquillement à bord de l'*Alcyon* (ainsi se nommait le brick confié à ses ordres), lorsqu'une lettre fatale, qui lui était adressée dans le plus grand secret, l'avait arraché brusquement aux douceurs de la sécurité.

« Si vous tenez à lady Anna, lui disait-on dans cette lettre, venez la surveiller, et peut-être la défendre. Un rival dangereux la menace à bord de la *Vigilante*. »

Cette officieuse communication émanait de la respectable cousine de lady Anna. Elle avait remarqué les assiduités du prince Albéric, s'était d'autant plus effrayée pour sa parente, que l'état de sa propre santé ne lui permettait pas de rester près d'elle, et avait

cru faire pour le mieux en appelant M. de Montfort à son secours.

On juge quel fut le réveil de celui-ci, à la réception d'une telle nouvelle... Ses soupçons se portèrent sur un aide-de-camp du prince, qui s'était fait remarquer, dès l'abord, par ses attentions pour Anna. S'embarquer aussitôt dans un canot, se rendre secrètement, et à la faveur de la nuit, à bord de la *Vigilante*, s'introduire, comme on a vu, dans la chambre de sa fiancée : tout cela fut l'affaire de quelques minutes...

La fatalité se chargea du reste, et fit de l'imprudence de Charles de Monfort un crime de haute trahison...

Il va sans dire que l'arrestation du coupable n'avait point été ordonnée par le prince Albéric : c'était le fait du capitaine B***, remplissant les fonctions de lieutenant du prince, et qui avait appris la disparition de

l'officier, en même temps que la détresse de son navire.

Pendant une heure, l'*Alcyon* fut menacé de périr corps et biens... Le seul moyen de le sauver, avec son équipage, était une manœuvre dans laquelle dix hommes au moins devaient sacrifier presque sûrement leur vie... Mais les matelots étaient démoralisés... Un sauve-qui-peut général dominait la voix impuissante des chefs... Nul ne voulait ajouter aux périls qui le menaçaient déjà... Et, faisant bon marché du navire, chacun ne songeait qu'à se réfugier sur la *Vigilante*. La faute de M. de Montfort allait donc avoir les conséquences les plus irréparables... lorsque M de Montfort lui-même vint la réparer! Il s'élance sur le pont tremblant qui porte son honneur, comme César sur la nacelle qui portait sa fortune... Lui, tout à l'heure prisonnier dans l'entrepont de la *Vigilante*,

désarmé honteusement par l'officier de quart, comment a-t-il pu briser ses fers, et quelle main lui a rendu cette épée, dont le fer s'agite sur sa tête? Quelle main, si ce n'est celle du prince Albéric, trop généreux pour refuser à Charles l'occasion de se justifier ou de mourir en héros? Mais les matelots, qui ne devinent pas ce noble secret, croient qu'un miracle a ramené leur chef au milieu d'eux... Son absence les avait perdus, son retour va les sauver!... Le regard intrépide, l'attitude sublime, la parole inspirée de M. de Montfort, relèvent les plus abattus. Il met le premier la main à la fatale manœuvre, et c'est à qui affrontera la mort auprès de lui!... Cet élan double les forces et désarme le destin... Un véritable miracle s'opère... L'*Alcyon* est sauvé avec tout son équipage .. et Charles se dérobe au triomphe pour aller reprendre ses fers.

Mais ces fers seront légers à ses mains; car son sang les a baignés d'une rosée glorieuse, et les pleurs d'Anna lui ont dit qu'il est toujours aimé!...

Le lendemain, tous les officiers de la *Vigilante* étaient réunis en conseil d'état-major... Il s'agissait de décider si la désertion de M. de Montfort serait consignée au procès-verbal, c'est-à-dire si M. de Montfort serait traduit, en France, devant un conseil de guerre, sous le poids d'une accusation qui entraîne habituellement la peine de mort, et infailliblement le déshonneur... Inexorable nécessité de la discipline, que la volonté même du prince ne pouvait conjurer!

Une seule idée occupait Charles, lorsqu'il parut devant le conseil. Ce n'était ni le remords de sa faute, ni la préoccupation de sa défense, ni l'espoir d'un acquittement ou la crainte d'une condamnation : c'était le res-

sentiment, plus poignant que jamais, de l'offense qu'il avait essuyée la veille dans la personne de sa fiancée, et la ferme résolution de connaître, à tout prix, l'homme qu'il avait surpris dans sa chambre. Il avait passé la nuit à récapituler tous les souvenirs et tous les signes qui pouvaient le mettre sur la trace de cet homme. Rien n'avait pu fixer son esprit à cet égard... et il s'était même convaincu que l'aide de camp, d'abord soupçonné par lui, ne méritait pas ses soupçons en cette circonstance.

— Quel était donc cet homme, grand Dieu? Quel était ce rival assez adroit et assez audacieux pour marcher au but avec tant de promptitude et de mystère à la fois?

Charles s'accablait lui-même de cette question, comme il en avait déjà accablé sa fiancée... Et, par l'aberration la plus ordinaire en ces occasions, il soupçonnait tous

les officiers de la *Vigilante*, excepté le prince Albéric.

— Quel qu'il soit, enfin, il sera devant moi tout-à-l'heure! pensa-t-il en se rendant au conseil. Je le reconnaîtrai entre tous à la manière dont il soutiendra mon regard... Et peu importe que je sois absous ou condamné, pourvu que j'aie cinq minutes pour croiser l'épée avec LUI !...

Telle était l'idée fixe de M. de Montfort en entrant dans la salle du conseil...

(Tous les convives de la *Chambre de la Reine* écoutaient avec la plus profonde attention le récit de madame de Kerdaniel... L'impatience et la curiosité étaient d'autant plus vives, que personne n'entrevoyait encore le dénouement de ce récit, ni ses rapports avec les soupçons qui pesaient sur la châte-

laine au sujet des aventures de la Raimée. Le nom seul de CHARLES ralliait vaguement l'épisode de la *Vigilante* au bal de l'Opéra et à la ferme mystérieuse, et personne ne doutait plus que l'identité ne fût parfaite entre lady Anna et lady Varner. D'ailleurs, au moment où madame de Kerdaniel racontait son histoire, on avait entendu des bruits de pas et comme des embrassements étouffés dans la chambre de la belle Indienne... Ce fut donc avec une sorte d'avidité fébrile qu'on resserra le cercle autour de la châtelaine, et qu'on la supplia de poursuivre son récit.

Madame de Kerdaniel leva un regard plein d'espérance sur la figure inquiète de son mari, et reprit en ces termes :)

— Tous les officiers étaient rangés, en grande tenue, dans la salle du conseil. Le

prince se tenait au milieu d'eux, pâle et grave, la main gauche posée sur la garde de son épée, la main droite enfoncée dans son uniforme entr'ouvert.

En arrivant, M. de Montfort fixa tour-à-tour sur chaque figure un regard pénétrant et prolongé.... Personne ne se troubla, personne ne rougit... et l'incertitude de Charles fut plus grande que jamais.

Son rival était là cependant!.... — Comment le forcer à se trahir?...

Le capitaine B*** présidait pour le prince. Il interrogea l'accusé sur tous les évènements de la veille. L'accusé convint de sa faute sans aucune restriction. Le matelot qui l'avait amené de l'*Alcyon* à la *Vigilante* déposa contre lui; tous ceux qui l'avaient vu sur ce dernier navire en firent autant. M. de Montfort rendit justice à la vérité de tous ces témoignages... Alors le capitaine B*** invo-

qua la sévérité de la discipline. Il prouva facilement que la désertion de l'accusé avait failli entraîner la perte de l'*Alcyon* et de tout son équipage. Il soutint que, n'eût-elle pas eu de suites pareilles, elle serait encore une faute capitale, et il conclut à la citation de M. de Montfort devant le premier conseil de guerre.

L'avis du capitaine était tellement fondé, que nul n'osait le contredire, lorsque le prince prit la parole :

Sans chercher à nier la faute de M. de Montfort, il soutint qu'elle était fort atténuée par des circonstances dont il était inutile de parler, puisque tout le monde les connaissait... Il ajouta que cette faute avait d'ailleurs été réparée par M. de Montfort d'une manière assez héroïque pour lui mériter plus que l'indulgence de ses pairs... Il démontra que si l'accusé avait compromis l'*Alcyon*, il

l'avait également sauvé, et cela par un dévouement digne des plus grands éloges, et il conclut à ce qu'un simple blâme fût consigné au procès-verbal, blâme qu'il se réservait de compenser encore par son rapport personnel sur la belle conduite de M. de Montfort dans le sauvetage de l'*Alcyon*.

Quelques voix sympathiques firent écho à la généreuse improvisation du prince, et Charles le remercia par un regard où brillait une larme de reconnaissance. Si l'amour n'était pas aveugle, cette circonstance eût suffi à M. de Montfort pour lui révéler toute la vérité ; mais ses idées l'en éloignaient tellement, que rien ne pouvait l'y ramener à cette heure. D'ailleurs, il venait d'imaginer un moyen de découvrir son rival, et voici comment il le mit en œuvre.

Quand le capitaine B*** lui demanda s'il n'avait rien à dire pour sa défense :

— J'avais résolu de me taire, répondit-il en s'avançant avec résolution, mais je me décide à parler à ces messieurs, car j'ai un appel à faire à l'honneur de quelqu'un.

Alors, avec autant d'énergie dans le fond que de discrétion dans la forme, et par manière d'allusion plutôt que par explication directe, il raconta ce qui lui était arrivé la veille de façon à être parfaitement compris de celui à qui il s'adressait, et, tout en parlant ainsi, il lança à chacun de ses auditeurs un regard qui disait clairement : — Est-ce vous qui me devez raison de mon honneur et de ma vie peut-être?... Si vous avez du cœur, faites-vous connaître par un signe!...

Malheureusement, le prince Albéric fut le seul à qui le regard de Charles oublia de s'adresser; de sorte que ce regard demeura plus que jamais sans réponse. La pâleur et le trouble du prince, les efforts qu'il fit pour

élever la voix, malgré la résistance énergique du capitaine B***, le mouvement machinal de sa main droite dans son uniforme, furent remarqués de tout le monde, excepté de M. de Montfort. Et, pendant que chacun découvrait ce que celui-ci cherchait à savoir, il fut le seul qui demeura dans sa première ignorance.

— Eh bien donc, que l'on me condamne et qu'on brise cette épée!... s'écria-t-il avec une sorte de rage, en saisissant son arme sur la table et en la jetant au milieu du parquet de la salle.

Le prince fit un mouvement pour s'élancer et s'écrier: — C'est moi!... — mais le capitaine B*** le contint encore, et fit tranquillement relever l'épée de M. de Montfort.

Alors une lutte inouïe s'engagea entre le prince Albéric et les officiers dont il avait fait ses égaux, le prince persistant à justi-

fier M. de Montfort, et les officiers s'obstinant à le mettre en jugement... Enfin, le scrutin secret, cette loi souveraine et terrible, prononça la condamnation du coupable, et le procès-verbal, rédigé par le capitaine B***, fut soumis à la signature du prince.

Mais, au moment où le papier fatal fut placé devant lui, quand on lui présenta la plume qui allait consommer le déshonneur et la perte de Charles, on vit une rougeur ardente lui monter au front... sa main gauche s'agita violemment sur le pommeau de son épée... et sa main droite, sortant pour la première fois de son uniforme, brisa la plume sur la table par un geste convulsif...

Puis, comme tout le monde le considérait d'un air stupéfait, comme le capitaine B***, feignant de n'avoir rien vu, lui offrait une autre plume avec un respect impérieux,

il saisit le procès-verbal par un mouvement de brusque impatience, le déchira en vingt pièces et le lança par une fenêtre de la chambre...

Tous les témoins de cette scène se regardaient avec une sorte de stupeur, et M. de Montfort, qui s'était élancé vers le prince, lui serrait énergiquement la main... lorsque celui-ci laissa échapper un cri aigu, devint pâle comme un mort, chancela en s'appuyant sur la table, et tomba évanoui dans les bras du capitaine B***...

— Du sang!... monseigneur est blessé!... s'écrièrent au même instant plusieurs voix.

Et, se penchant comme les autres sur le prince, Charles de Montfort vit en effet un ruisseau de sang vermeil sillonner sa main droite...

Alors ce fut son tour de reculer de surprise, de terreur, et à la fois d'indignation,

car cette blessure était comme un éclair qui dissipait tous ses doutes...

C'était le prince qui était son rival !... c'était le prince qu'il avait trouvé chez Anna !.. c'était le prince qu'il avait blessé dans les ténèbres !...

Tout cela fut compris par les officiers en même temps que par M. de Montfort, et un silence glacial régna pendant quelques minutes.

Enfin, le prince, remis de sa poignante douleur, revint à lui-même et se leva lentement. Il déclara le conseil terminé, fit signe aux officiers de quitter la salle et à M. de Montfort de rester seul avec lui.

Les officiers obéirent sans prononcer une parole ; le capitaine B*** osa seul, en passant près du prince, lui murmurer quelques mots à l'oreille, et Charles, recueillant ses esprits, se trouva face à face avec ce rival qu'il avait tant brûlé de connaître !...

Mais autant M. de Montfort s'était promis d'être audacieux et menaçant devant l'inconnu qu'il cherchait, autant il se sentit confus et embarrassé devant le prince Albéric... non pas qu'il trouvât la moindre excuse dans le titre et la naissance de celui ci; mais comment obtenir satisfaction d'un homme placé au-dessus des autres hommes? comment croiser son épée avec celle d'un chef, et d'un chef inviolable?...

Heureusement, jamais rivaux plus dignes l'un de l'autre ne s'étaient trouvés en présence. Le prince en donna le premier la preuve en brisant tout ce qui s'élevait entre Charles et lui.

— Monsieur, dit-il avec une fierté douce, je vous ai offensé, j'ai voulu et j'ai cru pouvoir plaire à la femme que vous aimez. Je vous dois un aveu sincère, je ne vous le refuserai pas : c'est par ma seule volonté et nullement par

celle de lady Anna que j'étais dans sa chambre, et si je ne me suis pas fait connaître à vous immédiatement, ce n'est point que j'eusse rien à vous cacher qui pût compromettre la femme dont nous parlons : elle mérite tout mon respect et tout votre amour aujourd'hui comme hier ; quant à moi, je l'estime d'autant plus, que je l'ai trouvée plus fidèle au serment qu'elle vous a fait. Dites-moi si cette explication vous suffit, monsieur.

— Vous suffirait-elle à vous-même de la part d'un égal, monseigneur? répondit Charles de Montfort, dont la dignité se relevait de toute la condescendance de son adversaire.

— Je n'ai point à répondre à cette question, monsieur, dit le prince; chacun de nous est juge en ce qui le concerne; si vous avez une satisfaction à me demander, demandez-la moi, sans aucune hésitation!

— Et vous me l'accorderez, prince Albéric?

— Si elle est suivant l'honneur!...

— Mais si elle n'était pas suivant votre naissance?

— Il n'y a ici que deux gentilshommes; vous parlez à votre pair et non pas à votre chef, vous parlez à un homme d'honneur et non pas à un prince!...

— Très bien! s'écria Charles, enthousiasmé de cette grandeur d'âme, mais sans céder un atome de ses ressentiments : — Eh bien, MONSIEUR, reprit-il en appuyant sur ce mot comme sur une conquête, voici ce que je dirais à un officier tel que moi : — Vous m'avez outragé dans ce que j'ai de plus vif et de plus cher, dans la femme que j'aime, dans la femme qui est ma fiancée, dans la femme qui est presque mon épouse... Vous l'avez outragée elle-même dans le sentiment le

plus délicat et le plus pur de son âme, dans sa fidélité à l'amour qu'elle m'a voué, au serment qu'elle m'a fait à la face de Dieu ! A cette femme, vous devez une excuse solennelle de vos torts à son égard, — à moi, vous devez la promesse non moins solennelle de ne plus lui adresser un seul mot en particulier !... — Voilà ce que j'exigerais d'un gentilhomme comme moi, monseigneur!...

— Et si ce gentilhomme refusait de se soumettre à cette exigence? demanda le prince en regardant M. de Montfort avec hauteur.

— Alors, repartit Charles brièvement, je lui demanderais une heure dans les vingt-quatre heures, un rendez-vous sur le pont même de ce navire, et le choix entre le pistolet et l'épée...

— Choisissez donc, monsieur, répondit le prince avec une politesse qui confondit son

rival; cette nuit même, sur le gaillard d'avant, je serai à votre disposition.

— Quoi, monseigneur! s'écria Charles, vous vous battriez avec moi?...

— Plutôt que de vous accorder ce que vous demandez, monsieur. — Je suis seul juge des excuses que je dois à lady Anna et de ma conduite future à son égard... Ainsi donc, je vous rendrai raison, le pistolet ou l'épée à la main. Encore une fois, monsieur, choisissez... je vous ai dit qu'il n'y avait ici que deux égaux...

Charles hésita quelques instants à répondre... Ce vieux prestige qui s'attache aux personnes royales balançait tout le poids de son injure et de ses ressentiments; et peu s'en fallut que le courage ne lui manquât pour compléter la réparation de son honneur. Mais il comprit tout ce qu'il y avait de menaçant pour lui dans le déni d'excuses de

son rival et dans ses réticences à l'égard de lady Anna, et combien il lui importait de creuser entre elle et le prince un abîme infranchissable... Il ne vit donc plus dans celui-ci qu'un adversaire dont il fallait avoir raison jusqu'au bout; et il n'y eut plus en présence que deux jeunes gens épris de la même femme, décidés à se la disputer au prix de leur sang, et animés de tout ce que ce même sang a de fougueux et de chevaleresque à leur âge...

— Le pistolet, monsieur! dit Charles avec résolution. C'est plus commode, plus expéditif, et cela se prête mieux à la circonstance.

— Le pistolet soit, répondit froidement le prince. Nous sommes blessés tous deux à la main droite; les forces seront égales. — Vous sentez, monsieur, ajouta-t-il après un instant de réflexion, que ce duel doit être sans

confidents et sans témoins, sous peine de ne pouvoir être.

— Je le sens.

— Nous prendrons nos mesures, et dresserons nos conventions en conséquence. Dans une heure, vous recevrez un écrit de ma main, qui mettra votre honneur à l'abri de toute responsabilité.

— Et j'y répondrai par un écrit semblable.

— C'est bien, monsieur. Cette nuit à deux heures, vous serez libre.

— A deux heures.

Et, cette sublime folie ainsi arrangée, les deux jeunes gens se séparèrent. M. de Montfort alla reprendre les arrêts dans sa chambre, et le prince alla reprendre sa place sur l'arrière de la *Vigilante*.

La nuit vint sans que personne soupçonnât le projet des deux adversaires. — Lady Anna

ne quitta point sa chambre, ni sa cousine son lit... Le capitaine B*** eut seul quelques pressentiments ; — mais ces pressentiments se calmèrent quand il vit le prince rentrer à minuit dans son appartement.

Le digne homme eût été moins tranquille s'il eût su que le prince allait écrire ses volontés suprêmes!...

A deux heures, le plus profond silence régnait à bord de la *Vigilante* Tout le monde dormait, excepté les hommes et l'officier de quart ; et ceux-ci se tenaient tranquillement accoudés aux plats-bords, observant le sillage de leur beau navire, qui glissait comme une flèche sur l'océan.

L'atmosphère était toute remplie de ce calme admirable qui succède aux tempêtes... Le firmament était sans nuages. Les étoiles se multipliaient au miroir de la mer. La lune montait à l'horizon, toute blanche et

sans voile, et des myriades de feux follets se jouaient entre le ciel et l'eau.

Jamais deux jeunes gens n'avaient choisi, pour se brûler la cervelle, une nuit mieux faite pour un rêve de bonheur.

Le prince sortit le premier de sa chambre, et se promena sur le pont, comme pour respirer la fraîcheur de l'air. Quelques instants après, Charles parut à son tour, caché sous une veste de matelot, qui le rendait complètement méconnaissable...

Tous deux se rencontrèrent comme par hasard ; ils échangèrent quelques mots à voix basse, se promenèrent encore séparément pour tromper les yeux, et se rejoignirent sur le gaillard d'avant.

Ils se mirent à vingt pas de distance, tenant chacun son pistolet baissé, les yeux tournés vers le même point de l'horizon.

Tout à coup une étoile se détache du ciel,

et file lentement vers le couchant... C'était le signal convenu... Les deux coups de feu partent en même temps... et le prince tombe à la renverse...

On se figure l'effet de ces deux détonations, retentissant sur le pont de ce navire, au milieu du calme et du silence de la nuit.

En une seconde, tous les hommes de quart furent sur le gaillard d'avant, et, en une minute, tout l'équipage s'élança de l'entrepont. — Le capitaine B***, à qui ses inquiétudes n'avaient pas permis le sommeil, fut le premier officier qui arriva sur le lieu de la scène...

— Qu'y a-t-il ?... où est le prince?... s'écria-t-il avec un pressentiment funeste...

Et il aperçoit le prince renversé, baigné dans son sang, soutenu par un homme qui criait : — Au secours!... au secours!...

— Au secours, le prince se meurt !...

— Le prince se meurt!... le prince est mort!...

Tel fut le coup de tonnerre qui retentit au même instant d'un bout à l'autre du navire.

Et ce fut un terrible et touchant spectacle que ce jeune homme défaillant, au milieu de cette foule à peine éveillée, à demi-nue, toute pâle et toute haletante, au milieu de cette immense solitude de la mer et de cet immense repos des éléments, aux douces lueurs de cette lune sereine et de ce firmament étoilé...

Personne n'avait d'abord reconnu M. de Montfort sous sa casaque de matelot... Le capitaine B*** fut le premier qui le reconnut.

— C'est vous, monsieur, c'est vous qui avez tué le prince! lui dit-il en faisant signe à quatre hommes de s'emparer de lui...

Charles se laissa arrêter sans répondre; d'ailleurs, le prince devait répondre bientôt pour lui.

Le chirurgien venait de reconnaître que la blessure n'était pas aussi dangereuse qu'on l'avait cru d'abord. La balle avait rejailli sur une côte, et n'avait traversé qu'obliquement la poitrine. La parole menaçante du capitaine B*** rendit au prince ses esprits. Il rouvrit les yeux, releva lentement la tête... et aperçut M. de Montfort entre les quatre matelots...

— Laissez-le!... dit-il d'une voix éteinte, mais impérieuse... Qu'il soit libre!... Je le veux! — Il n'est point un meurtrier, mais un homme d'honneur! Nous nous sommes battus loyalement. — C'est moi que le sort a frappé. — Voilà tout!

Il retomba sans connaissance et fut porté aussitôt dans sa chambre...

Relâché par ses gardiens, malgré le contre-ordre du capitaine B***, Charles suivit le prince, et descendit derrière lui l'escalier...

Ce fut alors que lady Anna, réveillée comme tout le monde, s'élança à leur rencontre... Le premier objet qu'elle aperçut fut le prince, soutenu par deux officiers. — Elle poussa un cri aigu, et tomba dans les bras de Charles en disant :

— Qu'avez-vous fait, malheureux? qu'avez-vous fait?

— J'ai rempli mon devoir, répondit gravement M. de Montfort; j'ai vengé votre honneur et mon amour ! . . . .

. . . .

Un mois après, la *Vigilante* arrivait à Toulon, et deux jeunes gens en débarquaient à la fois. Le premier était le prince Albéric, convalescent de sa blessure, mais porté encore

sur un lit de repos... Le second était M. de Montfort, conduit par dix hommes, sous les ordres du capitaine B***, à la prison de la marine.

On conçoit que tous les efforts du prince n'avaient pu rendre à la liberté l'homme qui avait failli lui donner la mort, et sur lequel pesaient ainsi deux accusations capitales : l'accusation de désertion et l'accusation d'homicide.

Le procès de M. de Montfort fut instruit et mené rapidement... Mais après qu'il eut fait, devant ses juges, tous les aveux de sa double faute, après qu'il leur eut donné toutes les explications qu'il lui convint de rendre publiques... un matin, qu'on venait le chercher pour une nouvelle audience, on ne le trouva plus dans sa prison...

Ou se souvint qu'il avait reçu la veille une visite du prince Albéric, et l'on comprit que

celui-ci lui avait ménagé des moyens d'évasion. La procédure se ralentit aussitôt... Mais vainement on rechercha le prisonnier; il fallut le juger par contumace...

(A cet endroit de son récit, au moment où tout le monde attendait, en palpitant, le dénoûment du drame, madame de Kerdaniel s'arrêta, comme suffoquée par ses souvenirs... Le cercle se pressa encore autour d'elle dans la *Chambre de la Reine*... Le docteur Valinski jeta à sa cliente un regard où se peignait l'admiration la plus sympathique... et les assistants les plus prévenus contre la châtelaine, se sentirent involontairement émus jusqu'aux larmes. Madame de Kerdaniel surmonta enfin son trouble, et poursuivit de la sorte, en regardant son beau-père et son mari :)

— Ce fut vers cette époque qu'une jeune

femme, se trouvant avec son mari et quelques amis au bal de l'opéra, y fit la rencontre d'un domino qui l'entraîna dans une loge, et l'y laissa évanouie...

(Ici, ce ne fut pas madame de Kerdaniel qui fit une pause. Mais chacun l'interrompit par une exclamation involontaire, et sembla vouloir saisir au passage les paroles qu'elle allait prononcer... Elle arrivait enfin à l'explication promise!... On se demandait avec doute, avec impatience et même avec angoisse, quelle serait cette explication? Le voile se soulevait après une si longue attente... On allait tout voir et tout savoir!... On était sur le seuil mystérieux de la Ramée!... L'expression des physionomies, en ce moment, serait impossible à peindre, surtout celles de l'amiral et du capitaine Kerdaniel...)

— Peu de temps après, continua la châ-

telaine, des bruits étranges commencèrent à courir, en ce pays, sur la ferme de la Ramée. On raconta qu'on y voyait des revenants, des loups-garous, un vieux Chinois, un jeune Espagnol, et mille autres extravagances, dont le moindre défaut était de se contredire.

La même femme à qui était arrivée l'aventure de l'opéra fut soupçonnée et accusée de relations singulières avec l'habitant ou les habitants de la ferme enchantée... Un docteur, qui lui donnait ses soins, et à qui elle devait déjà la vie, fut considéré comme son complice, pour ne pas dire davantage...

Bientôt une autre femme apparut sur la scène, et vint quelque peu dépister les conjectures des médisants.

Un chevaleresque personnage fit à la Ramée une expédition qui tourna à la confu sion générale, tout en faisant le plus grand honneur à sa délicatesse et à sa discrétion.

Enfin, une lettre fut interceptée, remise au mari; une provocation eut lieu, et un duel allait s'ensuivre... lorsque la Providence, qui voulait justifier cette femme, lui donna le moyen de confondre d'un seul mot toutes les accusations, de rapprocher tous les rivaux, d'éteindre toutes les jalousies, de regagner l'estime, et peut-être la sympathie de chacun; et voici comment :

Le domino du bal de l'opéra n'était autre que M. Charles de Montfort. En quittant sa prison, il avait gagné Paris, puis la campagne, et c'était lui qui se cachait à la ferme de la Ramée... Il dut rester inconnu jusqu'à l'issue du double procès d'où dépendaient son honneur et sa vie... Grâce à la généreuse et infatigable intervention du prince Albéric, ce double procès s'est terminé, il y a quelques jours... De sorte qu'aujourd'hui madame de Kerdaniel peut relever la

XIX.

CONCLUSION.

Nous ne décrirons point l'explosion de surprise, de stupéfaction, d'admiration, d'enthousiasme, de cris de joie, de larmes d'attendrissement, d'humbles excuses et d'éclatantes félicitations, qui suivit ces simples mots prononcés par madame de Kerda-

niel : — Monsieur CHARLES DE MÉRIADEK, MON FRÈRE BIEN-AIMÉ...

Devant ces trois mots magiques, qui rendaient à la châtelaine de Cernan sa plus brillante auréole, toutes les femmes se jetèrent dans ses bras en lui demandant pardon, tous les hommes s'inclinèrent devant elle en lui baisant la main.

Le receveur des Pyrénées-Orientales joignit à ce respectueux hommage deux larmes brûlantes... et le docteur Valinski un sourire qui peignait toute la délicatesse de sa complicité...

Quant à l'amiral et au capitaine Kerdaniel, étouffant d'émotion, de joie, de bonheur, ils s'étaient embrassés étroitement et ne pouvaient prononcer une parole...

M. de Kerdaniel, en se retournant, aperçut sa femme qui s'avançait vers lui, la main tendue, les yeux humides, plus belle,

tête, et dire tout haut à tout le monde :

J'avais un frère (1) qui portait noblement les épaulettes de lieutenant de vaisseau. Frappé d'une balle à Saint-Jean d'Ulloa, il dicta ses dernières volontés au capitaine Albert de Kerdaniel, son digne ami, et fut laissé pour mort au milieu du désordre qui accompagnait le triomphe de son drapeau. Or, Charles de Mériadek n'était pas mort, comme on le croyait, comme toute sa famille le crut, et comme tout le monde le croit encore... Recueilli par les Mexicains, tombé entre les mains des sauvages, ballotté d'aventure en aventure, pendant plusieurs mois, sans pouvoir donner de ses nouvelles en France, il est revenu à la vie sous le nom de Montfort, qui était un des noms de ses ancêtres... C'est lui qui commandait l'*Alcyon*, qui se battait

(1) Voir le tome II de la *Chambre de la Reine*, pages 95 et suivantes (Chap. des *Pèlerins de Sainte-Anne*).

avec le prince Albéric, qui, délivré par le prince lui-même, attendait, invisible à la Ramée, le jour où il devait mourir fusillé sous le nom de Montfort, ou reprendre, aux yeux de tous, le nom sans tache des Mériadek... c'est lui, enfin, qui reprend aujourd'hui même ce nom de sa sœur et de sa famille, après avoir reçu, par madame de Kernalo, la nouvelle du plus glorieux acquittement! — Je vous avais promis une histoire de l'autre monde, vous voyez que j'ai tenu parole.

Ainsi donc, amiral, dit la châtelaine en se levant, et vous, M. de Kerdaniel, et vous, docteur, et vous tous, mes amis, permettez-moi de vous présenter le loup-garou, le bel Espagnol, le diable de la Ramée, le fiancé de lady Anna Varner, feu M. Charles de Mériadek, mon frère bien-aimé!...

de madame de Kerdaniel; et elle se fit un plaisir d'ajouter à son récit les détails les plus minutieux, — augmentés encore de toutes les confidences personnelles de M. de Mériadek et de lady Varner.

M. de Mériadek fit ses excuses à M. de Kerdaniel de tous les tourments qu'il avait apportés dans son ménage; mais, en se faisant reconnaître de Marguerite au bal de l'Opéra, il avait exigé d'elle le serment du plus inviolable silence. Tout le monde concevait, en effet, que s'il devait mourir fusillé comme déserteur et assassin, c'est-à-dire doublement déshonoré, à aucun prix il ne voulait que le blason de sa famille supportât cette tache indélébile. Lady Varner elle-même avait ignoré jusqu'à ce jour son véritable nom. Le docteur Valinski avait été appelé par lui à la Ramée pour le guérir d'un mal cruel, suite de ses blessures; mais,

comme les autres, le docteur l'avait connu sous le nom de Montfort, et il l'avait pris pour un frère naturel de la châtelaine de Cernan.

M. Gachet n'avait réellement rien appris dans sa nocturne expédition de la Ramée, si ce n'est que le prétendu Chinois n'était autre que la vieille Magan; mais les assurances de celle-ci avaient suffi à la loyauté du receveur pour détruire tous ses soupçons et en faire le plus résolu champion de madame de Kerdaniel.

La présence de lady Anna dans le pays et les fréquents voyages de la châtelaine s'expliquaient d'eux-mêmes, — ainsi que le fameux festin de Balthasar, les déguisements de M. de Mériadek et de sa garde, leur disparition dans le jour et leurs apparitions dans la nuit, les détonations, fusées et autres plaisanteries, au moyen desquelles ils ali-

plus radieuse, plus tendre que jamais; et il ne put que se précipiter à ses genoux en balbutiant : — Pardon! pardon, Marguerite!...

— Décidément, dit M. de Preuil, en essuyant, au coin de son œil, la première larme qu'il eût versée depuis la révolution de juillet, décidément ce duel n'aura pas lieu!...

Cependant la porte de la chambre s'était ouverte, et donnant la main à sa belle fiancée, lady Varner, M. Charles de Mériadek entra dans la *Chambre de la Reine*...

Dans cette haute et noble taille, sous cette énergique et calme figure, brunie par le soleil de l'Inde et de l'Amérique, M. de Kerdaniel reconnut avec un cri son frère d'armes de Saint-Jean-d'Ulloa; et, dans l'étreinte ardente qui les réunit, ces deux fortes natures semblèrent se fondre en larmes...

L'apparition d'un dernier personnage fit

une heureuse diversion à cet attendrissement, et un joyeux éclat de rire accueillit le Chinois de la Ramée, cette vieille Magan, gardienne aussi fidèle du frère que de la sœur, et dont les moustaches grises s'étaient accrues encore en blanchissant...

Guénolé lui donnait fièrement le bras comme au jour de leurs noces, et cette fois il n'avait pas besoin du vin de Beaune pour être ivre... du bonheur de ses maîtres.

Tels étaient les personnages qui étaient arrivés en voiture fermée à Cernan, et qui avaient fait le tour du parc et du château pour s'introduire chez lady Varner...

Il va sans dire que celle-ci était plus que jamais la BELLE INDIENNE, — tant l'histoire dont elle avait été l'héroïne ajoutait encore d'éclat à sa royale et charmante figure!...

Bientôt le cercle de la *Chambre de la Reine,* si dignement complété, se resserra autour

mentaient les croyances populaires et détournaient une attention dangereuse.

Quant à l'histoire du chien et du portefeuille, elle était aussi simple que le reste. M. de Mériadek avait eu la fantaisie de garder à la ferme cet ancien ami de sa famille, et, le même jour, sa sœur lui avait laissé son portefeuille avec des lettres importantes de Paris et de Toulon. Malheureusement, l'animal n'avait pu se consoler avec son nouveau maître du départ de sa chère maîtresse, et, dressé dès longtemps à rapporter à celle-ci ce qu'elle perdait, il s'était fait un devoir et un plaisir de revenir à Cernan avec le malencontreux portefeuille...

Ainsi se termina cette mémorable et dernière matinée de la *Chambre de la Reine*.

Un mois après, on célébra, au château de Cernan, le mariage de M. Charles de Mériadek et de lady Anna Varner. Un personnage

auguste fut invité et assista aux fêtes de ce mariage. Il fit l'admiration de tout le monde par son élégance, sa courtoisie, sa belle figure et ses nobles manières; et les trois jours qu'il passa à Saint-Marc lui suffirent pour laisser de nombreuses victimes parmi les jeunes châtelaines... On a reconnu à ce portrait le commandant de la *Vigilante*, l'ancien rival de M. de Montfort, le sauveur de M. de Mériadek, le prince... que nous avons dû nommer Albéric...

Si ce livre lui parvient au milieu de ses courses aventureuses, il n'apprendra peut-être pas sans plaisir qu'on le nomme encore à Saint-Marc le PRINCE CHARMANT, tout comme le héros des contes de fées...

Et vous, lecteur indulgent, vous surtout, aimable lectrice, qui nous avez suivi jusqu'au bout de cette histoire entremêlée de contes, nous pourrions vous dire, comme il est d'u-

sage, en terminant : « Que, si vous allez jamais à Saint-Marc en Bourgogne, vous ferez bien de visiter en passant nos héros, les châtelains de Cernan, qui sont aujourd'hui les plus heureux mortels, et qui se disposent à avoir beaucoup d'enfants... » Mais nous aimons mieux vous épargner cette course inutile, et vous avouer que le château de Saint-Marc et son histoire, la CHAMBRE DE LA REINE et ses habitants, ne sont qu'un mensonge inventé pour votre plaisir...

Si ce mensonge a pu atteindre son but, ne vaut-il pas une vérité ?...

FIN DE LA CHAMBRE DE LA REINE.

TABLE DU TOME QUATRIÈME.

SIXIÈME PARTIE.

